

LE LOTUS



S BULLETIN M

DE L'ACADÉMIE
du Collège S^t Marc
ALEXANDRIE-Egypte

- o o o o -

Juin 1932 - N° 43

Académie du Collège Saint-Marc

au 31 Mai 1932

BUREAU

MM. Emile Amad, <i>Président</i>	Classe de Philosophie
Adolphe Trione, <i>Secrétaire</i>	Classe de Mathématiques
Albert Amad, <i>Trésorier</i>	Classe de Première B
Charles Hanania, <i>Bibliothécaire</i>	—
Louis Djangy, <i>Archiviste</i>	Classe de Philosophie

MEMBRES

MM. Alexandre Khoury	Classe de Philosophie
Raymond Schemalet	—
Félix A. Tamer	—
Wasfi Taraboulsi	—
Antoine Tsimétas	Deuxième Année Com ^{le}
Lucien Aouad	Classe de Première B
Théodore Avierinos	—
Philippe Gémayel	—
Samy Mousfy	—
Edouard Nahmias	—
Jean Patounas	—
Roger Zaccar	—
Edgar Debono	—
Michel Elie	—
Jean Manoli	—
René Trad	—
Victor Aghion	Première Année Com ^{le}
Lucien Maakad	Classe de Seconde B
Siroun Tchaïrdjian	—
Henri Cherkesley	—
Gustave Dahan	—
Jean Lubicz	—
Mario Moyal	—
Robert Zahar	—

ASPIRANTS

MM. Vassos Ananias	Classe de Troisième
Antoine Dib Namé	—
Emile Homsy	—
Nicolas Lycos	—
Rodolphe Moubarac	—
Joseph Seisun	—
Henri Tabbah	—
Georges Tawa	—
Démètre Tsitouris	—
François Zaccour	—

LE LOTUS

BULLETIN

de l'Académie du Collège Saint-Marc

ALEXANDRIE, Egypte.

JUIN 1932

No 43

23^{me} Année.



ALEXANDRIE

IMPRIMERIE DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES

1932

LE LOTUS

BULLETIN

DE

l'Académie du Collège Saint-Marc

JUIN

1932

SOMMAIRE

Echos de l'Académie. — Elections du Bureau. — Nos Réceptions. — Tournois littéraires et artistiques. — A l'Ordre du Jour. — Prix d'Académie.

Travaux littéraires. — Le Dialogue sur la Jetée (E. AMAD). — Turiddo (C. HANANIA). — Réverie crépusculaire (P. GÉMAYEL). — Un pauvre petit Escollier (A. AMAD). — Gladiateurs (C. HANANIA). — Biche (L. DJANGY). — Ma tente et Moi (F. A. TAMER). — Chateaubriand exotique (J. MANOLI). — En Méditerranée orientale (S. MOUSFY). — A travers l'Exposition Coloniale (J. PATOUNAS). — Un Centenaire (W. TARABOULSI). — Une grève à Beyrouth (R. ZAHAR). — Allusion (C. HANANIA). — Ma première peine (V. AGHON). — Souvenirs du Liban (L. MAAKAD). — En flânant (S. TCHAIRDJIAN).

Chronique du Collège. — La Rentrée des Classes. — Une Halte importante. — Réception de S.E. Sidky Pacha. — Conférences. — Nos artistes. — Retraite de fin d'études. — Réception des Marins français. — Première Communion. — Les Sports. — Instructions dominicales. — La Presse. — L'Œuvre des Vacances. — Au Palmarès.

Les Anciens et Amis. — Regrets et Consolations. — Distinctions. — Figures disparues. *Le Coin des Anciens.*

En Marge. — Notre Ami Guy. — Précis de l'Histoire d'Égypte.



Elections du Bureau.



EST dans la nouvelle Salle de l'Académie qu'eurent lieu, le jeudi, 22 octobre, les élections des membres de notre Bureau.

A la présidence, le T.C.F. ONÉSIME, directeur du Collège; à ses côtés : le C.F. ITALE, sous-directeur, le C.F. IMIER, inspecteur, et les chers Frères FRANÇOIS.

FÉLIX et GILBERT, professeurs.



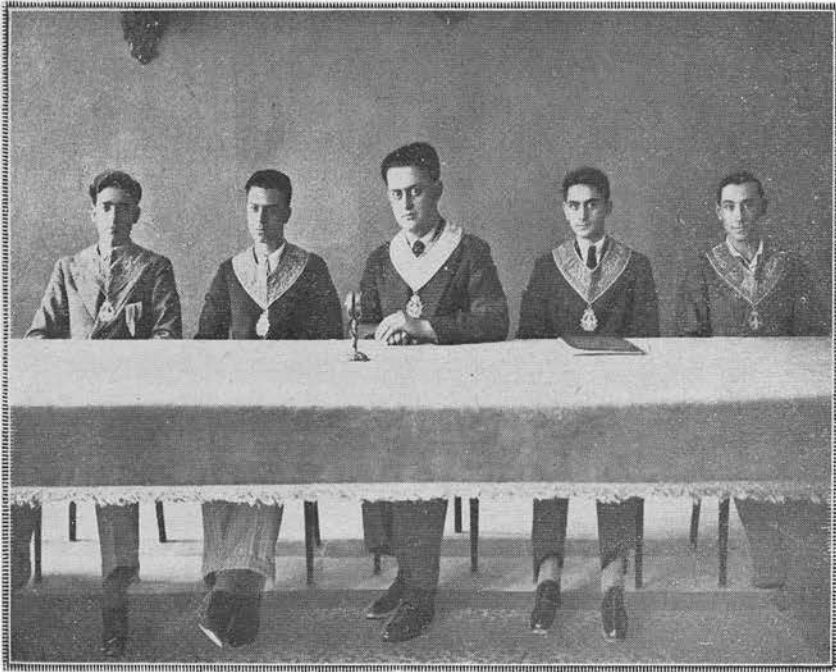
M. R. ANHOURY,
Président (1930-1931).

En l'absence du Président et du Vice-Président du Bureau sortant, ce fut M. J. VOUCOLOW, secrétaire, qui lut le discours traditionnel d'ouverture de cette séance. Il dit, non sans quelque émotion dans la voix, l'honneur qui lui revient d'avoir à parler, une fois encore, devant l'Académie où, durant trois années, dans le commerce intime des Belles-Lettres françaises et au cours des intéressantes, mais parfois vives discussions sur les travaux présentés, son intelligence s'est embellie et son goût affiné. Puis, il

bénit la Providence de l'avoir désigné pour inaugurer le nouveau

local dont vient d'être dotée notre Société, grâce aux bons soins de la direction du Collège.

« Si d'aucuns, dit-il, le trouvent moins spacieux que l'ex-cénacle du 1^{er} étage dont les grandes baies s'ouvriraient largement sur les immensités bleues de la mer et du ciel, d'autres par contre y admirent des proportions plus en harmonie avec le genre des réunions que comporte une société peu nombreuse ; de plus, on remarque sa situation dans le lieu le plus fréquenté de l'établissement, en façade du rez-de-chaussée et à la suite du grand parloir, et, enfin, le bon goût qui a présidé à sa décoration et à son ameublement. Comme j'aurais



Le Bureau de l'Académie Saint-Jean-Baptiste de la Salle.

Photo J. Arian.

du plaisir à me retrouver au milieu de vous, Messieurs, lors de vos prochaines réunions, afin de jouir, avec vous, de tous ces avantages ! Oui, Messieurs, laissez-vous envelopper par tout cet ensemble de nouveautés nécessaires qui vous feront mieux goûter vos causeries hebdomadaires. »

L'épilogue de ce discours exprima au Cher Frère ONÉSIME, directeur nouvellement installé au Collège Saint-Marc, les souhaits de bienvenue de l'Académie et ses hommages les plus respectueux.

Le Cher Frère Directeur remercia en termes chaleureux notre porte-parole, l'assura de ses meilleurs sentiments pour la Société, et après avoir succinctement rappelé aux académiciens leurs importantes

obligations, il disposa l'assemblée à l'élection des membres les plus dignes, afin de promouvoir la bonne marche de l'Académie.

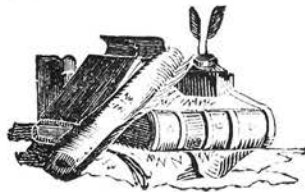
C'est dans cet esprit que les seize membres titulaires votants procédèrent aux élections. Le premier tour du scrutin fit sortir de l'urne le nom du Président : M. Emile AMAD, de la classe de Philosophie.

Après quoi, et presque sans hésitation, furent élus :

MM. Henri ARCACHE,	<i>vice-président,</i>	de la classe de Philosophie
Adolphe TRIONE,	<i>secrétaire,</i>	de la classe de Math.
Albert AMAD,	<i>trésorier,</i>	de la classe de Première B
Charles HANANIA,	<i>bibliothécaire,</i>	de la classe de Première B
Louis DJANGY,	<i>archiviste,</i>	de la classe de philosophie

La séance se clôtura sur les quelques paroles de circonstance adressées par le nouveau Président aux académiciens, désormais ses collaborateurs, et qui l'avaient jugé digne de porter la charge honorable, mais aussi combien délicate de Président de l'Académie S^t-J-B^{te} de la Salle. Cependant, l'avenir n'est pas pour l'effrayer, au contraire, car quelle reconfortante sérénité ne doit pas donner au cœur cette belle phalange d'académiciens et d'aspirants qui constitue aujourd'hui même la Société Littéraire du Collège ! De plus, demain, quand elle se sera agrégé les nombreux aspirants qui, impatients, attendent leur admission, elle donnera alors l'impression d'une force intellectuelle et morale en pleine vitalité.

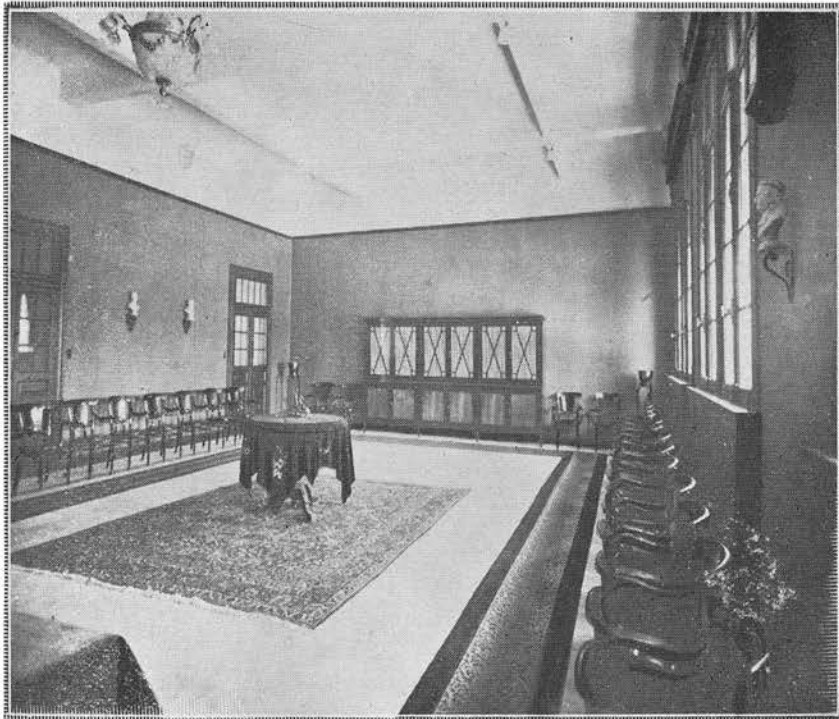
LE SECRÉTAIRE.





La Salle de l'Académie littéraire du Collège.
(Côté du Bureau),

Photo V. Calvi.



La Salle de l'Académie littéraire du Collège.
(Côté de la Bibliothèque),

Photo V. Calvi.

Nos Réceptions.

SITOT constitué, notre nouveau Bureau procéda aux premières réceptions académiques. Un concours fut ouvert ; à cet appel, de nombreuses demandes d'admission firent écho. Il en vint d'un peu partout, mais spécialement des classes de Philosophie et de Première B : et cela se devait ; aussi, quelle fête pour notre Société que ce jour où il lui fut donné de recevoir cette élite qui devait porter à 32 le nombre de ses Membres.

Malheureusement ce nombre dut subir un léger fléchissement au cours du deuxième trimestre, par la défection de deux titulaires



L'Académie Saint-Jean-Baptiste de la Salle.

Photo V. Calvi.

dont les épaules mal affermies se refusaient de porter simultanément les charges de tout élève travailleur et appliqué, soucieux de ses progrès intellectuels et les obligations non moins sérieuses de son titre d'académicien.

Le 9 janvier dernier eut lieu la réception de huit nouveaux membres honorés du cordon des titulaires ; ce furent :

MM. A. KHOURY, F. TAMER, W. TARABOULSI, de la classe de Philosophie ;

MM. E. DEBONO, H. ELIE, J. MANOLI, de la classe de 1^{re} B ;

MM. L. MAAKAD, S. TCHAIRDJIAN, de la classe de seconde B.



L'ACADÉMIE LITTÉRAIRE DU COLLÈGE EN SÉANCE.

Photo V. Calvi.

A la séance de clôture de notre année académique, le 23 mai, nos rangs s'ouvraient de nouveau pour recevoir définitivement parmi nous MM. H. CHERKESLEY, G. DAHAN, J. LUBICZ, M. MOYAL et R. ZAHAR, de la classe de seconde B.

Entre temps seize demandes d'admission, parties des classes de Troisième, nous parvenaient vers la fin du mois d'avril. Ces seize aspirants furent, selon l'usage, soumis à l'épreuve classique d'une composition qui en désarçonna six.

Voici les noms des dix heureux survivants :

MM. V. ANANIAS, A. DIB NAMÉ, E. HOMSY, N. LYCOS, R. MOUBARAC, J. SEISUN, H. TABBAAH, G. TAWA, D. TSITOURIS et F. ZACCOUR.

C'est ainsi qu'au moment où notre sympathique et très actif Président déclarait, à notre séance du 23 mai, close la session 1931-1932, la Société comptait 40 Membres dont 30 titulaires. Quelle phalange ! Et que de beaux jours encore, pour l'Académie, se lèveront demain !

L'ARCHIVISTE.



Tournois littéraires et artistiques.

Concours de Versification.

Nos joueurs habituels sont rentrés en lice avec l'ardeur qu'ils ont constamment apportée à nos concours. A mentionner quelques beaux coups de plume ; mais par contre, combien, hélas ! ont été moins heureux et qui révèlent un sérieux défaut de connaissances techniques. Il semblerait bien que l'ère n'est plus à la poésie, et que les sports et les plaisirs de l'écran rendu si charmeur par les étonnants progrès de la Science moderne, ont pour toujours proscrit de nos mœurs l'art si beau de renfermer sa pensée, d'enclorre son sentiment dans la forme harmonieuse du vers. Ce serait un bien grand mal et, je crois, un des signes de la fin des temps. Aussi un appel très pressant est fait aux âmes de bonne volonté, aux cœurs nobles et généreux qui auraient conservé « des endroits friables » susceptibles d'y recevoir « quelques rameaux de poésie ».

Morceau de facture.

La Chanson du Vent.

Le Crépuscule au soir bleute au tréfond du cœur
Les larmes d'une lyre
Au bruit vague de l'heure,
Et l'enfance évoquée émeut le souvenir !

La ferveur du passé trouble l'aile vieillie
Qui d'un suprême essor
Dans le ciel recueilli
Vers le désir parfois, tente un grand vol encore...

On sent sourdre dans l'âme une douceur d'amour
Et si vague et si bleue
Qu'en soi-même on savoure
Cette étrange douleur sur ce clavier frileux.

Quand dans l'ombre, la nuit s'adoucit de mystère
Pourquoi le suranné,
Comme un parfum dans l'air,
Revient-il arpéger sur nos frêles années ?

Oh ! pourquoi, quand les lis ont fané leur senteur,
Et qu'aux flancs des grands vases,
Pâles, les roses meurent...

Encore se sentir revenir jeune et las ?

Il fait si doux, il fait si tendre, il fait si triste,
Sous les mourantes feuilles
Glissant aux pieds du Christ,
Dormir du sommeil doux des morts dans leur cercueil.

Et l'on ne comprend plus le long fil de l'histoire ;
Et c'est si beau d'ailleurs
Ne rien ne pas savoir

L'âme dans un soupir et brûlant avec l'heure !...

Sur les arbres vibrants de mon temps auroral,
Où, sur les grands troncs roux, passèrent les framées,
Pourquoi t'es-tu brisée au fond des branches pâles
Chanson frêle du vent, à jamais ! à jamais !...

CHARLES HANANIA

(Mention Très Bien)

La Chanson du Vent.

Le soleil étincelle en un firmament bleu.
A l'ombre d'un grand pin, assis sur une pierre,
Je contemple les champs inondés de lumière,
J'entends sur le rameau chanter l'oiseau frileux.

Un tout petit zéphyr, fusant dans le feuillage,
De son souffle léger apporte la fraîcheur ;
Il passe près de moi, caressant mon visage,
Murmurant à l'oreille un chant plein de douceur.

Ce sont les bêlements de l'agneau qui va paître,
La voix du rossignol résonnant dans les bois,
Et les lointains accords d'une flûte champêtre
Dont l'écho tendre et doux arrive jusqu'à moi.

Sur son aile embaumée il porte l'espérance,
Il ramène en mon cœur de joyeux souvenirs,
Il me fait oublier le temps de la souffrance...
Tout en rose pour moi m'apparaît l'avenir.

Mais le léger zéphyr, si doux et si paisible,
Sera demain peut-être un ouragan violent ;
Rien ne tiendra devant sa colère terrible...
On n'entendra partout que des gémissements.

Alors du mendiant ce sera la prière,
Les soupirs de la veuve implorant un appui,
Les cris de l'orphelin qui réclame une mère,
Et l'adieu du marin qui sombre dans la nuit...

Hélas ! Notre bonheur est fait, sur cette terre,
D'espoirs bientôt déçus, de mirages flatteurs,
D'impossibles projets, et de vaines chimères,
D'ivresses d'un moment et de désirs trompeurs !...

LUCIEN AOUAD
(*Mention Très Bien*).

La Chanson du Vent.

Quand Avril	Que les nids
De l'exil	Regarnis
Ramène l'hirondelle,	Au sein feuillu des branches
Oyez chanson nouvelle	Font neiger plumes blanches
Qui vient à tire-d'aile.	Sur les eaux qui s'épanchent.

C'est alors	Mais le vent
Que les ors	Plus souvent
Des vieux bois rajeunissent,	Sournoisement cabale,
Que les prés reverdissent	Meurtrit plus d'un pétale
Et les jardins fleurissent ;	Et s'acharne en rafale.

Que le vent	Souffle amer
En rêvant	Sur la mer
Frissonne en la verdure,	Il jette la tourmente,
Fait chanter la ramure	Et la vague démente
En sa neuve parure ;	Se rue et se lamente.

O chansons
Des saisons
Douces comme voix d'anges,
Bruits horribles des fanges :
Que vos voix sont étranges !

LOTUS BLEU (*Mention Très Bien*).

La Chanson du Vent.

Ecoutez, au penchant	« Je t'apporte, fleurette,
De la verte colline,	De mon ample cueillette
Le soir, ce que le vent,	Les bruits les plus divers :
A la fleur qui s'incline,	Mon souffle des prés verts
Raconte en s'endormant :	A balancé les tiges...
	J'ai donné le vertige

Au coq d'or du clocher...
Plus loin, j'ai fait clocher
La vieille qui chemine...
Au sein de l'aubépine,
J'ai balancé les nids
Nouvellement garnis...
J'ai caressé la source,
Ai ralenti sa course
En remontant le val...
J'ai moiré le cristal
Du lac aux eaux dormantes...
En vagues écumantes,
J'ai soulevé le flot
Puis, jeté mon sanglot,
Entassant bien des pertes
Sur les plages désertes !...

J'ai rafraîchi le front
Du pauvre tâcheron...
Sans moi, que ferait l'aile
Du moulin qui m'appelle...
Sans mon souffle, l'esquif
Serait toujours captif...
On bénit le zéphire
Qui chante ou qui soupire,
On maudit l'aquilon...
Pour toi, douce fleurette,
Au creux de ce vallon,
J'ai des sons de clochette
Et ma voix de velours
Pour toi sera toujours.

ECHO (*Mention Bien*)



Médaille d'Argent

OFFERTE PAR

Monsieur **RAOUL FOLLEREAU**
Président de la Ligue d'Union Latine

décernée à M. Charles **HANANIA**

lauréat au Concours de Versification proposé par l'Académie littéraire du Collège.

Mention Assez Bien : MM. E. NAHMIA, J. ZACAROPOULOS,
R. MISSON, T. AVIÉRINOS, P. GÉMAYEL, A. LIAN, A. AMAD,
R. KFOURY, G. BRUNIER, M. COMELL, M. NARDIN, F. RABBATH.

Concours de Déclamation

Premier Concours (Novembre 1931).

COLLÈGE SAINT-MARC

Classes Modernes et Commerciales

(16 Concurrents — 13 Lauréats)

MM. G. Dahan	MM. J. Lubicz	MM. C. Arian
C. Hanania	L. Aouad	F. Rabbath
J. Fernus	G. Matragi	R. Trad
J. Patounas	R. Zaccar	T. Aviérinos
	E. Chouchani	

Classes de Troisième

(25 Concurrents — 9 Lauréats)

MM. J. Benveniste	MM. S. Adès	MM. R. Massabki
M. Chidiac	C. Francis	H. Matalon
J. Vitali	G. Tawa	N. Rigos

Classes de Quatrième

(22 Concurrents — 3 Lauréats)

M. E. Petraki	M. R. Aouad	M. A. Angélidès
---------------	-------------	-----------------

Classes de Cinquième

(8 Concurrents — 3 Lauréats)

M. J. Kalos	M. M. Naccache	M. D. Tarpohzi
-------------	----------------	----------------

Classes de Sixième

(6 Concurrents — 3 Lauréats)

M. P. Deshays	M. A. Homsy	M. P. Mercinier
---------------	-------------	-----------------

Classes de Septième

(5 Concurrents — 3 Lauréats)

M. A. Khalil	M. R. Baidéky	M. A. Saunier
--------------	---------------	---------------

Classes de Huitième

(4 Concurrents — 2 Lauréats)

M. J. de Noïret	M. M. Bocti
-----------------	-------------

Classes de Neuvième

(3 Concurrents — 3 Lauréats)

M. S. Peter | M. J. Desnays | M. J. Savidis

Classe de Dixième

(4 Concurrents — 3 Lauréats)

M. P. Tawa | M. Djemil Toueg | M. L. Pagnotta

Classe Infantine

(5 Concurrents — 2 Lauréats)

M. E. Formosa | M. A. Naaman

COLLÈGE SAINT-GABRIEL (Sporting)

Classe de Cinquième

(9 Concurrents — 5 Lauréats)

MM. A. Salama | MM. L. Benaroyo | M. P. Montano
W. Greck | A. Farrugia

Classe de Sixième

(4 Concurrents — 3 Lauréats)

M. R. Wouters | M. L. Mostacci | M. C. Cicurel

Classe de Septième

(10 Concurrents — 9 Lauréats)

MM. G. Coquini | MM. S. Mussawir | MM. A. Gary
R. Gartner | J. Briffa | R. Nahoum
R. Mussawir | S. Cicurel | M. Giuntoli

Classe de Huitième

(10 Concurrents — 8 Lauréats)

MM. A. Cheheb | MM. G. Mussawir | MM. P. Saad
E. Geargeoura | R. Corbo | G. Anawati
H. Orfali | A. Mazza

Classe de Neuvième

(9 Concurrents — 8 Lauréats)

MM. G. Dedieu | MM. J. Bibéri | MM. J. Lagnado
E. Fléri | G. Baddour | R. De Bellegarde
J. Savoya | G. Petraki

Classe de Dixième

(9 Concurrents — 6 Lauréats)

MM. H. Samuelson P. Adamidi	MM. R. Jaouich J. Jaouich	MM. M. Choucri R. Tarabot
--------------------------------	------------------------------	------------------------------

Classe Enfantine

(7 Concurrents — 4 Lauréats)

M. J. Yared	MM. H. Dweck R. Hamaoui	M. E. Charky
-------------	----------------------------	--------------

Deuxième Concours (Mars 1931)

COLLÈGE SAINT-MARC

Classes Modernes et Commerciales

(7 Concurrents — 7 Lauréats)

MM. C. Arian C. Hanania	MM. J. Patounas G. Dahan J. Lubicz	MM. G. Matragi E. Chouchani
----------------------------	--	--------------------------------

Classes de Troisième

(18 Concurrents — 7 Lauréats)

MM. J. Djangy M. Chidiac	MM. J. Vitali J. Benveniste G. Tawa	MM. R. Djangy S. Adès
-----------------------------	---	--------------------------

Classes de Quatrième

(18 Concurrents — 7 Lauréats)

MM. E. di Contessini E. Petraki	MM. A. Angélidès R. Aouad H. Cassir	MM. J. Debbane G. Naccache
------------------------------------	---	-------------------------------

Classes de Cinquième

(6 Concurrents — 3 Lauréats)

M. J. Kalos	M. D. Tarpohzi	M. R. Cassir
-------------	----------------	--------------

Classes de Sixième

(4 Concurrents — 2 Lauréats)

M. C. Haïm	M. A. Homsy
------------	-------------

Classes de Septième

(6 Concurrents — 1 Lauréat)

M. A. Khalil

Classes de Huitième

(2 Concurrents — 2 Lauréats)

M. A. Helmy | M. J. de Noiret

Classes de Neuvième

(2 Concurrents — 2 Lauréats)

M. J. Deshays | M. P. Serge

Classe de Dixième

(9 Concurrents — 6 Lauréats)

MM. L. Pagnotta	MM. R. Scalia	MM. M. Hanna
H. Clarke	C. Tokarski	E. Ghehali

Classe Infantine

(5 Concurrents — 3 Lauréats)

M. E. Abadie | M. S. Camilleri | M. P. Sentis

COLLÈGE SAINT-GABRIEL (Sporting)

Classe de Cinquième

(7 Concurrents — 5 Lauréats)

MM. L. Benaroyo	MM. A. Salama	M. W. Greck
A. Farrugia	H. Cordina	

Classe de Sixième

(11 Concurrents — 7 Lauréats)

MM. L. Mostacci	MM. C. Papanicolas	MM. C. Cicurel
A. Kadr	M. Fléri	M. Florio
	R. Orfali	

Classe de Septième

(12 Concurrents — 12 Lauréats)

MM. G. Coquini	MM. R. Gartner	MM. E. Hawawini
S. Cicurel	A. Gary	J. Briffa
R. Mussawir	S. Mussawir	A. Giuntoli
G. Boghossian	M. Giuntoli	R. Naoum

Classe de Huitième

(7 Concurrents — 6 Lauréats)

MM. A. Cheheb R. Corbo	MM. A. Mazza G. Mussawir	MM. H. Orfali G. Anawati
---------------------------	-----------------------------	-----------------------------

Classe de Neuvième

(9 Concurrents — 9 Lauréats)

MM. G. Dedieu R. de Bellegarde E. Fléri	MM. J. Savoya J. Biberi G. Baddour	MM. R. Tron G. Petraki E. Nasser
---	--	--

Classe de Dixième

(6 Concurrents — 6 Lauréats)

MM. P. Adamidi R. Jaouich	MM. H. Samuelson J. Jaouich	MM. E. Anawati J. Tarabot
------------------------------	--------------------------------	------------------------------

Classe Infantine

(7 Concurrents — 6 Lauréats)

MM. R. Hamaoui H. Dweck	MM. P. Jaouich J. Yared	MM. E. Charky A. Bostanian
----------------------------	----------------------------	-------------------------------

Troisième Concours (Mai 1932)

COLLÈGE SAINT-MARC

Classes Modernes et Commerciales

(5 Concurrents — 5 Lauréats)

MM. J. Lubicz C. Arian	MM. E. Chouchani G. Matragi	M. G. Dahan
---------------------------	--------------------------------	-------------

Classes de Troisième

(7 Concurrents — 6 Lauréats)

MM. J. Djangy S. Adès	MM. R. Djangy M. Chidiac	MM. G. Tawa J. Benveniste
--------------------------	-----------------------------	------------------------------

Classes de Quatrième

(9 Concurrents — 4 Lauréats)

M. R. Aouad	MM. H. Cassir A. Angélidès	M. E. di Contessini
-------------	-------------------------------	---------------------

Classes de Cinquième

(4 Concurrents — 3 Lauréats)

M. J. Kalos | M. M. Naccache | M. D. Tarpohzi

Classes de Sixième

(4 Concurrents — 2 Lauréats)

M. P. Deshays | M. A. Homsy

Classes de Septième

(2 Concurrents — 2 Lauréats)

M. A. Khalil | M. A. Khoury

Classes de Huitième

(4 Concurrents — 2 Lauréats)

M. H. Ammar | M. P. Epaulard

Classes de Neuvième

(2 Concurrents — 1 Lauréat)

M. J. Deshays

Classe de Dixième

(9 Concurrents — 4 Lauréats)

M. C. Tokarski | MM. R. Scalia | M. J. Cassano
P. Tawa

Classe Infantine

(3 Concurrents — 1 Lauréat)

M. E. Abadie

COLLÈGE SAINT-GABRIEL (Sporting)

Classe de Cinquième

(6 Concurrents — 4 Lauréats)

M. T. Salama | MM. A. Farrugia | M. L. Benaroyo
H. Cordina

Classe de Sixième

(7 Concurrents — 4 Lauréats)

M. L. Mostacci | MM. R. Wouters | M. A. Kadr
C. Papanicolas

Classe de Septième

(10 Concurrents — 9 Lauréats)

MM. G. Coquini	MM. S. Mussawir	MM. M. Giuntoli
R. Mussawir	S. Cicurel	J. Briffa
G. Boghossian	R. Nahoum	A. Gary

Classe de Huitième

(6 Concurrents — 4 Lauréats)

M. A. Cheheb	MM. G. Mussawir	M. P. Saad
	H. Gergeoura	

Classe de Neuvième

(8 Concurrents — 6 Lauréats)

MM. G. Dedieu	MM. E. Fléri	MM. R. Tron
G. Baddour	J. Biberi	J. Savoya

Classe de Dixième

(8 Concurrents — 6 Lauréats)

MM. R. Jaouich	MM. P. Adamidi	MM. M. Choucri
H. Samuelson	J. Jaouich	M. Hanna

Classe Enfantine

(5 Concurrents — 3 Lauréats)

M. P. Jaouich	M. J. Yared	M. R. Hamaoui
---------------	-------------	---------------



COLLÈGE SAINT-MARC

Concours Général de Déclamation

SOUS LA PRÉSIDENCE

du Cher Frère ONÉSIME-LÉONCE, *Directeur du Collège*

le Jeudi, 26 Mai 1932

Jury :

Frère ITALE, *Sous-Directeur du Collège,*

MM. Georges KOLLER et Joseph ZÉNIÉ.

Ce Concours, le dernier de l'année scolaire, revêtit le caractère d'une séance publique à laquelle furent invités les Parents et Amis des heureux candidats. Elle eut son programme de fête : débits aussi choisis que variés des 33 concurrents groupés en 3 sections, et intermèdes musicaux, du meilleur goût, sous l'habile direction de M^o G. BORGHESI.

Prix de Déclamation

OFFERTS PAR

Monsieur RAOUL FOLLEREAU

Président de la Ligue d'Union Latine

aux deux élèves qui ont obtenu les meilleures notes au Concours Général de Déclamation

décernés à :

M. Charles HANANIA *Grand Prix*

M. Jean PATOUNAS *Deuxième Prix*

Classes Modernes et Commerciales

(7 Concurrents — 7 Lauréats)

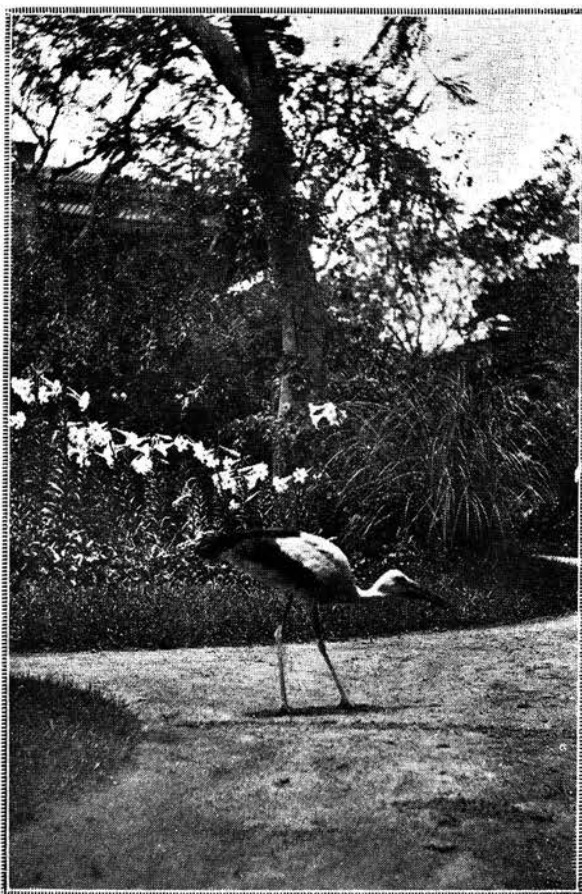
MM. C. Hanania
J. Patounas

MM. J. Lubicz
G. Dahan
C. Arian

MM. E. Chouchani
G. Matragi

Concours de Photographie

(Photos primées)



Un coin de mon jardin. *Photo R. Delmas.*



Coucher de Soleil, *Photo J. Ariën.*

Classes de Troisième

(7 Concurrents — 7 Lauréats)

MM. M. Chidiac R. Djangy	MM. J. Djangy J. Benveniste S. Adès	MM. G. Tawa J. Vitali
-----------------------------	---	--------------------------

Classes de Quatrième

(5 Concurrents — 3 Lauréats)

M. E. Petraki	M. E. di Contessini	M. A. Angélidès
---------------	---------------------	-----------------

Classes de Cinquième — Sixième — Septième

(6 Concurrents — 4 Lauréats)

M. J. Kalos	MM. M. Naccache A. Khalil	M. P. Deshays
-------------	------------------------------	---------------

Classes de Huitième — Neuvième

Dixième — Infantine

(8 Concurrents — 7 Lauréats)

MM. J. de Noiret S. Peter	MM. C. Tokarski J. Deshays L. Pagnotta	MM. E. Abadie R. Scalia
------------------------------	--	----------------------------

COLLÈGE SAINT-GABRIEL (Sporting)

Classes de Cinquième — Sixième

(11 Concurrents — 8 Lauréats)

MM. L. Mostacci R. Wouters A. Farrugia	MM. T. Salama W. Greck C. Cicurel	MM. C. Papanicolas L. Benaroyo
--	---	-----------------------------------

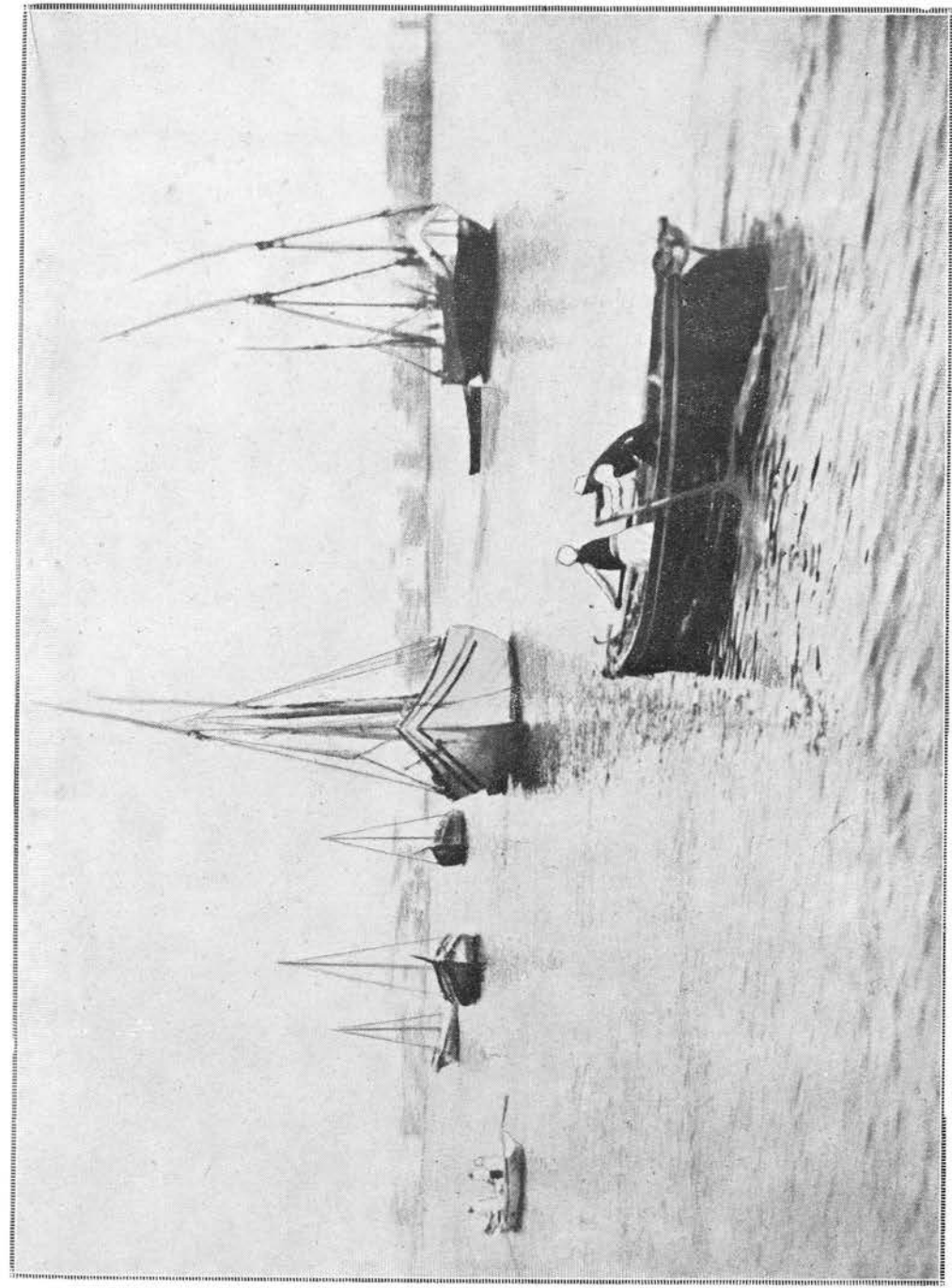
Classes de Septième — Huitième

(15 Concurrents — 11 Lauréats)

MM. A. Chéheb R. Mussawir G. Coquini S. Cicurel	MM. R. Corbo H. Geargeoura M. Giuntoli A. Gary	MM. P. Saad S. Mussawir J. Briffa
--	---	---

Concours de Photographie

(Photo primée)



Dans le Port d'Alexandrie.

Photo J. Arian.

Classes de Neuvième — Dixième — Enfantine

(17 Concurrents — 12 Lauréats)

MM. G. Dedieu	MM. H. Samuelson	MM. R. Hamaoui
R. Jaouich	E. Fléri	G. Baddour
P. Jaouich	P. Adamidi	M. Hanna
R. de Bellegarde	J. Bibéri	J. Savoya

Concours de Photographie

(18 Concurrents — 12 Lauréats)

Mention Très Bien : MM. J. ARIAN, R. DELMAS, C. MEYER.

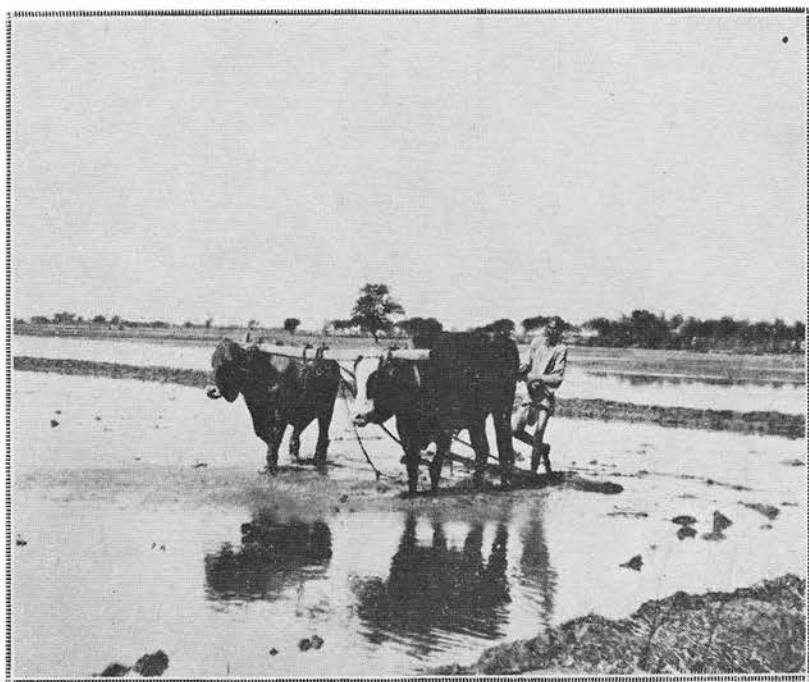
Mention Bien : MM. E. AMAD, L. MAAKAD, C. PENZA, R. DE
BOTTON, L. SCOULOUDIS.

Mention Assez Bien : MM. J. LUBICZ, Léon MAURICE, R. BALTA,
A. FITENI.



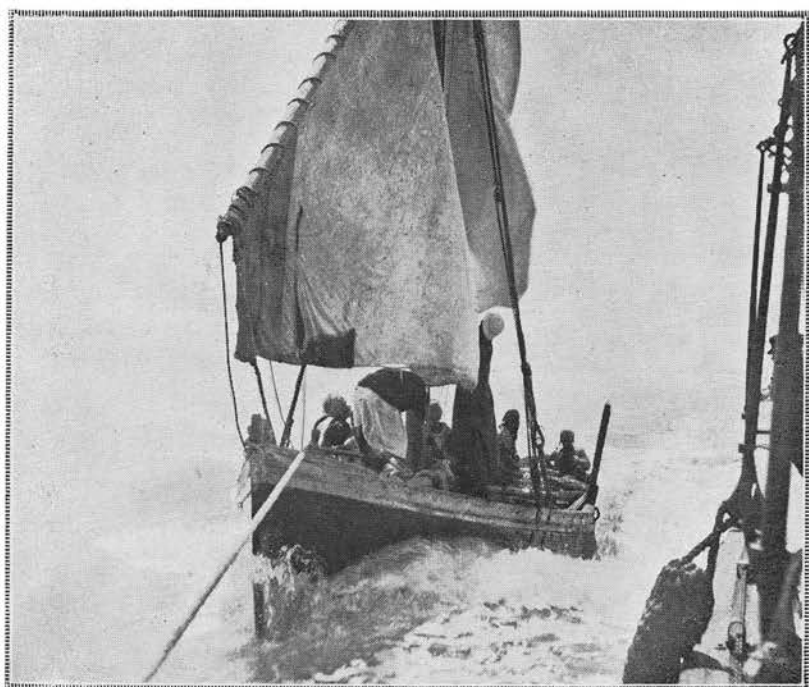
Concours de Photographie

(Photos primées)



La campagne égyptienne,

Photo C. Meyer.



Au large...

Photo R. Delmas.

Sujets proposés pour le prochain Concours.

Concours de Versification

1° *Mettre en vers, de mesure et de rimes libres :*

Jeanne d'Arc.

Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix de son cœur avec la voix du ciel, conçoit l'idée étrange, improbable, absurde, si l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne veulent plus faire, de sauver son pays. Elle couve son idée pendant six ans sans la confier à personne ; elle n'en dit rien même à sa mère. Sans nul appui, elle marche tout ce temps seule avec Dieu, dans la solitude de son grand dessein.

Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors, immuable, elle l'exécute malgré les siens et malgré tout le monde. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands ; elle s'impose à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre ; et, dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats, rien ne l'étonne ; elle plonge intrépide au milieu des combattants ; blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé ! La pauvre fille, de sa chair pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France.

J. MICHELET.

2° Un poème (sujet imposé : *Le Nil*).

3° Un poème (sujet libre).

Les travaux de versification devront être présentés vers la fin janvier 1933.

Concours de Photographie

1° Scènes de la vie de Collège.

2° Scènes de la vie égyptienne.

3° Scènes où vous passerez vos vacances.

A l'ordre du Jour.

DANS les premiers jours de Mai dernier, *La Liberté*, sous la rubrique: Une heureuse initiative du *Rayon* et des *A.C.F.E.*, donnait, *in extenso*, les résultats du IV^{me} Tournoi des Jeux Floraux d'Egypte.

Du Palmarès de ce Tournoi, nous avons eu le plaisir de relever les citations suivantes :

SECTION POÉSIE :

Première Mention à M. Charles HANANIA, d'Alexandrie, pour son poème : *Mélancolie Egyptienne*.

SECTION PROSE :

Grand Prix et Deuxième Prix non décernés.

Troisième Prix à M. Emile AMAD, d'Alexandrie, pour le conte : *Hassan*.

SECTION SCOLAIRE :

(Deuxième groupe : Essais)

Deuxième Prix à M. Albert AMAD, du Collège Saint-Marc d'Alexandrie pour son envoi : *La Route*.

Suit le rapport de Mademoiselle LICHTENBERGER, secrétaire du Jury. De ce rapport nous extrayons les passages qui soulignent les travaux littéraires présentés par nos trois chers camarades.

« ... Une première mention a été accordée aux *Mélancolies Egyptiennes* de M. Charles HANANIA, d'Alexandrie. Son poème qui s'efforce à une certaine originalité de forme, manque peut-être de simplicité. Entre les deux parties, on remarque une brisure rompant l'harmonie d'un ensemble où l'on relève des vers gracieux.

Le Troisième prix qui commence le Palmarès a été attribué à M. Emile AMAD, d'Alexandrie, pour son conte : *Hassan*... Reconnaissons à cette étude de mœurs égyptiennes du vibrant et du pittoresque. *Hassan*, c'est la vieille Egypte luttant pied à pied contre la nouvelle : « Il n'avait jamais aimé dans sa vie que la Terre » et, surtout son coin de terre qu'avait alors épargné le progrès. Hélas ! un jour l'omdeh du village l'engage à aller voir un « tracteur » récemment arrivé. Un « tracteur », qu'est-ce ? Une sorte de taureau peut-être ? *Hassan* va se rendre compte. Devant l'horrible mécanique, le vieux demeure stupide.

L'Egypte achève de mourir. Comment lui survivre ? « Une nuit, il quitta sa hutte... sa tête était brûlante. Dans le grand silence, il entendait son cœur battre violemment... De ses yeux rouges de fièvre,

il voyait le tracteur déchirer de ses dents sa terre, sa belle terre qu'il avait tant aimée, il voyait les lourdes gouttes grasses souiller le sol mille fois sacré. Les ferrailles s'entrechoquaient sous son crâne, le souffle du moteur s'échappait de sa poitrine oppressée. Il roula sur le sol. Une dernière fois ses mains crispées labourèrent la poussière. Ses yeux se fermèrent lentement. Il mourut.

Le lendemain, en allant à leur travail, les deux mécaniciens venus de la ville le trouvèrent, barrant la route... Il avait l'air si calme que le croyant vivant, ils le chargèrent sur leur tracteur et le ramenèrent au village ».

L'émoi contenu, la sobriété de la conclusion nous ont paru en faire un des meilleurs passages du conte. »

Nos lecteurs se rappellent avoir lu ce joli Conte dans le n° du Lotus de l'année dernière, aux *Travaux Littéraires*. Quant au poème de M. C. HANANIA, et à l'essai de M. A. AMAD, les voici :

Mélancolie Egyptienne

*Oh !... les dimanches gris de tristesse automnale !...
La pluie émeut... la vitre est plein de ciel pâle...
Le muezzin effeuille un appel infini...
Un je ne sais quoi pleure au sein de l'invisible
Et l'aile de l'adieu comme un élan terni
Se désespère au cœur d'un sanglot indicible !*

*Ma chambre paraît vide au fond de son linceul,
Et plus le soir est lourd et plus l'on semble seul...
La lumière dernière en mal d'ombre agonise...
Une essence subtile en glissant a leurré...
Et dans l'âme défaite on sent que s'indécise
— Comme un long crépuscule — un désir de pleurer !*

*Je regarde au balcon, mais sans rien reconnaître...
Avec sa vieille bête il passe un vieux montreur
Qui longe la venelle implorant la fenêtre
La gorge sursautant et le regard moqueur.*

*Il traîne sa misère au fond de l'inertie.
Ses habits en haillons blasphèment le soleil
Et dans ses yeux meurtris où flotte du sommeil
S'exile une espérance à jamais démentie !*

*Il joue... il frappe... il geint... sur son pauvre tambour
Quelque chose de las, mais de si monotone,
En suivant pas à pas le singe qu'il bâtonne,
Qu'autour on ne rit plus à son sot calembour !*

*Et la voix, vers moi, monte assourdie et huée
Et la détresse immense accrochée à ce bruit
Me blesse tellement qu'à la vitre embuée
Laisant choir le rideau, soudain je fais la nuit !*

CHARLES HANANIA
Bibliothécaire.

À C. H. en souvenir d'un succès commun...

A. A.

LA ROUTE

CLAIR de lune... Une clarté laiteuse s'épanche sur tous les objets et inonde le Nil d'argent...

Au loin, les pyramides de Sakkarah, silhouettes fantastiques découpées dans un ciel irradié, se marbrent de larges plaques bleuâtres, qui font encore mieux ressortir les profonds alvéoles d'ombre, yeux béants et livides contemplant avidement un paysage lunaire...

Cette lumière irréelle, émanation étrange sur les dunes lisses, jette des lueurs nacrées sur le sable fauve du désert ; elle calfeutre la nuit de silence, et semble étouffer sous son bâillon, les mille bruits complexes qui forment le silence de ces lieux sauvages...

Le ciel est saupoudré d'étoiles, pépites d'or répandues à foison, enchâssées dans la voûte améthyste de la nuit...

Le sphinx de Memphis, transfiguré par cette nappe lumineuse qui donne un ton de perle à son albâtre, semble sourire d'une façon plus énigmatique encore, sourire étrange et inquiétant, qui allume dans ses yeux morts des reflets ivoirins.

La route... Une large bande blafarde coupe l'obscurité... ; et aux pistes du Désert assemblées autour d'elle, la route blanche parla ainsi :

... « Des milliers d'années ont passé ; témoin impassible, j'ai assisté à des événements d'une importance capitale, et, m'ombrageant d'immenses palais de marbre rose, j'ai enserré entre mes bras des armées entières.

Je fus toujours brûlée par le même soleil ; les hommes, souvenirs lointains et embrumés, ont passé rapidement et si nombreux, que ma mémoire se rappelle à peine les noms des peuples qui ont foulé ce sol...

Processions fabuleuses d'oiseaux mystiques et sacrés, prêtres aux crânes rasés, idoles énormes et harmonieuses, j'ai admiré toutes ces merveilles...

J'ai contemplé les pharaons au regard fixe et immobile, et déjà de leur vivant, aussi pâles et aussi rigides que leurs cadavres momifiés... Mes pierres ont résonné sous le lourd cahotement des chars de combat ; j'ai frémi au chant sauvage des Nubiens, éphèbes de bronze noir, couverts des peaux des bêtes féroces et faisant gronder sourdement leurs lourds tams-tams de guerre...

Je fus souillée du sang des guerriers, revenant des batailles, et j'ai plus d'une fois retenti du choc des pesantes armures...

Les Grecs hautains, les Barbares soufflant dans des conques marines, les Romains avides et cruels, je les ai vus, files interminables, s'enfoncer dans le linceul des sables à la conquête du soleil...

J'ai vu les flammes sinistres de l'incendie lécher et détruire mes beaux palais de marbre ; j'ai vu les Arabes, fougueux et magnifiques, auréolés d'une poussière d'or, foulant aux pieds leurs ruines informes, et faisant crouler, avec les beaux temples à colonnades, les derniers vestiges d'un culte qui dura six mille ans...

Pistes du Désert, je devins piste à mon tour... Et le soir, par des clairs de lune pareils à celui-ci, je voyais les caravanes décroître à l'horizon, vers le pays du couchant, pour ne plus revenir...

Un jour je fus tirée de mon long assoupissement par le bruit d'un combat. Un jeune chef, venu de France, disloquait les fiers Mamelouks, fauchant les hardis cavaliers, et asservissant à ses ordres le tonnerre du Ciel... Deux yeux, deux flammes vivantes et mobiles, animaient d'une vie intense sa face pâle et amaigrie ; et je vis bien de nos plus grands Emirs baisser le regard devant l'ardent foyer de ses prunelles...

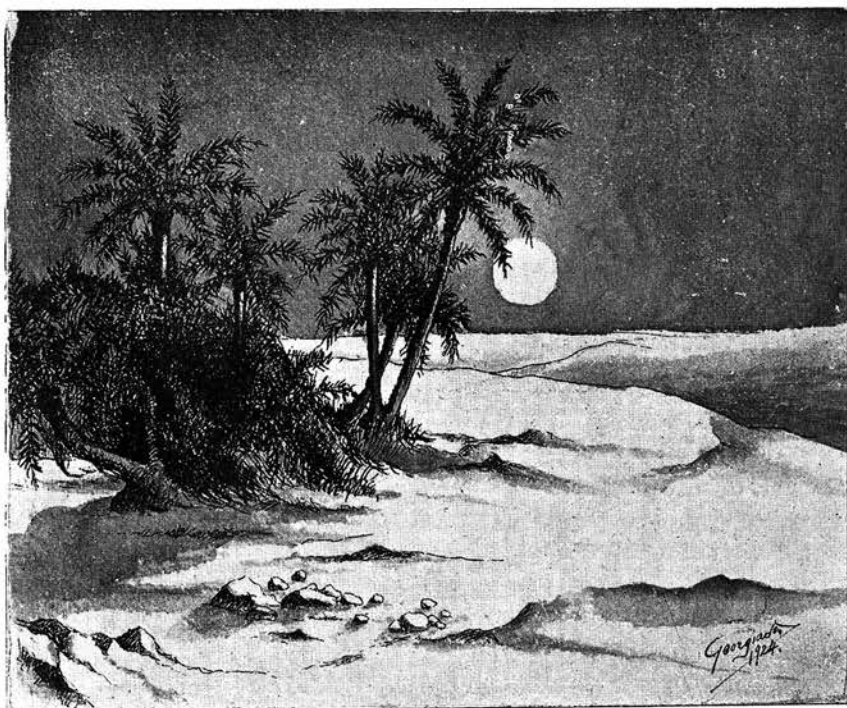
Instruite par l'expérience, j'ai vu tant de bouleversements, j'ai assisté à tant de cataclysmes, que je ne peux que plaindre la destinée des hommes, la relative durée de leurs actions, le trouble qu'ils mettent dans la paix des choses, et l'étroite mesquinerie de leurs actes devant l'immense majesté et la grandeur de la Nature... »

Clair de lune... Une clarté laiteuse s'épanche sur tous les objets et inonde le Nil d'argent...

Au loin, les pyramides de Sakkarah, silhouettes fantastiques découpées dans un ciel irradié, se marbrent de larges plaques bleuâtres,

qui font encore mieux ressortir les profonds alvéoles d'ombre, yeux béants et livides, contemplant avidement un paysage lunaire...

Cette lumière irréelle, émanation étrange sur les dunes lisses, jette des lueurs nacrées sur le sable fauve du Désert ; elle calfeutre la nuit de silence et semble étouffer sous son bâillon les mille bruits complexes qui forment le silence de ces lieux sauvages...



Clair de lune... Une clarté laiteuse s'épanche sur tous les objets.

La Route... Une large bande blafarde coupe l'obscurité... ; et aux pistes du Désert assemblées autour d'elle, la route blanche a parlé ainsi...

ALBERT AMAD
Trésorier.



Prix des Anciens Académiciens.

Le *Prix des Anciens Académiciens* a été mérité par M. Emile AMAD, Président, de la classe de Philosophie.

Prix d'Académie.

ont obtenu le *Prix d'Académie* :

MM. Charles HANANIA
Adolphe TRIONE
Albert AMAD
Wasfi TARABOULSI
Alexandre KHOURY
Félix TAMER
Philippe GÉMAYEL
Louis DJANGY
Jean PATOUNAS
Jean MANOLI
Sami MOUSFY

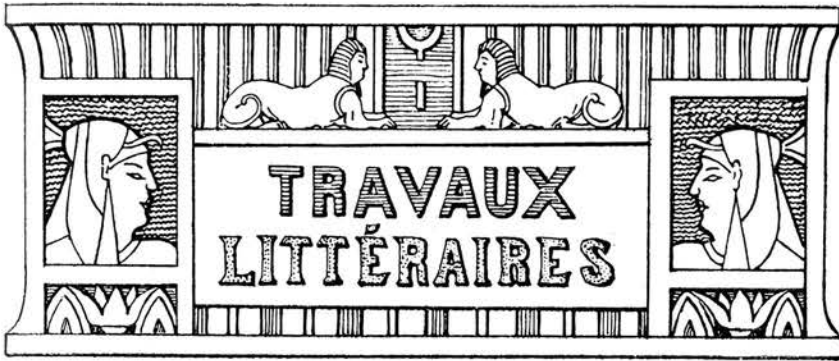
MM. Lucien AOUAD
Théodore AVIERINOS
Edouard NAHMIA
Victor AGHION
Siroun TCHAIRDJIAN
Edgar DEBONO
Lucien MAAKAD
Raymond SCHEMALET
Antoine TSIMÉTAS
René TRAD
Roger ZACCAR.

Diplôme d'Académie.

Le *Diplôme d'Académie* a été remis à :

MM. Emile AMAD	<i>Président</i>
Adolphe TRIONE	<i>Secrétaire</i>
Louis DJANGY	<i>Archiviste</i>
Raymond SCHEMALET	<i>Académicien</i>
Antoine TSIMÉTAS	»
Alexandre KHOURY	»
Félix TAMER	»
Wasfi TARABOULSI	»





Le Dialogue sur la Jetée



La prière sur l'Acropole

Je rencontrai mon ami Logikos, l'autre jour, sur la jetée du Port-Est.

Il faisait un temps de Grèce antique : le ciel était d'un bleu très doux, et il ne manquait plus au décor que des cyprès, des pins et le parfum des montagnes. Je me promenais désœuvré et avide de soleil, pensant aux dieux et aux héros, les invoquant tour à tour et humant à pleins poumons l'air tout

imprégné de senteurs marines. Il s'avançait vers moi les deux mains tendues :

— « Salut ! Esthimatias, sentimental ami, me dit-il. Embrassons-nous, frère ! Tu vois en moi un homme heureux, un homme à qui les dieux ont souri et qui de ce sourire a conservé le repos de l'âme, et la tranquillité de l'esprit...

— Une telle chose se peut-elle, mon cher Logikos ? lui répondis-je. Je viens de lire un poète : il appelait la mort à grands cris et priait ce messager céleste de l'arracher à ce monde où tout est triste, où tout est noir...

— Langage de poète, mon cher Esthimatias. Il était le mien à notre dernière rencontre ; mais, depuis...

— Ces quelques mois t'ont-ils donc transformé à ce point, Logikos. Quelque événement inattendu a-t-il fait dévier le cours de tes destinées ? ou sont-ce les dieux ?...

— Ce sont les dieux, Esthimatias. Depuis notre dernière rencontre, j'ai prié sur l'Acropole : Minerve et le cortège des blanches divinités m'ont insufflé leur esprit... « J'ai pleuré et j'ai cru », a dit

un poète, pour moi, je te dirai aussi justement : J'ai cru et je me suis senti fort. J'ai cru et je me suis senti libre. J'ai cru et la vie me paraît belle, noble... D'avoir cru, Esthimatias, je ne voudrais échanger pour rien au monde « l'incomparable fortune d'avoir été »...

— Que me parles-tu, là, de « Prière sur l'Acropole » ?... Veux-tu me laisser entendre ton affiliation à Renan ? Quelle est donc ta croyance en ce cas, et ne crois-tu pas abuser de ce mot, disciple d'un tel homme ?

— Je te retrouve là, cher Esthimatias... T'est-il donc si difficile de saisir les mots dans leur sens le plus large, de ne voir que l'idée pour négliger tout ce qu'il y a en eux de convenu et de consacré ? Non, mon cher Sentimental, Renan ne peut encore me compter parmi les siens et je ne suis point en fait son disciple. Mais, nous sommes à la hauteur de Bahhari et ce n'est point là le lieu de parler aussi sérieusement que nous le faisons... Poussons dans ces ruelles vieilles et daigne accepter pour une heure ou deux mon hospitalité fraternelle.»

A ces mots, nous nous engageons dans un dédale, nous dépassons le palais du Souverain et pénétrons dans une modeste maison encadrée de hauts murs que dépassaient quelques arbres. Une fois installés dans la cour intérieure, allongés sur de moelleux tapis, un serviteur nous ayant servi du lait, des dattes et du miel, nous reprîmes notre conversation, impatients de nous confier l'un l'autre, le contenu de nos deux âmes. « Je te disais donc, mon cher Esthimatias, reprit-il, que tu te trompais sur le sens véritable de ma « prière sur l'Acropole ». Tu n'ignores nullement la crise par laquelle j'avais passé il y a peut-être deux années. Tu te souviens parfaitement du vent pessimiste et morbide qui avait un moment soufflé dans mon âme... Je rejetais alors dans un incompréhensible mouvement tout ce qui avait été mon credo, l'incohérent édifice de mes croyances et de mes certitudes. Je tombai dans un désespoir complet et sans un dernier sursaut d'amour-propre, tu aurais pu me voir exhaler ma peine sur la place publique, chercher une consolation en la faisant résonner aux oreilles de toutes mes connaissances et de tous mes amis. Tourmenté par le doute, en une crise que je ne te souhaite pas d'essayer, je me laissai aller au fil de mes destinées, n'opposant plus aucune résistance aux événements, ni aux désirs qui germaient dans une âme d'où les dieux semblaient bannis...

— C'est donc, poussé par ces douloureux cas de conscience, mon cher Logikos, que tu renias alors ton idéal classique et religieux, pour te jeter dans la lecture de tant d'auteurs, pour essayer de trouver dans tant de confessions différentes un reflet de celle que tu portais en toi ?...

— Tu l'as dit, cher ami... Ces expériences ne donnèrent pas le résultat que j'escomptais. Elles me décurent par leur pauvreté, et, loin de leur trouver une parenté quelconque avec mon âme, je me mis à mépriser et leur faiblesse et leur manque de noblesse : de ce moment date ma conversion. Me prenant à les mépriser, je me tournai vers moi-même et, retrouvant en moi leurs principaux défauts, je me méprisai moi-même...

— C'est alors que tu prias sur l'Acropole ? Lui dis-je en l'interrompant, excuse-moi, mais je ne saisis pas encore parfaitement la portée exacte de ces paroles.

— Comme tu me devines, ô Esthimatias !... Oui, ce fut alors que je priai sur l'Acropole... Ce fut alors que Montaigne le Doucteur me donna le goût de la raison, que Descartes, père de la Méthode, le renforça, que Maurras... Mais la liste serait trop longue et je ne veux point perdre en d'inutiles citations la fin de cette belle journée... Je monte chercher un philosophe, nous le lirons ensemble à la lueur des étoiles, il me remplira d'enthousiasme et te laissera songeur.

— Une dernière question, Logikos. Et dans ton état actuel, quelles peuvent être tes idées au sujet des littérateurs et des poètes, de la Littérature et de la Poésie ? lui criai-je, alors qu'il se dirigeait vers l'escalier...

— Je ne veux pas te contrarier, me répliqua-t-il, mais pour rien au monde je ne te répondrai en ce moment : je n'ai que trop parlé. Nous reprendrons cet entretien qui semble t'intéresser, demain... ou lorsque la Fortune nous fera nous rencontrer sur la belle jetée que nous aimons tous deux du même amour...

De diverses questions d'une inégale actualité

Nous nous retrouvions le lendemain, Logikos et moi, sur la même jetée, à hauteur de Ras-el-Tin. Nous nous étions vainement cherchés l'un l'autre durant plus d'une heure.

— « Eh bien ! lui dis-je, dès qu'il m'eut salué, répondras-tu enfin à ma question ou dois-je m'attendre à un refus aussi catégorique que celui d'hier ?

— Interroge-moi, Esthimatias... Je vais m'efforcer à te satisfaire. Que désires-tu savoir à mon sujet ?

— Veux-tu récapituler, Logikos ? Tu traverses une violente crise de pessimisme et de doute, tu t'en tires par le mépris que tu as pour les écrivains vers lesquels tu t'étais jeté. Je voudrais savoir, maintenant, ce que tu penses de toute notre littérature. En dehors des phi-

losophes que tu affectionnes de plus en plus, ne trouves-tu plus aucun charme aux autres lectures ?

— Que me dis-tu là, Esthimatias ? Je me suis simplement écarté d'une certaine catégorie d'auteurs. Ne me fais pas mépriser pour cela tous les écrits. Il est vrai que seuls les livres d'idées et d'opinions sont profitables à l'homme. Quelque profit que nous puissions tirer de la lecture des philosophes, il ne faut pas pour cela condamner, comme le font certains, toute autre forme de littérature. Loin de moi l'idée de vouloir priver, tel cet éditeur parisien, le monde de la plupart de ses romanciers. L'imagination est, elle aussi, fille des Dieux, ne l'irritons pas par un rationalisme inflexible ; calmons simplement les emportements de cette éternelle jeune fille et faisons de notre mieux pour l'empêcher de devenir la folle de notre logis. Je classerais les romans en trois catégories, en trois classes : les romans de maître, ceux dont l'influence est susceptible de peser sur une époque en bien ou en mal ; ceux qui, à divers points de vue, ont pour but de peindre l'âme humaine dans ses différentes manifestations, soit que cette âme soit prise dans son individualité, soit qu'elle soit étudiée dans ses rapports avec ses sœurs : ainsi «René», ainsi «La Comédie Humaine». Dans la deuxième catégorie, je classerais les livres dont l'influence au point de vue moral est plus ou moins nulle, et dont l'importance au point de vue de la fixation d'une époque avec ses mœurs et coutumes, inexistantes : tels « Les trois mousquetaires », les bons romans d'aventure pour jeunes gens bien sages, les habiles intrigues policières des romanciers américains et anglais.

Dans la troisième catégorie, mon cher Esthimatias, je classerais les romans franchement mauvais, inoffensifs et sans valeur de par leur caractère outré même. J'entends les romans pornographiques que ne cherchent que ceux qui sont déjà contaminés, les romans pour concierge qui vivent le temps de leur parution en feuilletons, et meurent par la suite d'une mort aussi peu glorieuse que leur vie...

— Je ne veux soulever aucune objection quant à ta manière de classer les romans, dis-je alors à Logikos... J'attends toujours ton appréciation purement personnelle sur cette importante question.

— C'est juste, me répondit-il, mais auparavant prenons place sur ce banc de pierre, oublions les voitures qui ne cessent de nous corner aux oreilles et respirons avec la nuit qui tombe le suave parfum de la Méditerranée. »

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'incapable de me taire plus longtemps, je lui rappelai sa promesse.

— « Je te disais donc, reprit-il, que je divisais les romans en trois catégories : les œuvres des maîtres, les romans proprement dits tout d'imagination et les feuilletons de basse classe. Je t'ai déjà donné

mon avis sur le troisième genre qui ne mérite vraiment pas que nous nous en mêlions. Nous ne pouvons sensément prêter notre attention à Dekobra, Marguerite Royer, Machard, Choisy et nombre d'autres. Leurs œuvres n'ont atteint que deux catégories de lecteurs : ceux qui, avertis, n'ont subi en rien leur néfaste influence, et, ceux qui, déjà perdus, n'avaient plus rien à perdre. Les romans proprement dits, qui, je te le répète, sont des œuvres d'imagination, sont bien plus utiles à l'humanité, lorsqu'ils sont sains, qu'ils ne peuvent être nuisibles dans le cas contraire. Lequel d'entre nous, après avoir fourni un effort intellectuel prolongé, n'a désiré avoir entre les mains, enfant : la Comtesse de Ségur, jeune homme : Jules Verne, Dumas et tant d'autres conteurs habiles de chimériques, nobles, et regaillardantes aventures ? Tu comprendras mon désir de n'avoir point à nommer des auteurs ni à citer des titres : je n'en aurais jamais fini, et ma mémoire se refuserait à cet effort surhumain.

— Tu arrives enfin à la principale catégorie, celle dont j'attends impatiemment la critique ou l'éloge.

— Nous y arrivons, Esthimatias... Remercions les dieux, nous avons échappé à bien des dangers...

Je te disais donc que, dans cette première catégorie, j'avais classé les œuvres marquantes, celles qui émergent de la masse innombrable des romans de tous genres. Ces œuvres ne sont pas très nombreuses, les auteurs le sont encore moins.

Inclinons-nous devant Homère, premier des poètes et premier romancier du monde. Saluons, en passant, la « Table Ronde » en France et « Les Mille et Une Nuits en Orient ». Rabelais à l'orée des temps modernes dresse un tel monument qu'il ne se verra pas dépassé de sitôt. Le dix-septième siècle nous offre sa « Princesse de Clèves », le dix-huitième brille de tout l'éclat de Rousseau et le dix-neuvième nous étonne tellement que nous ne pouvons plus nous retrouver : Balzac et sa « Comédie Humaine », Chateaubriand, Mme de Staël, George Sand, Flaubert, Alphonse Daudet : inutile de te les citer, tu les connais autant que moi, qu'il me suffise de les apprécier en gros.

Nous devons condamner et nous condamnerons toujours un Chateaubriand pour son pessimisme et pour le mal qu'il a infusé à son siècle ; nous admirons un Balzac pour son phénoménal génie ; nous aimerons sans cesse lire et relire un Alphonse Daudet.

Plus près de nous Barrès, Bourget, sont à ne pas oublier, voire, à ne pas négliger un seul instant.

Pour moi, un écrivain qui ne se propose pas dans ses œuvres l'étude de l'homme, l'édification de ses semblables, la célébration de leurs sentiments les plus nobles : Patriotisme, Religion, amour pa-

ternel, amour conjugal, amour filial, fraternel, ... n'est pas un écrivain digne de ce nom.

Qu'on ne vienne pas me dire que tel a chanté l'adultère, et tel autre les malheurs de deux amants ; que l'on n'essaie pas de m'apitoyer sur le sort de deux coupables que la Justice Divine doit atteindre tôt ou tard, puisque la justice des hommes les traque de moins en moins.

— Mais, mon cher Logikos, lui dis-je alors tout indigné, tu as oublié bien des noms, et non des moindres...

— Vigilant compagnon, ta fureur me plaît ! Avais-je l'intention de te faire une conférence sur le roman ? N'était-il pas dans mes intentions de me limiter à un exposé de ma manière de comprendre et de juger les romanciers ? Sur ce, levons-nous et marchons, la nuit est presque tombée, des mouettes passent doucement par-dessus nos têtes, leurs ailes dérangeant à peine l'atmosphère ambiante...

La mer a cet air calme et doux qui a dû, il y a plusieurs milliers d'années, tenter le premier Phénicien, et d'elle se dégage une telle poésie de sons et de parfums, que je comprends fort bien l'aveugle Homère la chantant assis à l'arrière d'une trirème de Tyr...

La discussion sur les poètes.

Le lendemain étant un jour férié, et aucune besogne ne devant occuper ces quelques heures consacrées au culte des dieux, je me dirigeai vers la maison de mon ami, dans les quartiers indigènes du port. Je frappai à la porte du jardin silencieux et je fus aussitôt introduit dans son appartement. Il tenait à la main « Théonas » de Maritain et semblait intéressé au plus haut point. J'allais me retirer et le laisser à son travail, quand relevant la tête il m'appela :

— Eh bien ! Esthimatias, me crie-t-il, quelque chose dans mon aspect t'a-t-il paru incivil ? En vérité, je ne vois pas pourquoi tu sembles me fuir.

— Tu lis un philosophe, me récriai-je, et je ne veux pour rien au monde t'interrompre pour te parler poètes.

— Au contraire, me dit-il, j'ai hâte de te confier mes dernières impressions. Ma nature vagabonde a repris le dessus, et je pars dans quelques jours réfléchir, dans les ruines de Baalbeck et de Palmyre, sur la vanité des hommes, la pauvreté de leurs efforts et l'instabilité de leurs croyances... Nous reprendrons notre promenade sur la jetée une dernière fois ensemble, et nous parlerons...

— Vois-tu cette mouette qui semble plus grande que ses blanches sœurs, me dit Logikos, lorsque nous fûmes sur les quais du port-aux-étrangers. A qui te fait-elle penser ?

A Baudelaire, lui répondis-je et les yeux à demi-fermés je récitais :

*Exilé sur la terre au milieu des huées
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher...*

— Je te retrouve là, cher et sentimental ami, reprit Logikos... Prends mon bras sous le tien et marchons. Tu voulais que je te parle des poètes, je te renvoie à un poète :

Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'a jamais écrits. Je te dirai d'abord, cher Esthimatias, que nous sommes tous poètes à quelque degré. Car c'est être poète que ressentir de nobles sentiments, car la poésie, c'est aussi bien la joie qui se peint sur la figure du marin humant l'air du large saturé de sel, que l'émotion qui étreint l'artisan contemplant au soleil la matière d'où il « a fait jaillir la forme à grands coups de marteau ».

Lorsque le dernier des hommes sent son cœur s'étreindre et sa poitrine s'oppresser sous un poids qu'il ignore, lorsque l'émotion envahit l'être du sauvage ou du savant, c'est la poésie qui renaît sur la terre. Les poètes, cher ami, sont légion ! N'y a-t-il de saints que ceux dont tu vois les noms sur le calendrier ?...

Je ne vois donc pas pourquoi, exilé sur la terre, le poète devrait se considérer dépaysé. Bien au contraire, c'est là son véritable domaine, le seul où il puisse remplir sa mission sacrée : de l'autre côté, au delà des mondes connus il ne sera plus poète, car devant l'Éternel, il ne peut en exister ; il n'y aura plus notre poésie, car nous serons à la source de toute poésie, à la source de toute beauté, plongés dans l'éternelle beauté de Dieu, confondus en lui, vivant enfin complètement dans ce monde que Platon avait pressenti et qu'il n'a jamais su expliquer...

Doué par Dieu du don d'exprimer des sentiments communs aux hommes, le poète doit chanter tout ce qui, comme le reflet de Dieu, est pur et noble, est grandeur et honneur. Hélas ! mon cher ami, j'en ai fait la triste expérience. Que de poètes ont manqué le but fixé par Celui qui leur avait accordé le don de poésie ! Presque tous y ont passé, rares ont été ceux qui ont su se retenir sur la pente de l'erreur ; loin de relever l'homme comme les bardes relevaient les courages, ils ont contribué à le rabaisser, à ne plus chanter sur la divine lyre que tout ce qui dans leur cœur dépendait de leur corps, tout ce qui dans leur âme était intimement lié à leur chair ; et ce fut la poésie du morbide et du charnel, du sombre et du pessimiste, du veule et du lâche. Les vrais poètes, ce sont ceux qui n'ont jamais chanté que Dieu, les seuls poètes sont ceux qui au cours des millénaires ont parlé de Celui pour qui les millénaires ne sont rien...

Quelle est l'œuvre, quelles sont les œuvres que tu m'opposeras à la Bible devant qui Homère n'est rien, et qui, d'avoir été inspirée par Dieu, garde de lui une telle beauté qu'à sa lecture on se sent défaillir ?... Tu veux retrouver la poésie, ami ? Ce sont les prières, ce sont les vieux chants d'Eglise, les vieux noëls naïfs et touchants, c'est Grégoire le Grand, et ce sont les saints...

Tout ce qui ne remonte pas à Dieu, tout ce qui n'exprime pas l'admiration, l'extase de l'humain devant le divin, n'est pas poésie ou du moins n'est que lyrisme. Prométhée ne transmet à l'homme qu'une flamme du brasier olympien. Le poète qui ne remplit pas son rôle de glorificateur, découvre cette flamme, mais ne cherche pas le brasier...

— A ce compte, lui dis-je, le voyant ému et à bout de souffle, à ce compte que devons-nous faire de nos poètes ?

— Que fais-tu de ton corps, me répondit-il, tu le supportes, tu fais plus, tu le chéris, tu le soignes, tu le défends, tu t'inquiètes à son sujet. Et cependant là n'est pas ta fin. Cette écorce qui nous tient, digère et n'est que mécanique, quand nous, nous pensons à Dieu et à nos fins éternelles : elle pourrait disparaître que nous n'en serions pas autrement affectés ; nous irions rejoindre notre seul et suprême but.

De même, notre idéal doit être la poésie réservée à louer Dieu et à le bénir. A côté nous supporterons le lyrisme — ce que j'appelle le Lyrisme ne sachant lui donner un autre nom — nous irons même jusqu'à l'aimer, à ne plus pouvoir nous en passer peut-être ; mais que l'on ne vienne pas me parler de « poète maudit », de ces esclaves et de ces chantres des pires aspirations de la bête chez l'homme.

L'homme, a dit Pascal, est ange et bête... Qu'on laisse la bête aux incapables, aux lâches et aux mauvais lyriques. Que ceux qui aspirent à être poètes, choisissent l'ange ou qu'ils cassent leur lyre et qu'ils en jettent les sept cordes mystiques au vent : il les fera chanter par la bouche de la nature, et, dans l'âme de chacun, sans que personne ne l'exprime, la Poésie vivra... »

Il se tut et une telle expression inondait sa figure que je n'osais l'interroger à nouveau.

Nous revînmes lentement, religieusement, vers sa demeure... Le ciel chatoyait de mille nuances... La mer chantait son éternel cantique... Et je sentis, face à ces deux immensités, la poésie ressusciter dans mon âme, ouvrir ses ailes reployées depuis longtemps...

Je ne fus pas étonné de m'entendre réciter tout bas une prière simple et petite apprise aux temps déjà lointains de mon enfance.



TURIDDO

(Légende Vénitienne)

A U-DESSUS du quartier « San Nicolo » où toutes les maisons se pressent comme affolées, les persiennes brisées, les portes branlantes et les murs blasphémés par le temps, toujours il apparaissait au tournant de la rue, s'asseyait non loin des énormes tas d'immondices, attendait que quelqu'un lui lançât à la tête un morceau de pain dur ou de viande pourrie et... il riait !

Les hommes de la marine qui le connaissaient depuis toujours lui faisaient la charité ; les habitants des maisons voisines le haïssaient comme s'il devait porter la « jettatura » ; mais les autres s'en amusaient comme d'un singe dressé à qui l'on pouvait faire sauter la corde pour une poignée de raisins secs ou un brin de polenta.

C'était Turiddo.

Il n'y avait pas une seule femme, dans tout le quartier, qui se rappelât de l'avoir vu naître. C'est pourquoi une singulière légende s'était faite sur son compte : « Une nuit d'hiver, l'eau de la lagune l'avait jeté sur la rive de « San Nicolo » à Venise et là, la charité de quelqu'un l'aida à vivre, à pousser, mais si lamentablement, qu'à un certain temps une bosse monstrueuse lui crût entre les épaules ; et, depuis ce jour, il resta le même malgré que les ans fussent passés même pour lui et que de ce temps il n'eût plus souvenance ».

Accroupi dans la fange des venelles, vraiment il avait l'aspect du singe, parce qu'il était petit et maigre, replié sur lui-même, les mains immenses abandonnées sur la poitrine osseuse, les jambes tortes et musclées, le menton gêné par un torse protubérant... Une chose attendrissante et répugnante qui de la bête avait le corps difforme et de l'homme une seule marque que Dieu lui avait mise dans les prunelles vives et étincelantes.

Il allait bravement sous les pilotis, à travers l'eau et les ancrs, danser de grotesques ballets, et chaque soir quelque chose lui tombait sur le corps providentiellement ? Il riait et mangeait !

Sa bouche était énorme et avec ses dents aiguës il aurait mâché des cailloux.

Il dansait... chantait... faisait des courses sur le rivage sans choir dans l'eau profonde avec la volupté du risque et de la mort ; il modulait des appels, des sifflements, des râles, plissait les lèvres en une

grimace horrible et criait toujours les mêmes mots puérils : « Povero Turiddo ! Povero Turiddo ! »

Les gens du quartier le fuyaient comme un pestiféré. Lui, comprenait très bien cela, parce que si à l'aube il voyait quelqu'un qu'il connaissait à peine, il s'engouffrait dans une de ces ruelles étroites et misérables qui finissent dans l'ombre du canal ; il se penchait pour ne pas être surpris ; se faisait petit... petit... jusqu'à ce que le pas se fût éloigné. Mais si de cette cachette obscure il lui arrivait de rire, il fallait fermer les fenêtres pour que personne ne l'entendît ; seulement à l'ouïr, dans l'âme timorée des femmes qui devinaient la bouffonne aventure, passait un frisson d'horreur, et quelques-unes alors prestement se signaient par trois fois ou bien écorchaient quelques malheureux Ave Maria sous la veilleuse de l'Immaculée.

Les hommes, qui tous les matins laissaient leur demeure pour aller aux navires, ne croyaient pas tant à ces sortilèges féminins ; Turiddo le savait, parce que d'où il était posté, jusqu'à ce que les hommes fussent passés, il ne bougeait jamais.

Seulement d'un seul il avait peur, de Marco Vareno, un calfat du port, haut, nerveux, strié de rouge, sale de bitume, le visage tanné par l'ardeur du soleil et qui, un soir, au « Cabaret du Crapaud », à « San Nicolo », avec une poussée, avait enfoncé une table massive et d'une main écrasé sur le mur trois marins anglais. Pourquoi ? Non contents de l'avoir vaincu au jeu, ils voulaient encore lui soustraire son eau-de-vie.

Si Turiddo voyait Vareno, il disparaissait comme par enchantement et tout le long du jour on ne le retrouvait plus, mais Turiddo n'avait pas besoin de le voir ; il le sentait ; il avait le pressentiment de sa venue ; il savait ses habitudes...

Or, depuis le jour où Turiddo avait été trouvé sous la vigne qui s'insinue sous la fenêtre de Margherita Vareno, la fille blonde du calfat, dans les maisons voisines on disait qu'un singe s'était épris du ciel. Mais quelle sorte de singe faisait le malheureux Turiddo ?... Margherita, elle, aurait pu parler, démentir ces bruits, elle aurait pu se révolter comme pour une injurieuse accusation, mais non, dans sa candeur elle avait souri seulement ; l'outrage semblait ne l'effleurer même pas ?

Et depuis, beaucoup d'autres soirs avant le retour du père, Turiddo avait été encore découvert sous les claires fenêtres ; et, une nuit d'enfer, pendant que le calfat, soûl, brisait les meubles de la maison, Turiddo, en bas, s'était mû, et les femmes des maisons voi-

sines l'avaient vu aller, venir, s'arrêter devant l'huis, apparaître, disparaître, des heures et des heures, jusqu'à ce que tout se calmât.

Une semaine après, Turiddo attendit que Marco Vareno eût rejoint le pont du voilier ; alors il courut par le chemin ensoleillé, arriva sous le balcon de la jeune fille, appela, battit à les briser les battants de la porte, frappa du pied... mais Margherita ne vint pas !

De la plage à la demeure du calfat, il courut, longtemps, toute la journée, comme un possédé ; et enfin le soir pendant que Vareno devait arriver, la jeune fille vint le front bandé.

Etourdi, fixement il la regarda longtemps, puis il cria :

— Mais pourquoi te bat-il ainsi ?...

— Turiddo, il n'est pas méchant !

— Non ?... il n'est pas méchant ?...

Il lança un hurlement, s'enfuit et revint ! Les balcons se peuplèrent de femmes curieuses.

— S'il veut battre quelqu'un, pourquoi ne rompt-il pas la bosse à Turiddo ?... Povero Turiddo !

Tout à coup on entendit chanter au loin. Le bourreau revenait au logis. Le visage du crétin se raya de sueur et pâlit, Margherita se baissa sur l'appui de la fenêtre et lui montra le chemin qui menait au canal : « Fuis... fuis !... Turiddo... cours, va-t-en !... ne reviens plus !... »

Depuis cette nuit, il dormait toujours sur les cailloux de la cour, au pied de la vigne qui grimpait là-haut jusque chez la Vénitienne blonde. Turiddo n'avait jamais couché dans une maison ; mais, des intempéries, il se garait dans les volumineux barils du port ou bien au fond de quelques vieux chalands.

Il savait que Vareno, à peine descendu du navire, entrait dans la « taverne du Crapaud », à lamper bien des bouteilles jusqu'au dernier centime. Ivre, il cherchait alors la clarté vague des fanaux, trouvait le chemin qui s'ouvre sur l'eau stagnante, traversait la passerelle en chancelant, s'appuyait aux murs humides et décrépis, la gorge pleine de chant et de mort et il arrivait enfin à la maisonnette où sa fille travaillait... tard... très tard dans la nuit.

Turiddo avait une peur folle qu'il tuât Margherita. C'est alors qu'invisible il marchait, près de lui, sur l'ombre et sur l'écho de son pas ; il s'arrêtait à chaque arrêt de cet incertain retour, se cachait dans les angles des ruelles, fuyait une traînée plus lumineuse de réverbères, jusqu'à ce que la porte de la demeure se fermât derrière le calfat. Alors il s'étendait sur le sol, essayait de dormir une heure ou deux... il n'y réussissait jamais : son esprit se remplissait de flammes et de fantômes.

Si quelque passant, le voyant accroupi, lui lançait un coup de pied, en criant : « Ohé, Turiddo... retire-toi de là... », un doigt sur la bouche, il le pria de se taire, il le suppliait de ne point dire son nom.

Avant l'aube il se levait, les membres endoloris, étourdi par le claquement des persiennes sur les murs et le bruit des savates sur les cailloux ; il enfilait la première rue, se perdait dans le dédale des chemins conduisant à la mer, cherchait son poste habituel de vedette, allongeait les jambes dolentes sur les tumulus d'immondices et attendait qu'un soleil tiède vînt les réchauffer de ses rubans frêles et lumineux.

Mais une heure après, les mariniers l'appelaient : « Turiddo ! Turiddo ! » et s'il ne riait pas comme les déments et les singes, la bouche déchirée jusqu'aux oreilles, ce jour-là Turiddo ne mangeait pas !

Après bien du temps il arriva à savoir pourquoi Marco Vareno battait sa fille. L'argent qu'elle gagnait, elle le confiait à son père, pour que le sien fini, ce dernier puisse en avoir encore pour ses besoins bacchiques. Mais elle ne réussissait jamais à mettre quelque chose à part ; et quand elle simulait le geste, c'étaient des coups et des blasphèmes. Elle n'avait pas le cœur de se confier à quelqu'un ; il lui déplaisait de dire aux gens : « Savez-vous, mon père me dépouille et me bat » ; elle souffrait ainsi en silence et si, après les scènes nocturnes, sur ses chairs luisaient quelques meurtrissures... pendant quelque temps elle ne se montrait plus.

Une fois, après trois jours, ayant pitié de Turiddo qui l'attendait comme la Vierge, par miséricorde, par charité, de peur qu'il ne s'en allât plus et que son père le rencontrât, Margherita vint à la fenêtre et le conjura de s'en retourner ; mais en parlant elle avait une voix étrange ; il semblait qu'elle avait tant souffert que son âme lui pleurait au dedans :

— « Va-t-en Turiddo... va-t-en du côté de la mer !

— M'en aller... pourquoi ?...

— S'il t'aperçoit, il te tuera... tu le sais bien ! »

Mais elle parlait sans pouvoir retenir les larmes qui lui mouillaient le visage. Elle pensa : « Ce malheureux ne sait pas... n'imagine pas !... » Lui, tournant les yeux vers le ciel, il brandit son poing noir, emplît sa bouche de haine et s'enfuit vers la mer...

La nuit était venue ; un lourd apaisement semblait fluer de vers la ville. Les appels des nautoniers fusaient dans le calme, tels des adieux nuancés de tristesse infinie ; et les gondoles pâles glissaient sur l'onde du grand Canal comme sur un peu de la clarté profonde

de la lune. D'un cabaret éloigné arrivaient par bouffées des cris, des chants, des musiques... une rumeur confuse et délicieuse...

A l'angle du quai... un trémolo de mandoline, un trémolo furtif, lassé, mélancolique ; un trémolo tissé d'amour, troublait subtilement l'obscurité lumineuse...

Et Turiddo, près de la rive sentait sa détresse puérile se diluer peu à peu. Son cœur souffrait encore de... il ne savait plus quoi ; toute sa poitrine était oppressée de sanglots... Il pensait à Margherita. Et des pleurs silencieux strièrent le rictus atroce de ses lèvres contractées.

Il s'étendit sur les grands pavés du rivage sa tête sur un bras ; l'autre bras pendait sur l'eau... Il somnola ! La douceur du soir le pénétrait de caresses. Au-dessous de lui, plus bas, les flots coulaient entre les larges pierres latérales des quais en un clapotis assoupi de langueur et de mystère. Et sa douleur lui semblait se figer en un lointain vapoureux. Une larme fugitive perla sur sa paupière livide... la notion des choses lui échappait... Il s'abandonna tout à son rêve qui lui chuchotait tout bas le salut !... la vengeance ! Le sommeil le terrassa... une sirène rauque troubla le silence... des bateleurs se hélèrent à travers la nuit... La mandoline s'était tue !

On sentait dans l'air l'étouffement de la chaleur, la puanteur des écailles de poissons incendiées par le soleil, l'odeur nauséabonde de la poix et de l'huile et puis l'encombrement hideux des rebuts du port à la dérive.

L'eau était immobile, diaprée d'azur et d'or, poignardée de rayons implacables. Près du rivage arrondi s'alignaient les voiliers rattachés aux poteaux par des câbles incurvés ; leurs trinquets étaient secs et ressemblaient à des spectres suspendus dans le ciel, tandis que les dunettes désertes, les tillacs vides de monde et les ponts abandonnés versaient une impression de dégoût infini. Du lointain s'étendait la chanson des premières escouades de travailleurs, qui s'avançaient vers le môle splendide de lumière.

Sous l'horreur rebutante des déchets, sans haleine, sans souffle, Turiddo attendit Vareno...

Un grand désir de vengeance et une fièvre furibonde, depuis la nuit passée, agitaient ses membres désarmés.

Quand il le vit apparaître au loin, il se baissa, introduisit sa tête échevelée dans l'amas révoltant des immondices pour mieux ravalier sa misère.

Ivre encore de la dernière nuit, chancelant, Vareno s'amenait dolemment rougi de vin et de chaleur, sa grosse tête plantée dans un

cou trapu et vermeil, le torse vaste et dénudé, puissant comme un géant, abruti par la veille et l'orgie.

Les yeux du monstre se remplirent d'éclairs rutilants. Il souleva son chef et regarda de front.

Voilà Vareno !

Par la passerelle jetée des pilotis sur le navire, suspendu sur l'eau comme sur un abîme, les outils sur les épaules... il arrivait !

Turiddo se dressa comme mû par une détente, les prunelles pâles et gélatineuses ; il hurla de haine et d'anxiété, mesura d'un trait le passage qui s'ouvrait devant, vers le navire, lança dans le vent brûlant un cri désespéré et bondit la main levée pour la vengeance !

— Vareno !... Vareno !...

L'atmosphère pesante résonna de ses clameurs... mais...

Au-dessus de l'eau, le vertige brisa son bond, le ravit, lui cloua la menace dans la gorge et le roula dans l'eau lumineuse. Il se débattit dans la mer, montra ses mains convulsives, affolées, implorantes aux travailleurs...

La foule des manœuvres s'amassa pour se gausser des lazzis du singe... Quelques-uns même lui lancèrent l'habituel tribut des grimaces... du pain noir et des pommes pourries.

Turiddo râla encore... ! povero Turiddo, povero !... Mais une guirlande d'écume l'enveloppa et l'eau chatoyante et bleue s'engouffra dans sa gorge étouffée... murmurante et féroce...

CHARLES HANANIA.





Sérénité Crépusculaire

VERS la fin des chaudes journées d'été, on rêve parfois d'une heure calme et sereine, pour tonifier les nerfs somnolents, et vivifier l'esprit engourdi.

J'ai découvert, dans les environs de Mansourah, une route délicieuse, et surtout l'heure où elle vit d'une vie légère, irréelle et courte.

Six heures et demie du soir... Je dirige ma Ford bleu ciel sur la route conduisant au petit village d'Olonguille ; route primitive côtoyant le Nil : ni publicité, ni boutique profane ne distraient le regard. L'accélérateur au ralentissimo, je m'abandonne au charme paisible et si calmant de la sérénité crépusculaire.

Une heure indécise et polychrome, déroule une gamme merveilleuse de nuances qui fuient et se chevauchent, reflétées par le grand fleuve, aux eaux plus que lentes.

Mais, l'heure passe vite... déjà quelques taches de nuit assombrissent la palette. Sur la berge, les mimosas profilent à contre-jour, leur feuillage finement découpé, d'estampe japonaise. Les grandes voiles dessinent dans le jour finissant de sveltes triangles de blancheur. Une théorie de paysannes déroule sur la berge du Nil une frise pharaonique : les unes accroupies lavent des pantalons rouges ; d'autres, debout et cambrées, s'en retournent déjà avec le « ballacé » maintenu en équilibre sur la tête.

Plus loin, les hommes se préparent, par les ablutions, à la prière du soir. Sur la route, retour pesant des bestiaux et des paysans... Nul ne se presse, le temps compte si peu dans ces coins d'autrefois !

Ces grandes fleurs blanches piquées sur les branches noueuses du sycamore, ce sont les grands ibis de la terre d'Egypte... Quittant leur rôle de fleur, ils partent à tire-d'ailes, à la poursuite du soleil disparu.

Comme eux, perdus dans une délicieuse et cruelle songerie, mes désirs partent à la recherche de l'idéal en fuite...

Déjà la nuit est venue, une lune tardive pointe la corne de son croissant d'ivoire.

Nous sommes arrivés au village ; vous chercheriez en vain, dans ce coin primitif, la boutique de l'étranger épicier, contrebandier, usurier et futur propriétaire de la localité.

Les champs sont à deux pas... Le Nil est à deux pas... Le cimetière à deux pas... On peut vivre sa vie et rejoindre sa dernière demeure sans se fatiguer.

Quand je me décide à retourner, la lune, déjà haute, mire, dans ce grand fleuve lent, son collier de strass ; et je pense, en jetant un dernier regard sur ce village calme et heureux, à ces deux vers que chaque paysan pourrait dire :

*« J'habite une maison sous un arbre ;
C'est dire que le toit ne monte pas bien haut ».*

PHILIPPE GEMAYEL.



... le grand fleuve aux eaux plus que lentes...



Un pauvre petit escollier

IL naquit au Moyen Age finissant, dans Paris. De son siècle il a subi une empreinte décisive. C'est parce que VILLON vécut au Moyen Age, qu'il est ce poète à l'âme sensible, au mysticisme exalté, cet aventurier sans scrupule. Dans son œuvre, il y a tant de beautés que nous ne pouvons nous empêcher de lui pardonner toutes ses fautes, tous ses crimes... Et puis le mystère de sa fin lui donne une figure de légende ; comme tout en lui est imprécis, sa personnalité se fond en quelque sorte dans celle de son siècle, plus précisément dans celle de ce Paris dont il fut et reste une originale illustration.

Villon était pauvre ; il ne s'en cache pas. Il était même de « pauvre et de petite extrace », il l'avoue ; mais s'en console philosophiquement :

*Mieux vault vivre sous gros bureaux
Pauvre, qu'avoir esté seigneur
Et pourrir sous riches tombeaux.*

Recueilli par « son plus que père » Guillaume de Villon, notre poète se laisse emporter aux écoles par le mouvement qui poussait déjà toute la jeunesse vers la Sorbonne. Il n'y brilla point. A peine apprit-il quelques vieux philosophes, qu'il cite d'ailleurs dans son Testament. Le reste du temps, il fuyait ses maîtres « comme fait le mauvais enfant ». Peu à peu Villon se forme. Au contact des autres écoliers, ses camarades, il se précise et versifie... Il bat le pavé de la capitale, et, ses amis aidant, il va peu à peu glisser au dernier rang de l'échelle sociale.

Donc vers 1456, le chanoine Pierre de Vaucel, ancien principal du collège de Navarre, habitait, au quartier de St.-Benoît, une maison attenant au célèbre cloître de même nom. François Villon fréquentait-il la fille du chanoine et l'aima-t-il ? C'est assez probable. Ce dont on est sûr, c'est qu'il connut « Katherine » et qu'une idylle dut germer.

Sur ces entrefaites Philippe Sermoise, jaloux du poète, intervint. Villon était un jour occupé à prendre le frais sur le devant d'une porte, avec quelques marchands, quand son rival vint à passer. Il le salua poliment et l'invita à venir partager son banc. Pour toute réponse, Sermoise l'insulta et continua son chemin. Exaspéré, Villon le suivit. Une courte bagarre éclate. Sermoise blessa le poète à la figure

et à plusieurs reprises. Poussé à bout, François dégaina et, se jetant sur lui, il lui ouvrit le ventre. Après s'être fait soigner sous le nom de Michel Mouton, il quitta Paris. Sermoise, avant de mourir, ayant avoué ses torts, et le poète ayant proclamé s'être « honorablement gouverné sans avoir jamais été atteint, repris, ni convaincu d'aucun autre vilain cas, blâme ou reproche », Charles VII, alors régnant, lui accorda des lettres de grâce et rémission.

Abusant de l'excessive bonté du roi, Villon s'adonna alors franchement à la vie de bohème et de débauché qu'il avait menée jusqu'alors assez timidement. Les mauvaises fréquentations font bientôt de lui un « Coquillard » ou plus exactement un larron ne reculant devant rien, pas même devant le meurtre, pour continuer sa vie oisive et aventureuse.

C'est vers cette époque que Régnier de Montigny et Colin de l'Escaille ou de Cayeux font leur apparition dans la vie du poète. Régnier, fils du commissaire de Montigny, homme noble et de grande famille, et Colin, fils d'un serrurier, se chargèrent de l'éducation de Villon et en firent un parfait brigand. Il devint un assidu des cabarets. Le cercle de ses connaissances s'augmenta bientôt de tout ce que Paris pouvait compter de mauvais garçons, de coquillards et de truands. Il boit ferme, s'enivre et produit la plus médiocre de ses œuvres : « *le Petit Testament* ». Rédigée pour plaire à ses nouveaux amis, elle est incompréhensible pour nous. C'est un assemblage de plaisanteries assez grossières, de legs aussi imaginaires que gaulois. Villon aurait vécu, en fin de compte, comme ces milliers de mauvais garçons qu'abritait à cette époque Paris... L'affaire Guillaume Coiffier et celle du Collège de Navarre vont le tirer de là, sans cependant changer en rien son mode d'existence.

Avec les nommés : Nicolas, Petit Jehan, Colin, Tabarie et Régnier, il avait cambriolé, en plein jour, la chambre d'un religieux, Guillaume Coiffier. Deux jours plus tard, ils font main basse sur le trésor de l'église du Collège de Navarre. Dénoncée par un prêtre qu'elle avait voulu associer à ses combinaisons, la bande, au grand complet, est condamnée à mort par le parlement de Paris. Villon ne dut la vie qu'à une poésie qu'il composa à l'occasion de la naissance de la princesse Marie de Bourgogne et à une supplique au Parlement.

Ses compagnons exécutés, écoutez les vers qu'il leur dédie dans ce jargon des coquillards qu'il employa dans plus d'une de ses poésies :

*« Coquillards, narvans à Ruel
Meny vous chante plus que caille
Que n'y laissez et corps et pel
Com fit Colin de l'Escaille... »*

*Qu'en la jorte ne soyez ample
Montigny y fut par exemple
Bien estache au halle grump.*

C'est dans cette même prison du Châtelet qu'il écrivit l'admirable « ballade des Pendus » qui peut être considérée comme son chef-d'œuvre.

Obligé de s'éloigner de Paris par ordre du Parlement, et venant à passer par Meung, l'évêque du lieu, Thiébaud d'Aussigny, le fit arrêter et jeter en « dure prison » tout un été : le temps d'écrire la Supplique à ses amis et de mûrir le « Grand Testament ». A son avènement au trône, Louis XI, passant par là, le délivre et le rejette dans Paris. La grande ville le reprend, mais si complètement que nous perdons sa trace... A-t-il été pendu ? A-t-il porté sa dépouille au gibet de Montfaucon ? Nul ne peut répondre à ces questions. Suivant Rabelais, il aurait terminé sa vie chez un sien parent, curé de province. Suivant les autres, il aurait partagé le sort de ses compagnons de jeunesse. Quoi qu'il en soit, le Moyen Age l'a entraîné avec lui dans sa chute vertigineuse, à tel point, qu'il devint difficile à certains de croire, que vers l'an 1431, naquit à Paris de très pauvres parents, François des Loges, dit de Villon.

*En l'an de mon trentiesme aage,
Que toutes mes hontes j'eus beues,
Ne du tout fol, ne du tout sage,
Non obstant maintes peines eues,
Lesquelles j'ay toutes receues
Soubz la main Thibault d'Aussigny...
S'evesque il est, seignant les rues,
Qu'il soit le mien je le regny.*

Ainsi commence le Grand Testament de Villon. Le poète vient à peine de quitter Meung. Il n'a pas oublié tous les mauvais traitements endurés, la question, la paille humide des cachots... N'allez-vous pas l'accuser de maudire son évêque ? Villon prévoyait l'objection, aussi ajoute-t-il :

*S'il m'a ete misericors
Jesus le roi de paradis
Tel lui soit a l'ame et au corps...*

Après avoir assouvi sa vengeance, Villon doit acquitter une dette de reconnaissance :

*Sy pry au benoist Filz de Dieu
Qu'a tous mes besoins je reclame
Que ma pauvre priere ayt lieu
Vers luy, de qui tiens corps et ame
Qui m'a preserve de maints blames
Et franchy de vile puissance
Loué soit-il et Nostre Dame
Et Loys le bon roy de France.*

Tout corrompu que devait être Villon à cette époque, comment résister à sa mélancolie ? Si vous lisiez en quels termes il exprime sa douleur et son regret de n'avoir pas eu une jeunesse studieuse, et de ne plus avoir une maison et un lit... On sent vraiment, comme il le dit lui-même

A peu que le cuer ne me fent...

Passant de lui à ses compagnons, Villon se demande ce qu'ils sont devenus...

*Ou sont les gracieux gallans...
Les aucuns sont morts et voidis,
D'eulx n'est-il plus riens maintenant...
Et les autres sont devenus,
Dieu mercy !... grans seigneurs et maistres ;
Les autres mendient tous nus
Et pain ne voyent qu'aux fenestres...
Aux grans maistres Dieu doit bien faire,
Vivans en paix et en requoy ;
Mais aux povres qui n'ont de quoy,
Comme moy, Dieu donne patience !*

L'introduction au Grand Testament est presque terminée : encore quelques paragraphes sur la mort, d'une très grande beauté, et nous voilà à « la Ballade des Dames du Temps Jadis. »

C'est la plus connue de ses poésies, celle que nous retrouvons dans tous les manuels de littérature, celle qu'il n'est pas permis d'ignorer. C'est la même idée de la mort qui poursuit Villon et qui ne le quittera jamais. Les Dames que pleure Villon dans cette ballade, les Seigneurs qu'il va regretter dans la ballade qui lui fait suite, quel plus beau commentaire de la brièveté de la vie humaine ! Ce n'est pas un poète de convention, il ne pleure pas parce qu'il faut pleurer pour plaire à un public larmoyant... c'est vécu ; nous savons que cette crainte est réelle, que plusieurs fois le gibet a menacé le

poète-vagabond. Nous savons aussi la nature de Villon, qui n'était point mauvaise, mais faible, qui ne faute que pour avoir, sans être munie d'une volonté à toute épreuve, frayé avec celle des pires garnements de l'époque.

Cette image de la mort, Villon ne peut s'en débarrasser :

*Prince n'enquerez de semaine
Que ce refrain ne vous remaine
Mais ou sont les neiges d'antan !*

Sur le même sujet Villon compose une troisième poésie connue sous le nom de « Ballade en Vieux François ». Inférieure aux deux précédentes, le refrain seul lui décerne son immortalité. Où sont les saints prêtres, les empereurs aux poings dorés, les chevaliers ?

Autant en emporte ly vent...

Villon se fatigue... La lassitude le prend. Peut-être même que ses vers n'étaient pas assez goûtés ; dans tous les cas, il quitte le genre adopté et il va se lancer dans les legs :

*En ce temps que j'ay dit devant,
Sur le Noël, morte saison,
Que les loups se vivent de vent
Et qu'on se tient en sa maison,
Pour le frimas, pres du tison :*

.....

*Premierement, au nom du Pere,
Du Filz et du Saint Esperit,
Et de sa gloriense Mere
Par qui grace riens ne perit,
Je laisse, de par Dieu...*

Et les dons se succèdent aux dons...

*Item je laisse a ce noble homme
Regnier de Montigny trois chiens...*

Item à celui-ci, Item à celui-là... La série s'allonge : tantôt c'est de canards qu'il s'agit, tantôt de livres, tantôt de mille grossièretés. Je m'imagine très bien Villon les récitant devant ceux qu'il fréquentait. Je crois entendre les éclats de rire des vilains couchés sur la paille de quelque coupe-gorge, à boire du mauvais vin... pendant qu'au dehors, avec le vent qui emporte la neige, arrivent à eux les croassements lugubres des corbeaux de Montfaucon.

Un éclair dans cette énumération : la « Ballade que feist VILLON à la requeste de sa mere pour prier la Vierge » :

*Dame du ciel, Regente terrienne,
Emperiere des infernaux palus,
Recevez moy, votre humble chrestienne,
Que comprise soye entre vos esleus,
.....
Femme, je suis povrette et ancienne,
Qui riens ne sçay : onques lettre ne leus.
Au moustier voy dont suis paroissienne
Paradis paint ou sont harpes et lus,
Et ung enfer ou dampnez sont boullus :
L'ung me fait paour l'autre joye et liesse.
La joye avoir me fay haulte Deesse
A qui pecheurs doivent tous recourir,
Comblez de foy sans fainte ne paresse !
En ceste foy je vueil vivre et mourir.*

Cette ballade, la plus belle peut-être après celle des pendus, s'achève sur l'envoi acrostiche suivant :

*Vous portastes, digne Vierge, Princesse,
Jesus regnant qui n'a ne fin ne cesse.
Le Tout Puissant, prenant nostre foiblesse,
Laissa les cieulx et nous vint secourir,
Offrit a mort sa tres chiere jeunesse.
Nostre Seigneur tel est, tel le confesse :
En ceste foy je vueil vivre et mourir.*

Même dans ses poésies plus ou moins légères, même dans « Les regrets de la belle heaulmière », « La Ballade de Villon à sa mye », « La Ballade des femmes de Paris », « La Ballade de la Grosse Margot », c'est la mort, son approche, qu'il sent.

Le grand Testament s'achève...

*Cy gist et dort en ce sollier,
Qu'amours occist de son raillon,
Ung pauvre petit escollier,
Qui fut nommé François Villon...*

La « Ballade des pendus », n'est ordinairement pas citée dans le grand Testament... Elle a dû être écrite entre la Prison du Châtelet et celle de Meung, entre le « petit » et le « grand Testament ».

C'est la Ballade de toutes la plus connue. Qu'il me suffise de dire que plus que jamais c'est à la potence que Villon doit son inspiration. La peur s'en mêlant, Villon croit voir ses compagnons et lui se balançant au bout de quelques cordes et nous les décrit...

*Freres humains qui apres nous vivez,
N'ayez les cuers contre nous endurcis,
Car si pitie de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six...*

Voyez-vous Villon réciter la ballade à ses amis ? Il est assis au coin du feu, il vient de la finir. Il appelle ses camarades un peu partout disséminés dans la salle. Ils se groupent autour de lui, et, sans changer sa pose, il leur récite ce qu'il a dédié à tous ceux de leur espèce...

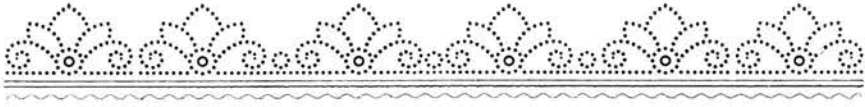
Au fur et à mesure des couplets, les têtes se sont baissées, et lorsque Villon lance une dernière fois le :

« Priez tous que Dieu nous veuille absoudre »

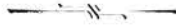
plus d'un de ceux qui sont dans la salle esquisse le geste de la croix, ayant senti passer, à frôler sa joue, l'aile décharnée de la Fin.

ALBERT AMAD.





GLADIATEURS



A Philippe G.

*Les buccins miroitants éclataient dans l'arène,
Et l'âme de la plèbe appelait le festin
Des glabres gladiateurs parfumés de murène,
A la chair rude et pâle, à l'œil lourd de destin.*

*Ils parurent enfin aux portails théurgiques,
Et leurs muscles meurtris les raidissaient d'orgueil.
Le front haut, en silence, ils passèrent, tragiques,
Avec un bruit d'adieu, de fer et de cercueil.*

*Aux sièges impériaux de marbres tricuspidés,
Leur bras droit salua l'auguste Impérateur,
Dont le chef encor lourd de détresses turpides,
Cherchait pour s'endormir des chevelures d'or !*

*Quand ils eurent foulé le seuil des périptères,
Les grands cortèges bruns aux casques turgescents
Brisèrent leurs efforts aux ordres trilitères,
Après s'être drapés de péplums rubescents.*

*Un appel résonna... Le soleil au couchant
Hallucinait la glèbe à travers du délire...
Et tous s'étaient saisis furibonds, trébuchants...
Sous l'ombre de la mort qui clamait son fou rire.*

*Cent fois déjà l'acier avait croisé la chair,
Et sur le sable roux, des larmes empourprées
Tombaient à chaque pas des superbes éclairs
Que les lames figeaient au-dessus des ruées.*

*Et César ébloui par l'horreur et la mort,
Sous son large manteau piqué de chrysoprases
Noyait au fond du sang l'éclat de son remords...
En froissant de sa main des bras nus et des gazes !*

*Et la foule hagarde admira le vainqueur,
Qui s'en allait buttant quelques débris atroces,
N'écoutant que la voix du courroux et du cœur,
Vaincre les fauves blonds dans un combat féroce !*

*Et l'on n'entendit plus dans l'horrible moment
Où la bête et l'humain bravaient leurs violences,
Qu'une esclave affalée au pied des Monuments
Et qui pleurait sur son petit, dans le silence...*

CHARLES HANANIA.



Le Colisée,



BICHE

BICHE est loin d'être un animal. C'est le titre d'un roman de Monsieur André LICHTENBERGER. Et ce mot, sous la plume de celui qui a une prédilection marquée pour les animaux, ne saurait nous étonner. C'est peut-être de cette sympathie que dérive le titre.

Biche est le dernier roman de toute une série dont « Mon Petit Trott », « La Petite Sœur de Trott », « Rédemption », « La Petite Madame », « Le Sang Nouveau », sont les principaux titres.

Biche, de son véritable nom Marguerite, est une enfant de quinze ans, aux yeux doux, gris et limpides, d'allure discrète, souple et effarouchée. C'est une enfant un peu singulière, « ayant parfois des incongruités ». Elle n'est pas méchante, mais toujours distraite et rêveuse. Boudant avec son jeune frère — pour une simple taquinerie — et cela malgré son repentir, ses larmes et ses promesses de ne plus recommencer. Elle commet des bévues constamment, de sorte qu'elle n'est pas dans les bonnes grâces de sa maman, Madame Hémar, qui se demande parfois si sa fille n'est pas dépourvue de cœur.

Biche adore la nature. Elle aime se retirer dans un coin du jardin, un site plein d'ombre, de silence et de paix. Là, elle rêve, elle lit, elle songe à sa bonne grand'mère qui l'aimait tant de son vivant. C'est une enfant mutine et gracile ayant au fond très bon caractère. Elle est tout l'opposé de son parrain, le docteur Gassiot, de forte stature et qui est pour elle « une espèce d'ogre qui serait fée » mâchonnant toujours des jurons. Elle est naïve et terriblement émotive. « Un fait divers d'enfant martyr, l'autre nuit, l'a tenue éveillée jusqu'à l'aube. » Elle ne peut passer dans les ruelles qui avoisinent le port où s'interpellent « des mégères dépoitraillées, » et se trouve mal devant un crapaud qui se meurt.

Biche n'a pas d'amies que l'on peut inviter comme celles de sa petite sœur, mais elle en a une foule que l'on ne peut pas inviter. Elle a les mésanges, les cancrelats, les fourmis, les papillons, le soleil, les fleurs... La Nature tout entière est sa grande amie. C'est dans son sein qu'elle va se plonger pour se calmer et jouir.

Devenue jeune fille, Biche garde cependant toujours le même tempérament. Ayant atteint ses dix-huit ans, elle doit fréquenter le monde. Elle est toujours timide, et elle ne peut entrer dans un salon sans trembler et rougir. Assise dans un fauteuil, ne se mêlant à personne, elle rêve à l'amour au milieu du brouhaha des fêtes. Non à

l'amour despotique qui ronge, mais à l'amour qui se sacrifie et se donne. Pendant ce temps sa maman travaille à lui chercher un brillant parti. Durant une soirée, Biche a fait la connaissance de René de Videuil, un jeune homme de belle prestance. Ils se sont plu, et quelque temps après, René n'a pas craint de demander Biche à ses parents. Mais Madame Hémar n'est pas de cet avis. Elle refuse de donner son consentement, car le jeune homme n'a pas en vue une grande situation ni d'assez bons émoluments, ni même un brillant avenir devant lui.

Mais il s'agit de ne pas traîner en longueur ; les années passent et Biche n'est pas mariée. Il lui faut, à présent, un mariage de raison, afin d'arranger la situation de la famille, car les affaires du père périclitent de plus en plus. Madame Hémar, par son activité, a trouvé un parti à Biche. Vu son aisance et sa situation, il est agréé par Monsieur et Madame Hémar, mais non par Biche. Depuis ce moment, plus de repos pour la jeune fille, jusqu'à ce que de guerre lasse, elle donne son consentement.

Biche est mariée à un jeune homme qui lui déplaît. Son époux, Paul de Magondal, n'est pas un méchant garçon ; c'est plutôt « un bon enfant rond en affaires, aimant l'argent et ne le dépensant qu'à bon escient ».

Après le voyage de noces qui a été un martyre pour Biche, — puisqu'il a fallu courir d'une église à un musée et vice versa, dans toutes les villes importantes de l'Europe, — on rentre à Paris où la vie monotone doit commencer.

Le soir, il faut accompagner Paul au théâtre, au restaurant, bref, à tous les endroits que Biche ne peut supporter.

Quelques mois après son installation, Madame de Magondal devient mère d'une petite fille qui a failli lui coûter la vie. Cet événement a valu à la jeune mère de longs mois de maladie que Paul ne peut supporter. Le matin Monsieur est occupé à ses affaires, le soir il ne rentre que vers le tard s'amusant comme si de rien n'était.

Certaines sorties prolongées de Paul inquiètent assez justement sa femme. Questionné au sujet d'une lettre trouvée dans sa chambre, Paul avoue ses incartades, se traite de misérable et, les larmes plein les yeux, jure de ne plus récidiver. L'année est mauvaise pour Biche, et après trois grippes qui l'ont épuisée, elle est forcée d'aller se tremper dans l'air de sa province.

En villégiature chez ses parents, Biche va de mal en pis. Elle s'étirole de jour en jour. Elle a une maladie de poitrine. Elle ne reçoit plus la visite de ses jeunes amies ; de vieilles dames vêtues de noir, les garde-malades, le docteur Gassiot, les ont remplacées. Biche se

sent partir petit à petit et cependant elle ne se lamente pas. Paul vient la voir très souvent, mais la fatigue par son verbiage.

Le vieux curé de la contrée lui fait quotidiennement sa visite, et à tous ceux qui veulent bien l'entendre, il proclame que Biche est une petite fleur.

L'inévitable arriva et, un soir, Biche partit de ce monde. Ses funérailles furent magnifiques. Son cercueil disparaissait sous les couronnes et les gerbes. « Puis on l'a enfouie dans un trou pour toujours, et là, elle est demeurée seule ». On l'a vite oubliée ; puis la Grande Guerre a éclaté, et l'oubli n'a été qu'un peu plus rapide.

André LICHTENBERGER excelle dans ce genre d'ouvrages, et ses livres les plus connus sont ceux où il a analysé avec finesse et naturel des âmes d'enfant. Biche, malgré l'âge, aura toujours un caractère d'enfant. Ce roman est vraiment vécu. Pas d'illusions, rien que la vérité crue, dure et triste.

Des personnes comme Biche il y en a beaucoup dans le vaste monde.

C'est d'abord l'enfant incomprise et menée un peu rudement par sa mère. Puis, c'est la jeune mariée poitrinaire, sans volonté, laissant entière liberté à son mari qu'elle aurait tant voulu avoir auprès d'elle, afin de ne pas songer à son mal. C'est celle qui doit être sacrifiée pour le bonheur des autres, pour les membres de sa famille en particulier.

Le docteur Gassiot, le parrain de Biche, fait de très courtes apparitions dans le livre. Grand comme un géant, malgré sa rudesse et ses jurons, sa bonté n'a d'égale que sa hauteur. Il se ferait hacher pour faire plaisir à sa filleule.

Madame Hémar est une mère de famille qui affectionne trop certains de ses enfants, et pas assez les autres, se laissant toujours guider par les apparences.

Quant à Monsieur Hémar, c'est un parfait honnête homme, toujours tiré à quatre épingles, aimant beaucoup sa « Biche », mais un tantinet léger et frivole. C'est un père qui trouve trop forte la discipline de la maison envers Biche et qui, de temps en temps, lorsque ses affaires ne le retiennent pas ailleurs, tend à adoucir la garde sévèrement montée par Madame Hémar.

Paul de Magondal est « un garçon à la fois roublard et criard, vaniteux et égoïste ». Cela dans une mesure supportable pour une personne du tempérament de Biche.

Les caractères sont bien brossés et le romancier qui a voulu donner au public une tranche de vie, un épisode de la famille bourgeoise au début du XX^e siècle, y a parfaitement réussi.

Il a fait preuve, dans la description de ses personnages, d'une très fine psychologie.

Ce n'est pas le récit d'une vie imaginaire où se rencontrent toutes les chimères et tous les bonheurs, et se terminant par des dénouements fades et toujours identiques ; ce sont des personnes vues et montrées sous leur vrai jour, sans aucun maquillage.

La forme donnée au roman, le style coulant, simple et à la portée de tous, font qu'il est d'un charme prenant et intéresse à tout âge. On se passionne tellement à sa lecture, qu'on est tout surpris d'être déjà arrivé à la dernière page sans fatigue. En résumé, une œuvre banale comme sujet, mais vécue et réelle. Intéressante dans ses détails et la finesse charmante de l'auteur.

LOUIS DJANGY.



Ma tente et moi

Hymne en prose à ma tente.

O Tente !

Que de fois, semblable à une mère de famille, tu nous groupas dans ton sein, à l'abri du vent et du soleil cuisant ! Que de fois la fraîcheur de ton ombre ranima nos sens déprimés par la chaleur !...

Que de rires ! que de chants ont fait vibrer jusqu'à ce jour tes murs de toile !

Brûlée par le soleil, rongée par l'humidité, tu étendais toujours ta protection mouvante sur nous.

Je te revois encore, élégante et bien d'aplomb sur les dunes d'Agami, découpant sur l'horizon embrasé ta silhouette familière.

J'évoque, en pensant à toi, toute une époque de joie et de gaieté passée au grand air sous le ciel serein, au bord d'une mer enchantée.

Je crois entendre encore la conversation bruyante et le rire à pleine gorge de mes amis, assis en rond sous ta « véranda » de toile...

Ces jours ont, hélas ! disparu, pour faire place à d'autres, gris, moroses, assombris par des nuages noirs courant sous le ciel invisible.

Le soleil voilé agonise sous la pluie... Enfermé dans ma chambre, en face d'une imposante masse de cahiers et de livres de la plus ennuyeuse des philosophies, je m'abandonne au plus agréable des rêves...

Son histoire.

Elle nous servit pour la première fois, un samedi d'Août. J'arrivais au Mex le premier au rendez-vous, portant la tente, ce long cylindre de toile et de piquets ficelés, aussi lourd que le canon d'une pièce d'artillerie. Je me morfondais dans l'ennui le plus plat, lorsqu'apparut l'imposant Mustapha portant sa mallette d'où émanait une vague odeur de raisins écrasés. Alfred et Albert apparurent aussitôt après lui, embarrassés de leurs paniers et de la grande dame-jeanne, pleine d'une eau aromatisée d'un soupçon d'arak.

Le fougueux Nazir, chargé de fournir l'eau potable aux excursionnistes, émergea à son tour de la portière d'un autobus, avec un bruit infernal de bouteilles entrechoquées.

L'élégant Marcel, surnommé « bouche d'or », arriva en dernier lieu les mains ballantes et un sourire sur les lèvres.

Nous faisons en commun l'inventaire des provisions, lorsqu'un affreux tintamarre de ferrailles et de ronflement nous annonça l'arrivée de l'autobus Mex-Dékhéla, vieille « Ford » toute branlante et dont la couleur était certainement le vert.

Aussitôt nous nous précipitâmes à l'assaut des premières classes. Les mallettes furent aisément casées sous les banquettes et les excursionnistes dessus.

Quant à la tente, tous nos efforts ne parvinrent pas à la loger quelque part. Introduite par une portière elle ressortait de l'autre. Posée verticalement elle menaçait de crever la toiture fragile de l'autobus.

La Providence daigna enfin nous secourir par l'intermédiaire du chauffeur qui réussit, non sans peine, à la percher sur le capot.

Un coup de « claxon » ; l'autobus démarra et si violemment que nous fûmes projetés les uns sur les autres en accolades plutôt mal reçues.

Le paysage grandiose et désolé des dunes blanches du désert occidental réveilla les sentiments poétiques dans le cœur de Nazir. « Admirez, nous dit-il, admirez cette nature sauvage façonnée par Dieu » ; et où la main de l'homme n'a jamais mis le pied, ajouta un farceur.

On ne l'écoutait même pas ; on chantait, on riait, on eût même dansé...

A un détour de la route, le grand Alfred Arzi, organisateur de l'excursion, étendit majestueusement la main vers quelques cubes de pierres blanches, égarés au loin parmi les troncs élancés des palmiers, et dit : « Dékhéla ! »

Un instant plus tard, l'autobus stoppait aussi brusquement qu'il avait démarré, renouvelant les mêmes accolades fraternelles.

Nous descendîmes à la queue leu leu sur la placette rustique de la petite bourgade. Notre étrange attirail et surtout le bizarre cylindre de toile groupa autour de nous un cercle de petits Arabes curieux et taquins. « Allons les amis, cria Alfred Arzi, en route ! »

Aussitôt nous nous déroulâmes en file indienne à travers les quelques ruelles sales de la localité, escortés par le cortège bruyant de tous les petits gamins de Dékhéla.

J'essayai de les intimider par des roulements d'yeux furibonds, mais les petits lutins ne faisaient que rire de plus belle.

Nazir, au contraire, leur souriait agréablement, trouvant en eux des enfants de la liberté, élevés loin de la société perverse des villes, sous la saine tutelle de la nature.

Nous atteignîmes enfin la plage où la marche dans le sable devint plus difficile.

Mes camarades gambadaient à l'avant comme de jeunes poulains en liberté, et moi je pâlisais sous le poids de ma tente.

« Sommes-nous encore bien loin d'Agami, demandais-je au grand Arzi allongeant le pas devant moi ?

— Oh, me répondit-il, nous en avons encore pour une petite demi-heure de marche ».

Sous le faix je me sentis faiblir de plus en plus. La sueur ruisselait de mon front, mon épaule meurtrie me faisait souffrir. Je maudissais le jour où, le premier, j'envisageai l'idée d'une tente.

« Albert, Albert, criai-je alors au petit Arzi chantant à l'avant, viens m'aider un peu ».

Doué d'un excellent naturel, le jeune homme retourna sur ses pas, mais, sans daigner être pour moi ce que fut le Cyrénéen pour Jésus, il se contenta de me donner un bon conseil.

« Si elle te meurtrit l'épaule, me dit-il, traîne-la derrière toi par le bout de corde qui en pend, c'est plus commode. »

C'était, en effet, plus commode ; je mis sur le champ l'idée d'Albert en pratique, et je nouai la cordelette à ma ceinture.

Comme un galérien embarrassé de son boulet, je traînais la tente derrière moi.

Je la tirais dans les montées, elle m'entraînait dans les descentes.

Les dunes fuyaient à l'horizon et la terre promise d'Agami semblait fuir plus loin encore.

« Arriverons-nous, mon Dieu ? arriverons-nous jamais à Agami ? !... »

Ce cri du cœur fut entendu par Arzi et remua en lui les sentiments de pitié les plus magnanimes.

— « Arrêtons-nous sous ces palmiers, dit-il à la troupe folâtre, il est inutile de continuer plus loin ; puis s'adressant à moi : « Procède sur-le-champ à dresser la tente. »

Je demandai quelques minutes de repos à mes bourreaux...

« En voilà du toupet, hurla le combattif Albert, tu ne penses pas nous faire rôtir au soleil.

— C'est bon, c'est bon, messieurs, mais il me faut six grosses pierres ; notre tente est d'un système dépourvu de pieux, ces pierres serviront à la retenir au sol. »

Alfred Arzi, le premier, courut à la besogne, tandis que je déficelais le grand corps gisant sur le sable. Son frère, par émulation, me rapporta une grosse pierre, Mustapha une plus grosse encore, tandis que le fougueux Nazir, d'un geste herculéen, faillit arracher un roc de basalte.

L'élégant Marcel reparut après une très courte disparition porteur d'un caillou qu'il me tendit très gracieusement...

Après une demi-heure d'efforts, secondé par l'aide peu efficace de mes amis, je parvins à transformer le cylindre de toile en un grand cube aussi confortable qu'une cabine de Sidi Bishr.

J'avais à peine achevé cet héroïque labeur que je vis toute la bande en tenue de bain prendre son élan et disparaître dans les flots écumeux de la mer.

— « Nos affaires, me cria de loin Alfred Arzi, sont derrière la tente ; surveille-les bien, les Arabes sont très audacieux par ici. »

Surveiller, ah ! la belle affaire ! Je serrai les dents, et mon sang ne fit qu'un tour. Je me dissimulai derrière le rideau et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire j'étais en maillot comme les autres.

Adieu la tente, les affaires et les Arabes aussi !

Deux bonds et me voilà dans l'eau nageant comme un diable, à la grande stupéfaction des camarades.

— « Qu'est-ce qui te prend, mon ami ? » me demanda Albert Arzi en faisant jouer belliqueusement ses maxillaires.

Ah, ah... ! J'allais me fâcher pour de bon, lorsqu'un incident heureux fit diversion fort à propos.

C'était Adolphe, un excursionniste attardé, qui revenait de la chasse.

On entoura le nouveau venu de questions :

— « La chasse a-t-elle été bonne ?

— Combien de becfigues ? combien de tourterelles ?... »

Adolphe, que je peux aisément comparer à Marius de la Cannebière, répondit gracieusement à toutes les questions, puis roulant ses yeux d'un air féroce :

— « Deux ! Mais...

— Ah ! ah ! fîmes-nous, il y a un « mais ».

— Mais, reprit Adolphe, j'ai failli être tué par un méhariste de Chendidi...

— Ça va, ça va, fit le grand Arzi en le gratifiant d'une tape amicale sur la nuque.

Revenus à terre, nous oubliâmes tous les incidents de cette mémorable matinée pour ne penser qu'au déjeuner qui s'annonçait succulent.

L'eau, à défaut de vins généreux, fut prodiguée à souhait et vers la fin du repas la conversation se fit de plus en plus animée.

Arzi, Nazir et Marcel « Bouche d'Or » discutaient un point particulièrement intéressant de la philosophie. On parlait sans se comprendre. Arzi citait à tort et à travers Kant, Bergson, Descartes,

Pascal et Einstein. On massacra la Psychologie, on mit en lambeaux la Métaphysique.

Rousseau triomphait dans la bouche de Nazir, lorsque des accords mélodieux et doux s'insinuant dans la conversation la bâillonnèrent tout doucement...

Mustapha, de sa flûte en roseau, dissipa la tempête et tourna nos esprits de la philosophie vers le noble art de la musique.

Le charme du nouvel Orphée nous étreignit si puissamment que la plupart d'entre nous s'endormirent d'un sommeil quasi léthargique.

Le rythme cadencé des flots berçait le sommeil des dormeurs.

Seul éveillé, je lisais un journal, lorsqu'une idée d'un tour diabolique traversa mon esprit.

Je me levai tout doucement et dénouai les deux cordes rattachant la tente aux grosses pierres de l'avant.

Les dormeurs ronflaient et ne se doutaient de rien. Soudain la tente, dépourvue de son support, vacilla sur sa base comme un homme ivre et s'abattit bruyamment sur eux.

Des cris déchirants, des jurons, des craquements sinistres, une tête qui émerge, un bras qui se crispe et bat violemment l'air... ce fut tout.

Après une minute de désarroi, nos excursionnistes ahuris surgirent un à un de dessous la tente, comme des taupes aux premiers jours du printemps.

Non seulement, on ne me félicita pas, mais, je dus remettre la tente en place.

Un second bain qui faillit devenir tragique, remit la gaieté et l'entrain dans le groupe.

Le goûter pris sur les rochers, acheva de nous mettre en grande joie. Quelques verres d'eau firent l'effet d'un élixir régénérateur sur nos gosiers desséchés et brûlés par l'eau de mer.

Le soleil commençait à décliner à l'horizon, pareil à un disque incandescent. Pas un nuage ne ternissait sa face éclatante. La ligne de l'horizon était claire et le bleu profond de la mer tranchait nettement sur la teinte azurée et lumineuse du ciel.

Le moment du départ venait de sonner.

Chacun, comme de juste, s'empessa de mettre en ordre ses affaires. Quant à moi mon affaire était, comme on le pense, assez laborieuse. Il fallait réemballer la tente, ce qui n'était pas une mince besogne.

Elle se tenait d'ailleurs très agitée et le vent du soir l'animait d'un souffle frémissant. Elle était secouée d'un tremblement convulsif, et les cordes se tendaient à se rompre.

J'étais seul avec elle.

Le grand Arzi et Marcel « Bouche d'Or », debout sur les rocs, face au soleil qui mourait dans un flamboiement de braise, déclamaient des vers.

Il fallait procéder avec art ; je dénouai une des cordes. La tente s'affaissa sur un des côtés ; j'en dénouai une autre, la tente se renversa en arrière. Je détachai prestement les quatre traverses de bois, formant carré. J'avais à peine accompli cette prouesse que le vent, qui n'était pas ce soir de mon côté, se mit à souffler d'une façon intempesive. La tente, d'un effort inouï, rompit ses attaches et prit son essor dans l'air. L'énorme cerf-volant m'enveloppa et je ne fis plus qu'un avec la toile, les piquets et les cordes.

Les autres regardaient ce spectacle vraiment curieux, avec une stupeur mêlée d'hilarité et attendaient paisiblement la fin.

Notre poids nous fit rouler, ma tente et moi, dans le fossé creusé derrière une petite digue de sable.

Je me relevai non sans quelques contusions dont le souvenir est loin de se perdre dans ma mémoire.

Quelques âmes de bonne volonté nous aidèrent à nous remettre en forme.

Le soleil avait déjà disparu et le vent soufflait plus que jamais, lorsque nous prîmes le chemin du retour.

Et c'est ainsi que finit l'extraordinaire aventure de « ma tente et moi. »

F. A. TAMER.



Chateaubriand exotique

Les classiques, Corneille ou Boileau, n'allaient guère que de Paris à Rouen, d'Auteuil à Versailles; Chateaubriand, lui, est un nomade et presque toute son œuvre est faite de son poétique vagabondage. Dans sa haine de la littérature livresque, il se vante d'être en son temps le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages : « Voyageur, soldat, poète, publiciste, écrit-il dans ses Mémoires, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint les mers, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil... »

Atala ou René, en effet, ne sont pas seulement pensés, ce sont des poèmes vécus où l'auteur renferme tout l'essaim de ses rêves et de ses jeunes souvenirs.

Son apologie du christianisme et l'épopée des Martyrs ne sont, en grande partie, que la transposition de ses impressions d'Amérique et d'Orient. Comme Gœthe, son grand contemporain, il a voulu faire de sa vie personnelle une matière de poésie, et voilà pourquoi, dans sa prose poétique il rénove, avant Lamartine et Hugo, les thèmes éternels du lyrisme.

Dans l'état de poésie, que les tragédies de la Révolution et de l'Empire avaient fait naître en France, une abondante floraison de lyrisme se préparait. Parmi les précurseurs de ce mouvement, Chateaubriand se distingue de tous ses contemporains par son exotisme. Le goût des voyages, favorisé par le cosmopolitisme du XVIII^e siècle et le bouleversement de la Révolution, lui était naturel. Breton et Malouin, de la ville même de Surcouf, il tire son inspiration de ces pays lointains, comme ses compatriotes leurs trésors.

C'est à l'Amérique et à l'Orient qu'il a dû ses meilleures idées poétiques. L'Amérique, alors éblouissante par le prestige de sa jeune liberté, lui révéla l'infinie séduction de ses paysages et donna une première forme à ses rêves encore vagues d'amour et de mélancolie.

Ce que l'Amérique fut à sa jeunesse, l'Orient le fut à sa maturité. Chateaubriand fut le premier à rendre avec puissance les « dehors » pittoresques de l'Orient, et à s'enivrer des beautés, d'une couleur et d'une lumière jusqu'alors inconnues.

« Cette intuition des temps et des races qu'il avait si vive, au dire de Renan, s'éveilla en lui au contact des terres antiques et impré-

gnées de poésie et ce fut déjà, comme dans son berceau, l'âme de la grande histoire romantique.

Le goût de l'exotisme, chez un écrivain comme Chateaubriand, n'est pas entièrement livresque. Il dut son génie aventureux à ses origines et à son éducation bretonne, dans la péninsule « spectatrice de l'Océan... »

Mais la curiosité universelle des philosophes, l'enthousiasme de la Révolution, saluant la liberté américaine comme une aurore, le stimulèrent et lui donnèrent son premier essor.

La ville où il naquit, S^t-Malo, est noire et resserrée comme un nid de corsaires. Elle est située près de cette Manche qu'un autre breton, Renan, a si bien dépeinte : « Sombre et hérissée de rochers, toujours battue par les orages ».

C'est dans cette ville qu'il a grandi d'abord, partageant les jeux des polissons de son âge et, tout « compagnon des vents et des flots » qu'il était, comme il se nommait en son poétique langage, il revenait souvent de la grève les genoux déchirés et la culotte en lambeaux.

Son orgueil déjà l'isolait : lorsque ses petits camarades l'avaient battu, il se retirait à l'écart et s'amusait à « voir voler les pingouins et les mouettes, à béer au lointain bleuâtre, à ramasser des coquillages, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils. »

Ainsi, dans les jeux de l'enfant, s'insinuait déjà la rêverie naissante du poète, et il y avait dans cette rêverie, je ne sais quelle aspiration aux lointains voyages.

Plus tard, à Combourg, dans le manoir où son imagination d'adolescent s'exalte, cette aspiration devient un désir grandissant. Pendant ses longues promenades sur la lande désolée, il visite « main en main » avec sa « fleur d'amour » les ruines célèbres, Venise, Rome, Jérusalem, Memphis, Carthage ; il franchit les mers et va demander le bonheur « aux palmiers d'Otahiti », « aux bosquets embaumés d'Amboine et de Tidor » ; il va même sur les ailes du rêve, jusqu'au sommet de l'« Himalaya réveiller l'aurore ». Dans cette vision anticipée de ses amours et de ses voyages, on aperçoit l'homme futur, insatiable, égoïste, dominé par la fougue de l'imagination.

La veine d'exotisme qui circulait alors vint se cristalliser dans un petit livre que Chateaubriand put lire à Combourg ou dans son loisir studieux de Paris. Paul et Virginie, tel était le titre du livre qui rafraîchissait vers 1787 l'imagination aride du jeune poète en décrivant, dans le décor étrange de l'Île de France, l'idylle de deux « enfants selon la nature ».

Lorsque la Révolution éclata, elle le trouva déjà disposé à l'exotisme, l'imagination remplie des rêveries de Jean-Jacques Rousseau et des éclatantes descriptions de Bernardin de Saint-Pierre. Ne venait-

il pas, sur un théâtre lointain et plus vaste, réaliser cet homme de la nature que Rousseau, las de la civilisation, avait tenté de faire revivre sous les ombrages de la forêt de Montmorency ou sur les bords du lac de Biemme ?

On trouve chez les deux écrivains le même accent de misanthropie et la même aspiration à la liberté. Rousseau écrivait, le 4 Janvier 1762, à M. de Malesherbes que le « commerce ordinaire des hommes » lui était « odieux » et qu'il avait un « indomptable esprit de liberté ».

Chateaubriand, dans son voyage en Amérique, lui fait écho : « Liberté primitive, je te retrouve enfin !... Est-ce sur le front de l'homme de la société ou sur le mien qu'est gravé le sceau immortel de notre origine ? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos lois, gagnez votre pain à la sueur de votre front ou dévorez le pain du pauvre, égorgez-vous pour un mot, pour un maître !... Moi, j'irai errant dans mes solitudes... je serai libre comme la nature. »

Ce sentiment qui contribua tant à désagréger la société avant la Révolution, Chateaubriand l'emprunte au philosophe de Genève ; mais il lui imprime la marque de sa brillante éloquence.

Mais J.-J.-Rousseau qui avait dépeint surtout les paysages de la Savoie et de la Suisse, ne pouvait être un maître d'exotisme, ce fut son disciple préféré, Bernardin de Saint-Pierre. Ce fut lui, en effet, qui ouvrit les yeux à l'auteur d'Atala et lui apprit à voir à son tour « les colibris qui étincellent sur les jasmins des Florides ».

Chateaubriand lui doit ce goût du mot pittoresque et précis, qui relève si vivement ses descriptions, mais il dépasse bien son maître par la force et l'étendue de son imagination. « Je n'ai qu'un pinceau, disait modestement, Bernardin de Saint-Pierre, M. de Chateaubriand a une brosse ». Et de fait, l'imagination poétique de Chateaubriand ne pouvait se contenter d'une petite île remplie de fleurs et d'animaux étranges. Il lui fallait les grands espaces des forêts et des savanes où la nature possède ce caractère d'infinité qui plaît à une âme mystique. S'il n'a pas tout vu, assurément, il a bien vu pendant les nuits passées sous la tente ou dans le wigwam du sauvage les splendeurs de la nature américaine et nul, pas même Loti, n'a exprimé, avec plus d'intensité le calme majestueux d'une nuit exotique, le contraste de la « lumière veloutée » de la lune et des « ombres flottantes », le silence profond que trouble comme par intervalles le bruit d'une cataracte lointaine.

Au milieu des orages et de la foudre, son imagination se repose à décrire le charme voluptueux d'une belle nuit, la senteur délicieuse des pins et l'« odeur d'ambre » qu'exhalent les crocodiles.

Au soleil du Midi, sa palette devient plus lumineuse. Le clair obscur des paysages lunaires est moins fréquent dans les *Martyrs* et dans l'*Itinéraire* que dans le *Voyage en Amérique* ; et la clarté même de la lune y revêt une sévérité qu'on ne trouve pas au même degré dans les impressions mélancoliques de *René* ou d'*Atala*.

Chateaubriand, précédant et éclairant son siècle, ressemble à cette colonne de feu par laquelle, selon la Bible, l'Éternel guidait les Hébreux malgré l'obscurcissement de la fumée ; sa flamme a illuminé pendant plus de cent ans trois à quatre générations de poètes ou d'artistes.

JEAN MANOLI.





En Méditerranée orientale

PARTIR !... quel charme ce mot renferme-t-il et que d'impressions ne rappelle-t-il pas à celui qui a déjà voyagé !

Partir !... syllabes magiques qui ressuscitent tant de paysages et évoquent tant de souvenirs. La beauté enchanteresse de certains pays possède un charme si prenant, qu'il suffit parfois d'un seul mot pour réveiller notre imagination vagabonde et nous faire entrevoir à travers ses mirages des splendeurs jamais oubliées...

Quitter Alexandrie par un beau ciel de juillet, n'est-ce point déjà un avant-goût de ce que l'on va admirer ?

Il est midi... la dernière sirène retendit... le bateau se détache du quai, s'éloigne lentement, tandis que les mouchoirs s'agitent pour ne devenir bientôt que de petits points blancs presque imperceptibles.

Mex, Agami, Dékhéla, se succèdent rapidement...

Les abords d'Alexandrie sont rudes et bien que la mer soit calme, le bateau sera quelque peu secoué. Mais, vers trois heures, la Reine de la Méditerranée fuyait à l'horizon et la terre d'Égypte elle-même semblait fondre dans une mer calme et brillante. Les passagers avaient envahi le pont. Chacun dans une attitude particulière jetait des regards inlassables sur le bleu profond de la mer rayée par l'écume blanche glissant sur les flancs du paquebot.

... Le lendemain, à l'aube, il faisait encore très sombre, le paquebot avait stoppé. Nous étions arrivés à Port-Saïd, alors noyé dans l'obscurité et dans un profond silence. Seules quelques lumières, scintillant faiblement, semblaient des diamants encastrés dans l'améthyste de la nuit.

L'aurore ne tarda pas à poindre et le soleil à paraître. C'est alors que le bateau entra au port. A six heures, il avait mouillé.

Bientôt les rumeurs de la ville, les sifflets des locomotives, les sirènes des bateaux, le ronflement des canots automobiles, si communs à Port-Saïd, commencèrent leur cacophonie habituelle. C'est toujours la vie grouillante qui recommence...

Une foule de porteurs, de bateliers, d'agents d'hôtel, de chan-

geurs de monnaie, envahissent le pont, suivis bientôt d'une bande de marchands transportant des valises pleines de colliers en nacre.

Cette horde à l'assaut si avide est particulière à toutes les escales. Elle vous poursuit, vous assaille en tirillant les pans de vos vêtements, vous assurant un service impeccable, vous invitant et vous obligeant même à visiter Port-Saïd, vous garantissant avec un air de confiance, l'authenticité de prétendues antiquités qu'ils affirment avoir trouvées tantôt aux Pyramides, tantôt à Saqqarah, vous montrant incessamment bagues, bracelets, colliers ; et revenant à la charge avec un sang-froid inouï malgré tous vos efforts pour les éloigner...

Une rumeur immense couvre le pont... Ce sont, sans nul doute, passagers, bateliers et agents d'hôtel qui parlementent, car l'on voit, après ces bruyantes délibérations, une file courbée descendre sur les flancs du bateau, transportant des colis bien lourds parfois et revenant, mais d'assaut moins belliqueux, pour recommencer le même parcours toujours pliée sous sa charge pénible.

Le pont semble s'élargir... Bien des passagers avaient déjà débarqué, et, à notre tour, nous fuyons le bruit assourdissant des grues qui déjà mises en marche rejetaient avec un sifflement déchirant une fumée blanchâtre...

Ce port situé à l'entrée du canal de Suez est constamment sillonné par des bateaux de toutes les nations, la plupart en partance ou de retour de l'Extrême-Orient. C'est justement à Port-Saïd qu'ils font leur charbon pour une traversée souvent assez longue et y demeurent parfois plus d'une journée, attendant que le passage du canal soit libre.

Assez petite ville, Port-Saïd a été justement dénommé par Claude Farrère « le buffet de grande gare ». Cependant avec ses rues propres et asphaltées, ses maisons aux larges vérandas, sa vaste plage, ses innombrables « bars » et « dancings », c'est, peut-on dire, la ville aux touristes ou mieux encore le rendez-vous international ; rendez-vous toujours égayé par les airs entraînants des « jazz » ou la lente mélopée des « Blues » nègres. C'est aussi la ville de prédilection de toutes les espèces de marchands ambulants et surtout des « Gala-Gala » ou prestidigitateurs, qui accourent même sans votre permission, posent leur gros sac bariolé, se mettent bizarrement à genoux, étalent un grand mouchoir multicolore et commencent habilement leur travail magique.

... « Gala-Gala », terminent-ils, passant avec leur cassette que les touristes avides de curiosité ne tardent pas à garnir. Les Anglais particulièrement semblent très familiers avec ces professionnels de la magie blanche qui parlent admirablement leur langue et en ont acquis aussi l'accent.

Les casinos, les palaces et les grands magasins, façade superficielle de Port-Saïd, lui donnent l'aspect d'une ville d'eaux européenne. Mais avançons encore, ce sont inmanquablement les vieux quartiers indigènes avec leurs vieilles constructions et leurs bijoux de l'art arabe disséminés dans de sombres et étroites ruelles où les rayons du soleil s'insinuant rarement, s'écourent avec difficulté par les goulets que ménagent les maisons si resserrées.

Une bonne demi-heure nous permit de parcourir Port-Saïd et d'admirer ses quelques beautés ; après quoi un canot automobile nous ramena à bord. Il était temps de dîner...

Vers 4 heures, les grues interrompirent leur battement assourdissant et une chaleur lourde enveloppa d'une nappe de silence le pont heureusement débarrassé de la horde des marchands ; le bateau était sur le point de partir quand l'ex-roi du Hedjaz, Aly, et son frère Abdullah, émir de Transjordanie, s'embarquèrent avec leur suite, à destination de Chypre. Ils allaient visiter leur père, le roi Hussein, qui y était exilé.

Aussitôt le paquebot leva l'ancre et continua dans la direction de l'île sa marche rapide sur une mer aussi calme et paisible que la veille.

Le soleil s'enfonça bientôt derrière les ondes légères de la vaste bleue, disparut à l'horizon l'éclaboussant de mille nuances différentes : tantôt vives et rougeâtres, tantôt pâles et d'un bleu qui se confondait avec celui de la mer.

Le lendemain matin, l'île commença à paraître...

Pendant deux heures environ le paquebot longea la côte ; ce qui nous permit d'admirer Chypre dans toute sa splendeur et de voir de bien près « l'île riante » de la Méditerranée.

Vers midi Famagouste, situé sur la côte orientale, apparut au fond d'une petite baie qu'une jetée, mince ligne rigide, mettait à l'abri des tempêtes.

Vue du bord, l'ancienne capitale de Chypre avait un aspect grandiose, enveloppée dans ses géantes fortifications, avec ses ruines antiques et ses immenses tours qui, jaillissant derrière une haute muraille, semblaient trouer le ciel de leurs créneaux centenaires, immenses moellons contrastant par leur masse énorme avec les minuscules rochers de la grève.

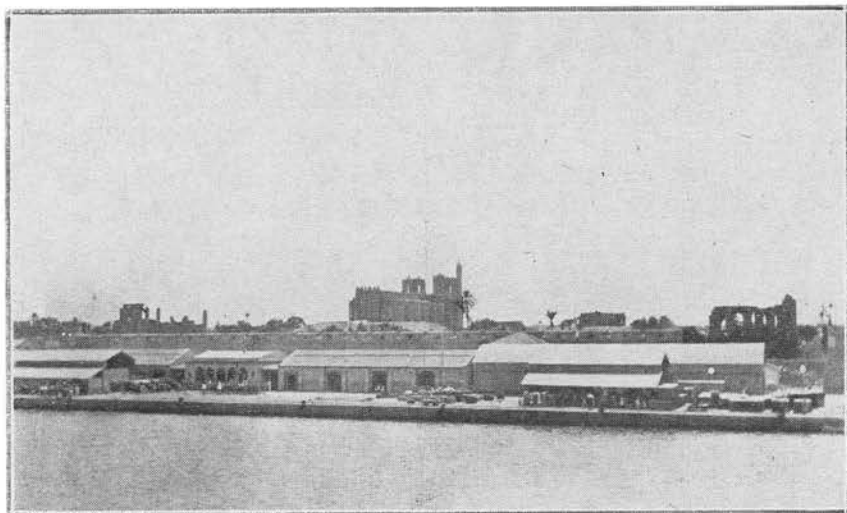
Peu après, le bateau entra dans la rade et mouillait devant un petit quai où un détachement militaire s'était aligné pour rendre les honneurs dus aux deux passagers royaux. Ceux-ci évidemment débarquèrent les premiers et s'empressèrent de baiser la main de leur vénérable père venu à leur rencontre...

Nous avons tout le temps de visiter l'ancienne capitale de Chypre dont l'aspect extérieur semblait annoncer une grande ville.

L'entrée de Famagouste est une vaste place encadrée d'une haute muraille où des automobiles et des voitures, alignées en demi-cercle, attendent quelques visiteurs curieux plutôt rares.

Quoique la majorité des Chypriotes ne parle que le Grec, nous finîmes tout de même par nous entendre avec un chauffeur pour nous faire visiter la ville et ses environs.

Bientôt, l'auto roula sur une route pierreuse et sinueuse, passant en revue de grands châteaux forts existant depuis bien des siècles, et dont les massifs donjons, aux formes souvent rectangulaires,



Vers midi, Famagouste... apparut... *Photo I. Maakad.*

avaient servi de défense aux chevaliers turcs, de gigantesques églises en ruines, construites selon la tradition en honneur au treizième siècle en forme de croix, conservent encore leurs tronçons de tours de clochers énormes de ces géants ; partout de hautes colonnes isolées, témoins de tant de siècles, dominaient majestueusement la plaine ; enfin mille débris anciens étaient parsemés dans une vaste étendue verdoyante.

La campagne a son charme particulier et ce village fortifié aussi. Et si Famagouste avec ses ruines rappelle les villes du moyen âge qui s'abritaient derrière une enceinte fortifiée, elle est aussi cette campagne fertile et riante dont le vin universellement réputé lui donne une juste renommée.

L'auto ralentit bientôt sa course ; et nous voici dans le quartier

où de coquettes maisonnettes entourées de leurs jardinets servaient de résidences aux fonctionnaires anglais.

Ce quartier dépassé, c'est de nouveau la campagne dorée riche en blé, en orge, en arbres fruitiers et où les vignes s'étagent en espaliers produisent les plus doux raisins.

Les habitations en petits groupes compacts voisinent avec les champs où des laboureurs avides de sillons, des moissonneurs inclinés vers le sol et souvent de jeunes paysannes au sourire frais chantent des refrains mélancoliques.

C'était déjà sept heures ; le soleil disparaissait à l'horizon, les volants des pompes à vent semblaient ralentir leur ronde folle, les paysans appelant leurs femmes et leurs filles rentraient tout joyeux au logis, tandis que le carillon des cloches sonnait l'Angélus annonçait l'humble crépuscule...

Vers onze heures, le bateau s'éloignait de cette ville évocatrice.

Le lendemain matin nous arrivâmes en vue de Beyrouth...

Quelques heures après, confortablement installés dans une auto, nous roulions à toute vitesse vers la montagne...

SAMI MOUSFY.

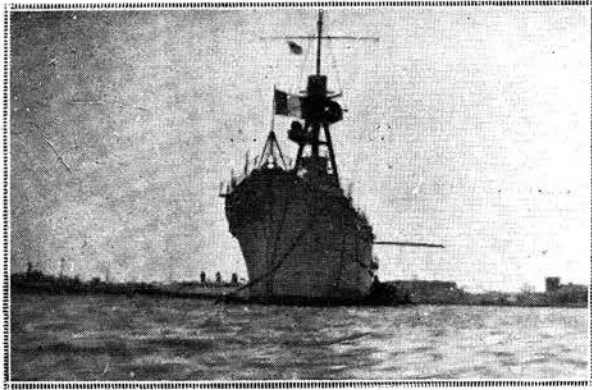


Photo L. Scouloudis.



A travers l'Exposition Coloniale

L'EXPOSITION COLONIALE a été installée dans le cadre qui semble lui avoir été prédestiné : le bois de Vincennes. Elle couvre une étendue de 110 hectares et a coûté 325 millions.

Près de la porte principale, il est à remarquer une tour immense munie de projecteurs d'une puissance de 200 Kw. A proximité de cette vaste issue s'étend la « Cité des Informations ». C'est, en peu de mots, le résumé de l'Exposition Coloniale. Beaucoup de sculptures ornent ce palais qui passe pour être un des plus beaux de cette splendide-exhibition d'outre-mer. De là, transportons-nous, sur les ailes de l'imagination, à Madagascar.

Le palais consacré à cette grande île française nous oppose ses murs d'un rouge brique cher à l'Afrique entière. De nombreuses collections nous donnent une idée exacte de l'avenir brillant de ce territoire. Près de cette construction s'élève une tour dite des « Bueranos » ; cette tour, surmontée de quatre têtes de zébu, domine, tel un clocher, un village malgache d'une fidélité de reproduction à s'y méprendre.

Plus loin, à gauche, c'est le comptoir de la Somalie. Son Pavillon est une copie de la mosquée de Djibouti avec son patio et sa fontaine aux ablutions : ensemble pittoresque et élégant.

Et nous voilà aux Indes françaises. Deux éléphants, une véranda fleurie, de vastes salles à la fois claires et fraîches : c'est le type de la riche maison hindoue comme il en existe encore à Pondichéry. Tout proche, les pavillons des Missions catholiques et protestantes y voisinent chrétiennement. Ce qui en fait vraiment l'intérêt, c'est l'héroïsme des missionnaires qui ont réuni là, au prix de leur santé et souvent de leur vie, des collections curieuses et instructives.

Avançons. Nous pénétrons dans l'Annam et le Cambodge. Le premier nous étale un portique inspiré des palais de Hué. L'autre nous retient par sa pagode de style Kmer et surtout par ses danseuses royales qui ne manquent pas de charme.

Voici maintenant des lieux chers à Loti : Tahiti et les Etablissements français de l'Océanie, qui sont ici représentés par une maison

polynésienne construite avec des troncs de cocotiers, de bambous et couverte de feuilles.

Mais franchissons le Pacifique, et prenons la chaussée dallée de 300 mètres de longueur sur 100 de largeur qui s'ouvre devant nous et qui va nous conduire au temple d'Angkor. Ce temple est tout simplement une merveille et passe pour être le clou de l'Exposition. Il couvre à lui seul 5000 m², et se montre avec ses 4 tours d'angle surmontées de coupoles dentelées en forme de tiare. Dans l'axe de l'esplanade, où nous sommes arrivés, se déploie un escalier d'honneur qui permet l'accès du palais. Quatre cours intérieures aèrent le monument ; des pièces d'eau le bordent ; son rez-de-chaussée et ses deux étages sont transformés en salles d'exposition. Plus particulièrement le deuxième est une sorte de musée rétrospectif qui raconte aux yeux l'histoire de l'Indo-Chine à travers les âges.

Puis, nous quittons le continent asiatique et faisons voile vers l'Afrique occidentale française. Voici un palais d'un style massif et imposant ; il contient d'importantes collections. Vous êtes donc en Afrique dans la ville musulmane avec ses ruelles étroites, ses murs en pisé, ses boutiques, ses ateliers, ses Sénégalais en burnous blanc et ses tirailleurs ; et cependant, non loin de là, au sommet d'une tour en bronze, flotte le drapeau tricolore.

Attenant à cet ensemble sommaire, voici le Maroc. Le pavillon qui lui a été réservé s'ouvre par une porte monumentale. Sur une de ses faces s'adosse une grande salle au plafond garni de tapis entièrement brodés. Ça et là, une carte lumineuse et des projections enregistrent les aspects physiques de ce pays né d'hier, dont le présent est si beau et l'avenir illimité.

Et nous arrivons au non moins beau quartier de la Tunisie. Sa façade est revêtue de céramique polychrome. Les fenêtres de son 1^{er} étage sont des moucharabiehs. Le boudoir est conçu dans le plus pur style oriental, à quoi s'ajoute une profusion de coussins qui dissimulent entièrement le plancher. Après la visite des souks, nous donnons en plein cœur dans l'Algérie. Le monument qui distingue cette nouvelle France est d'une inspiration mauresque. Une coupole ovoïde surgit dans le bleu du ciel. La rotonde de cette coupole sert d'entrée et précède une galerie où sont déployées des tentures d'un intérêt saisissant.

Enfin, nous voilà à Port-Saïd. Ici tout rappelle, tout commémore le grand Français que fut Ferdinand de Lesseps. Tout y parle du Canal et du gigantesque travail qui, aujourd'hui, permet ces rapprochements économiques d'un point quelconque de notre globe au point le plus éloigné.

Sans nous arrêter au jardin zoologique, nous pénétrons en Italie. Dans ce groupe imposant un escalier monumental décoré d'une remarquable fontaine relie l'ensemble au lac Daumesnil. L'intérieur est coquet au possible.

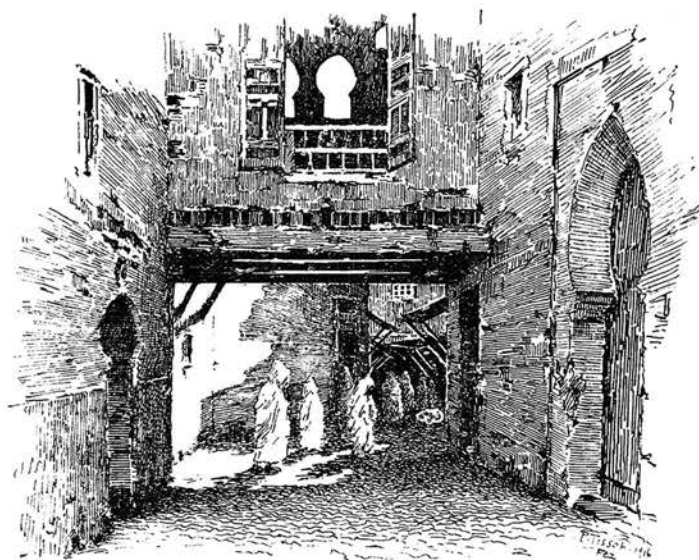
Plus loin, dans un effort prodigieux, la Hollande offre à Vincennes un édifice qui miniaturise ses colonies océaniques. Vaste et riche il a le mérite singulier d'avoir été prêt pour l'ouverture de la fête. Il est de style sumatrien et pousse ses toitures à plus de 50 mètres de hauteur.

Bientôt nous apparaît l'Hindoustan digne des contes des Mille et une Nuits ou mieux encore des trois maharadjahs qui figurent à l'intérieur du pavillon.

Telle est, en raccourci et dans une langue fort imparfaite, la merveille de l'Exposition Coloniale Française vue dans la pleine et belle clarté du jour. Mais, le soir, l'éveil des premières illuminations est féérique. Une nappe étincelante de lumière s'étend comme à la suite d'un coup de baguette magique sur la surface mouvante du lac. Les palais, les boutiques, les pailloles qui s'accroupissaient renaissent soudain rajeunis et plus beaux. Un décor nouveau les revêt splendide...

Mais, l'horloge implacable frappe ses douze derniers coups et, tout navré, on s'en va vers la porte dorée en quête d'une place dans le métro.

JEAN PATOUNAS.





Le centenaire de Goethe

LE 22 Mars 1832, le monde a vu disparaître le plus grand poète que l'Allemagne ait produit à travers les siècles : Wolfgang GÖTTE. Apprenant la nouvelle, Carlyle dit en posant sa main sur les œuvres de Gœthe : « Pour peser ces livres, il faut attendre cent ans. »

Le temps finit par confirmer la parole de l'écrivain qui a le mieux compris le rôle des grands hommes dans l'histoire de l'humanité. Dès la mort de Gœthe commence en Europe une période d'analyse au point de vue scientifique et littéraire.

La seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par l'abondance des spécialistes en tout genre. Cette tendance se perpétue, se développe au commencement du XX^e siècle et atteint son apogée dans les années qui suivent la guerre mondiale.

Actuellement, on commence à unifier les différentes branches de la science, à grouper leurs données pour en faire une espèce de synthèse. C'est justement pour cela qu'aujourd'hui Gœthe est de plus en plus compris et de mieux en mieux apprécié. Car Gœthe peut être considéré comme l'un des derniers en date de ces hommes universels qui se sont essayés dans tous les aspects de la connaissance et qui ont partout brillé.

L'importance au point de vue historique de l'époque où il a vécu et l'universalité extraordinaire de son génie créateur donnent à son œuvre une valeur capitale.

Gœthe a été le contemporain de la guerre de l'Indépendance américaine, de la Révolution française, de Napoléon, de la Restauration et de la nouvelle chute des Bourbons, etc., etc....

Et loin de cette catégorie d'écrivains qui paraissent mépriser les événements politiques et sociaux de leur temps, Gœthe, depuis son enfance jusqu'à sa mort, s'était mêlé à tous ces courants et quelquefois même il n'a pas dédaigné d'agir pour ou contre certains mouvements.

La diversité de son œuvre montre en outre qu'il possède, à un degré élevé, le génie de l'adaptation. En littérature, il a excellé dans la poésie, dans le drame et dans ce genre de prose rythmée qui

donne à ses écrits un charme spécial. A la suite de ses études biologiques, il a découvert l'os-intermaxillaire ; en botanique, il a écrit sur les métamorphoses des plantes ; ses théories sur la lumière et les couleurs ont suscité de violentes discussions dans les sciences physiques. Les fonctions de ministre qu'il exerça à Weimar montrent son aptitude à la politique.

C'est à cause de cette diversité des formes de son génie qu'on se demande avec raison en quoi cet homme a surtout excellé et quel a été son chef-d'œuvre. Certains répondant à cette question ont dit : Il a excellé en poésie ; d'autres ont prouvé à leur façon sa prépondérance au point de vue philosophique ; lui-même était fier surtout de ses découvertes biologiques. Mais le vrai chef-d'œuvre de Gœthe n'est ni dans ses poésies, ni dans ses recherches scientifiques, ni dans son art de dessiner, il est dans la vie.

La vie de Gœthe est son meilleur chef-d'œuvre. L'œuvre de Gœthe est liée à sa vie et en est l'expression la plus complète. Car l'œuvre, en effet, n'est que l'expression, la figure, la vie même de l'individu qui l'a produite. Et pour comprendre les grands génies littéraires, notre premier souci doit être l'homme, l'homme exprimé dans son œuvre.

« N'allez pas chercher derrière les phénomènes, ils sont eux-mêmes toute la science », a dit Gœthe. Et Gœthe a légué comme phénomène la leçon de toute sa vie. Parlant de Jean-Jacques Rousseau, Gustave Lanson a dit : « Il faut voir Rousseau vivre avant que de l'écouter parler ». Nous ne pouvons en dire autant de Gœthe, mais nous devons dire plutôt : Il faut voir Gœthe vivre, tout en l'écoutant parler. Car sa vie est si unie à son œuvre qu'elles finissent par ne former ensemble qu'une seule entité.

Dès son enfance, le jeune Wolfgang avait en lui les traits les plus saillants de l'auteur de WERTHER et de FAUST. On raconte qu'à l'âge de trois ans, il ne jouait pas volontiers avec les enfants, à moins qu'ils ne fussent très beaux. Dans une société, il s'est mis à pleurer et à crier : « Que ce garçon noiraud s'en aille, je ne peux supporter sa vue ». C'est évidemment une légende, mais elle atteste la tendance innée de Gœthe pour la forme plastique, en tant que sens du beau.

D'autre part, il s'arrogeait toujours, entre ses camarades, le rôle de chef, si bien que cette tendance se changeait en fatuité à Leipzig, en une espèce de titanisme à Strasbourg, et a donné naissance à un sentiment de domination et de dignité personnelle qui se trouve exprimé dans *César*, *Coriolan*, *Goëtz*.

Son imagination et sa sensibilité se manifestaient déjà dès l'âge de sept ans environ où il aimait à entendre raconter les légendes et composait les dénouements heureux qui lui plaisaient.

Ces trois caractéristiques de Gœthe enfant : sens du beau, dignité personnelle, imagination poétique, sont restés les trois principales qualités du Gœthe poète et philosophe.

A ces aptitudes, Gœthe ajoutait un sens spécial d'observation minutieuse et fine. Dans sa jeunesse, il prenait part à des réunions au cours desquelles chacun devait présenter des vers dont il était l'auteur. Mais il a remarqué que ses vers lui plaisaient plus que les autres et partant il les considérait comme étant les meilleurs. Seulement, dit-il « je remarquais aussi que mes compétiteurs qui présentaient de fort pauvres choses, étaient dans le même cas et ne s'en croyaient pas moins. Et ce qui me donna à réfléchir, c'est qu'un brave garçon, qui faisait faire ses vers par son précepteur, considérait ceux-ci non seulement comme les meilleurs de tous, mais il était absolument convaincu de les avoir faits lui-même. Par suite de cette méprise et de cette illusion qui me crevaient les yeux, il me vint un jour à l'esprit de me demander si les poésies des autres n'étaient pas réellement supérieures aux miennes et si je ne paraissais pas moi-même aux yeux de ces garçons tout aussi ridicule qu'ils l'étaient aux miens. Cela m'inquiéta, car il m'était impossible de trouver un seul indice palpable de la vérité ».

De là nous pouvons remarquer la puissance et le genre d'introspection de Gœthe. Tandis que les romantiques prennent pour point de départ de leur introspection leur être intime, tandis qu'ils s'observent eux-mêmes pour porter des jugements sur les autres, Gœthe, au contraire, commence par jeter un coup d'œil sur les autres avant de regarder en lui-même. C'est là ce qui explique l'objectivité de Gœthe, du point de vue esthétique et du point de vue moral. Doué, dès son enfance, d'un esprit critique aussi développé, Gœthe n'avait pas laissé de paraître à son père comme destiné par la nature à être avocat.

C'est dans ce but que le père de Gœthe l'envoya à Leipzig. Là, Gœthe ne s'était pas borné à apprendre le droit, mais il continuait sa culture littéraire et scientifique et se livrait avec une grande liberté à ses amours. A Leipzig, Gœthe écrivit ses deux pièces les plus anciennes : « Les caprices de l'amoureux » et les « complices ». Dans la première de ces deux pièces, Gœthe fait une peinture impitoyable de ses excès de jalousie et de leur influence néfaste. Aussi on peut y voir une tendance plus ou moins accentuée à imiter l'*Alceste* de Molière. C'est aussi à Leipzig que Gœthe a chanté la nature d'une façon originale.

Jusque-là, le plus grand chantre de la nature avait été en Allemagne Klopstock. Mais Klopstock ramenait la description de la nature

à une idée supérieure, il exaltait la nature pour chanter les louanges du Créateur ; aussi pour lui, la nature n'est pas le but unique, ce n'est qu'un cadre qui sert à sa poésie religieuse. Gœthe, par contre, chante la nature avec volupté et la décrit avec un soin d'artiste. Cependant la plupart des odes que Gœthe a écrites, alors qu'il était à Leipzig, on sent que l'inspiration et l'impulsion lui viennent de Klopstock. Mais celui-ci n'était pas son guide en tout genre. OESER, le peintre classique de Leipzig, WEILAND, le poète qui révéla Shakespeare aux Allemands, ont été les vrais modèles de Gœthe. Il écrit à ce propos :

« L'enseignement d'Oeser exerça une influence sur ma vie entière, il m'a appris que l'idéal du beau est simple et silencieux et que par conséquent un jeune homme ne peut être un maître. »

Et Gœthe continue : « Après lui et Shakespeare, c'est Weiland, le seul que je puisse considérer comme mon véritable maître. D'autres m'avaient enseigné que je me trompais, ceux-ci me montrèrent comment je devais faire ».

L'influence de Shakespeare ne s'était fait sentir qu'après le séjour de Gœthe à Strasbourg. C'est dans cette ville où Gœthe a eu son doctorat en droit, qu'il a rencontré l'homme qui lui a révélé Shakespeare : Herder. Herder exerça sur Gœthe une influence d'une importance capitale dans la formation de l'idéal artistique de l'auteur de Faust.

C'est grâce à Herder que Gœthe a pu avoir le sentiment du devenir vivant qui caractérise tous les aspects de la vie. Ce sens de l'individualité dans lequel Gœthe a excellé lui a été révélé par Herder. Celui-ci a fini par légitimer aux yeux de Gœthe la nature que le plus grand poète de l'Allemagne avait ressenti en lui-même. Il lui inculqua son sens particulier des monuments de l'histoire : *Homère, Shakespeare, Ossian, la Bible*. En outre il montra à Gœthe que la société n'était pas la loi, mais elle-même un rejeton. Et la place qu'elle doit occuper n'est pas au-dessus de la nature, mais au sein même de la nature. Herder initia Gœthe à la poésie populaire, car pour lui l'histoire des nations n'est que la résurrection intégrale du passé dans la poésie, voix des peuples écoulés.

C'est Herder qui a poussé Gœthe à s'inspirer de la mythologie germanique et à ressusciter l'âme du Moyen Age et du style Gothique dans Goëtz. C'est ainsi que Gœthe a été un collaborateur au mouvement du Sturm und Drang, Herder élargit l'horizon de Gœthe et lui montre la nature sous son vrai jour. Gœthe se sent le devoir de créer. Son modèle au point de vue du génie créateur est incontestablement Shakespeare. Il y a, dans Hamlet, du Brutus et du Werther ; bref, cette homogénéité relative dans les rapports des hommes entre eux et cette sublimité des masses ont leur source dans Shakespeare.

Cependant il y a dans Goethe un élément étranger à Herder et à Shakespeare qui montre qu'il dut subir une autre influence. Cette dernière influence ne lui vient pas, en effet, de l'Allemagne, ni de l'Angleterre, mais de la France. Il est vrai que Voltaire, Bayle, Diderot, ont été les maîtres de Lessing ; que l'initiateur de Goethe : Weiland, porte le cachet de l'esprit français, que Montesquieu a eu sa vogue en Allemagne ; mais le mage des Allemands, celui qui a laissé une empreinte spéciale sur l'esprit germanique, celui dont l'influence ne s'est jamais éteinte, celui dont l'action s'est fait sentir dans tous les domaines de la connaissance, c'est ROUSSEAU.

Rousseau exerça une influence, non seulement sur les philosophes tels que : Fichte, Jacobi et Kant, mais aussi sur les poètes, comme Klüger, Schiller et Goethe. Il y a dans Werther beaucoup de réminiscences de la Nouvelle Héloïse et Saint-Preux n'est autre chose que l'ébauche de Werther. Nourri par Herder, Shakespeare et Rousseau de la manière de concevoir la nature et l'art, Goethe demandera aux circonstances de la vie de lui fournir les matières premières de ses créations.

Ainsi étant obligé de passer quelque temps à Wesbar, il fit la connaissance de Charlotte, fiancée de Beksner. Il en tombe amoureux, mais il lui fut impossible de pousser plus loin. Il retourne alors à Francfort et écrit son fameux *Werther*.

L'ouvrage eut un prodigieux succès et des conséquences funestes pour la jeunesse de l'époque. Mais, au fond, pour Goethe, ce qu'est Werther et ce qu'il sent, voilà ce qui importe et non ce qui lui arrive et ce qu'il fait.

Werther ne représente pas le tourment de l'homme pathétique au milieu d'une société rangée et pratique ; c'est un conflit entre le bon sens bourgeois et le sentiment poétique ouvert à l'infini.

Aussi, nous sommes, par le fait même, portés à voir dans Werther, non pas la réalisation d'un accident de la vie simplement, mais le type même du héros Gœthéen. Ce qu'exprime Werther n'est-il pas au fond la même chose que ce que dit Faust. Faust, en effet, est l'aboutissant de tous les personnages de Goethe, que ce soit *Goëtz*, *César*, *Coriolan*, *Socrate*, *Prométhée* et même *Werther*. Faust, c'est Goethe avec l'universalité de son génie, l'infinité de ses désirs inassouvis, ses amours et surtout sa dualité, car la caractéristique de cet ouvrage, c'est la dualité : Goethe y a mis tout son art et toute sa vie. C'est pourquoi Faust est devenu le représentant le plus autorisé de l'artiste qu'est Goethe.

Aussi, c'est à Weimar, après avoir acquis le plus d'expérience possible, par sa vie pleine d'actions, que Goethe donna le dernier coup de ciseau à son chef-d'œuvre : *Faust*.

Weimar devait être désormais son séjour, après sa dernière rencontre avec le duc Charles-Auguste. Là, Goëthe eut autour de lui Herder, Schiller et sa cour d'adoratrices.

Le grand écrivain ne cessa pas d'écrire ; la mort le surprit la plume en main. Et tous ses ouvrages sont plus ou moins des reflets de son « Moi ». Tantôt il est Goëtz, tantôt il est Socrate, Werther, etc... etc...

Ces différents aspects de sa création artistique ont contribué à faire de l'auteur de Faust le plus grand poète de l'Allemagne. Et Schiller, qui était son plus puissant rival, demeura toujours son plus précieux ami. Aussi quand Schiller mourut, Goëthe en fut longtemps accablé.

Mais la mort ne s'arrêta pas là ; elle frappa sa femme, son ami Charles-Auguste et même son fils.

Goëthe, alors, vécut triste, mais résigné, avec ses petits-fils. Et, en 1831, il alla visiter la grotte qu'il avait eu l'habitude de fréquenter, étant jeune. Il y retrouva ce que sa main avait alors tracé :

*Au pied des monts géants domine le silence,
Le silence éternel qui, sur l'abîme immense
Des mondes, des cieux, plane et fait goûter la nuit...
Il s'étend sur les bois, si bien que pas un bruit
Ne s'éveille et répond au flux de ta pensée...
Elle et toi, ne serez bientôt qu'ombre effacée...*

Après lecture attentive de ces mots écrits par lui, Goëthe sortit pensif de la grotte : le lendemain, il mourait ; c'était le 22 Mars 1832.

Ainsi passa le dernier génie littéraire auquel on peut donner le nom d'universel. Et c'est justement pour cela que l'on célèbre partout, cette année, son Centenaire, sans avoir égard aux différences de races et de religions.

WASFI TARABOULSI.



A decorative rectangular border with a repeating floral motif of leaves and small flowers, framing the title.

La grève à Beyrouth

DONC, comme l'avait prévu le journal *La Syrie* et que je prévoyais qu'il le prévoirait, cette grève d'électricité commença le lundi, 30 Mars 1931.

Au préalable, les habitants avaient été avertis, par des bulletins enthousiastes et en toutes langues, de n'avoir pas à employer l'éclairage électrique et les tramways sous peine de s'exposer aux plus graves dangers : tomates mûres, fruits pourris, œufs remplis d'encre, etc...

Jusqu'à midi tout se passa dans le calme, grâce aux automobiles bénévoles, qui avaient eu la précaution de baisser leur prix de transport. De la sorte les tramways, déchargés de tout fardeau, purent circuler librement. Des inscriptions à la craie sur les flancs des remorques attribuaient les plus tendres épithètes aux amateurs osés de ce mode de locomotion.

En somme, à part deux ou trois omelettes diversement apprêtées, et quelques scènes attendrissantes, la matinée s'écoula le plus paisiblement du monde pour le plus grand repos des contrôleurs qui économisaient leur salive, et pour le plus grand bonheur des chauffeurs, des lampistes et de la Compagnie. Vers midi, nos braves carabiniers étant sortis de leur lit, la scène changea d'aspect. Il s'agissait de faire respecter la liberté individuelle ; en l'occurrence, il fallait empêcher les gens de monter en tramway. Or, il s'est trouvé que personne n'eut cette idée saugrenue — donc rien à empêcher — et encore moins à empêcher d'empêcher — c'est clair. Il fallait trouver autre chose. Les attroupements gênaient la circulation, c'est pourquoi soixante carabiniers à cheval vinrent obstruer un peu plus la voie. Aubaine inespérée pour les manifestants : « Chouette, les gendarmes, on va pouvoir rigoler » ! En effet.

Un monsieur, à la carrure massive et imposante, avait décidé d'aller en tramway. C'est en vain que des grévistes conciliants tentèrent de lui montrer les salutaires avantages de la marche à pied et que, du moins, l'automobile était un véhicule plus élégant que le tramway. Rien à faire. Calé sur la banquette, les poings en arrêt, la pipe au bec, le monsieur massif demeurait massivement inébranlable. Mais, de même que les cheveux de Samson étaient sa force, de même

la pipe du monsieur était sa raison d'être obstinément énergique. Car... un gamin s'emparant soudain de la dite pipe se sauva avec son trophée. Et, le récalcitrant bonhomme de s'élançer à la poursuite du ravisseur. On ignore ce qu'il advint et de la pipe et du monsieur à carrure massive.

Durant toute l'après-midi du lundi, la foule amassée sur la Place des Canons ne cessa de manifester « aux Képis à cheval » la plus vive sympathie. Des gestes spontanés et variés traduisirent cet enthousiasme populaire. Monsieur Boustani et le colonel Khazan eurent l'occasion de sentir la force débordante de cette unanime affection. Ils la trouvèrent même un peu vive, mais comment résister à de braves gens qui vous acclament ? Cela vaut bien quelques brutalités purement occasionnelles, c'est de l'enthousiasme ! Un peu avant la nuit, l'exaspération gagna quelques éléments troubles. Les malheureux pompiers, mandés pour doucher les plus excités, reçurent eux-mêmes une pluie de coups et durent rengainer leurs tuyaux et filer laissant leurs haches d'abordage sur le lieu du combat, qui devinrent bientôt la proie de quelques douzaines d'énergumènes pour mettre en miettes trois voitures de tramways, mais une charge de la police dispersa les pauvres saboteurs comme paille au vent.

Le lendemain, mardi, toutes les forces de la gendarmerie patrouillèrent par la ville. Consciencieusement elles remplirent leur rôle, celui de gêner, le plus possible, la circulation ; ces agents de la force ont des désirs tyranniques : Stationnement interdit place des Canons et à Bab-el-Driss !

Ici, ils lésaient une catégorie de gens, spécialement les « badauds », qui, depuis que les trottoirs existent, y ont fixé leur centre d'affaires, et les soldats de les supplier — « Y a habibe, amèl mârouf, Sarculez ! Sarculez ! » ponctuait leurs paroles d'une délicate pression de la crosse. Quelques-uns de ces gens-là s'exécutèrent aussitôt, quitte à se retrouver immédiatement sur le trottoir d'en face où la scène recommençait. Un blanc-bec des plus emplumés et conscient de ses droits traditionnels rouspète :

« Nom d'un chien ! quoi ! j'attends mon copain, on n'a pas le droit ? »

Le pandore à qui ce discours s'adressait ne retenant que le mot de cet animal familier des épithètes locales, se récrie :

— Chien ! qui chien ?

— Ben quoi, le chien ! le nom... du chien !

— Qui chien ?

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, le nom du chien, le chien du nom... Est-ce que tu es un chien ?

— Non ! moi pas chien !

— Alors laisse-moi la paix !

Il ne fallut rien moins qu'un képi à quatre galons pour rétablir l'étymologie exacte et définitive de ces expressions si peu académiques.

Peu après, un groupe de farceurs de l'Université Américaine s'avisait de mimer à travers la ville des funérailles à prétentions symboliques. Une cinquantaine de jeunes gens munis d'un cercueil et de cierges forment une procession. On descend la route de Damas, suivi bientôt de quelques centaines de gamins en rupture d'école. On fait le tour de la Place des Canons sous les yeux ahuris des chevaux de fiacre en repos. Comme les choses se gâtaient, on pousse le cercueil dans une auto et on file vers le collège américain. Là, nouvelle procession. Soudain, arrivée de soixante nouveaux gendarmes en camionnettes et en taxis. Procédé renouvelé de la « Marne ». Petite salade familiale. Savonnade. Le cercueil confisqué est ramené au Petit-Sérail. Là, on procède à l'ouverture solennelle du macabre colis. Monsieur Nammour, qui a tenu à être présent, se bouche les narines... Et il eut raison, car on retira de la bière un soulier. C'était sans doute l'odorant godillot d'un gendarme.

Après cette journée mémorable, c'est le calme : rien de nouveau à l'ouest.

Mais le jeudi, il y eut du nouveau. Madame de Miomandre, dont le mari est directeur de la compagnie d'électricité et en même temps cause de la grève, prit ostensiblement le tram, croyant que sa seule présence ramènerait l'ordre partout, mais elle se vit obligée de descendre et de rentrer chez elle en auto.

Quelques jours après, un quidam ayant eu l'idée saugrenue de se ballader en tramway se voit lestement... vidé par un boycottteur indigné.

Trois flics alertés bondissent alors sur le boycottteur et lui passent les menottes pour lui apprendre à vivre en société. Comme la foule se pressait et remuait déjà d'une façon inquiétante, malgré le renfort d'une patrouille de gendarmes, les policiers hèlent un taxi pour emmener rapidement leur prisonnier. Celui-ci, sans se faire prier, grimpe le premier et, sans plus attendre, ouvre la portière opposée et prend la poudre d'escampette. Ce qui provoqua, tout d'abord, une suffocation silencieuse, puis un éclaboussement d'injures ; après quoi, les policiers songèrent à poursuivre le fugitif qui, pendant ce temps... Il paraît qu'on n'a pas retrouvé l'oiseau. Prime à qui le rapportera !...

La Chambre du lieu se réunit avec Monsieur de Miomandre. Le comité du boycottage demanda que la Compagnie abaissât les tarifs exorbitants :

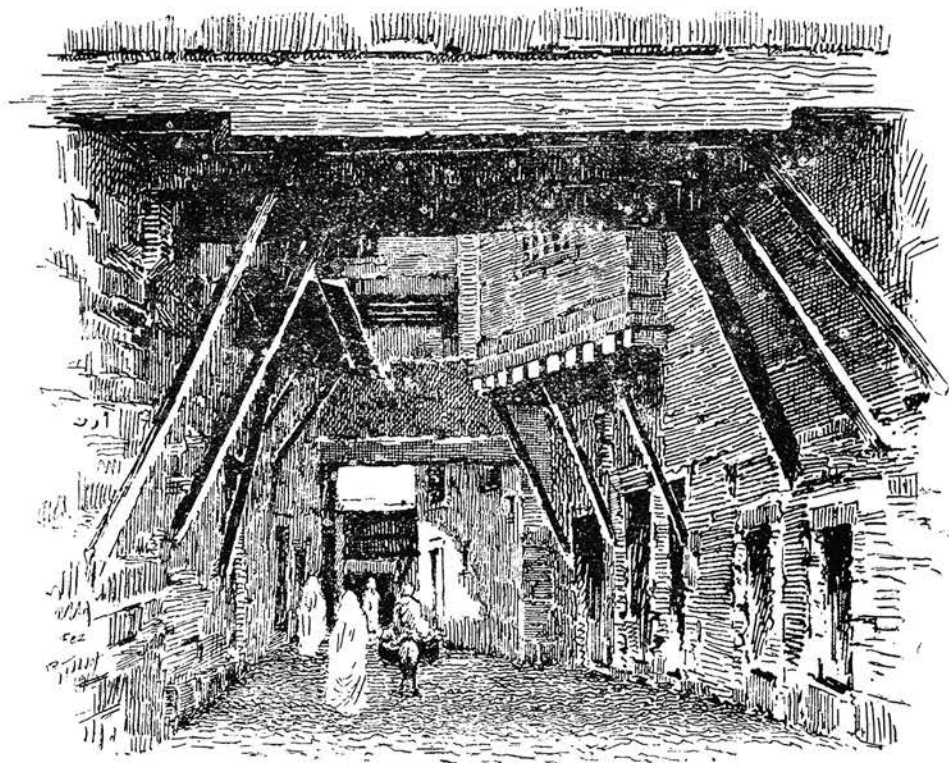
1^o de l'électricité ;

2^o des parcours dans les tramways.

Après maints débats hilarants — le fils d'un cheikh traita M. de Miomandre de poète, criminelle injure ! les députés prirent la porte quand M. de Miomandre voulut parler ; Monsieur Achou s'exclama d'une voix pathétique : « Cette grève va durer dix mille ans ! » — Ces Messieurs se quittèrent plus fâchés que jamais.

Heureusement pour les Beyrouthins, la grève ne dura qu'une quinzaine de jours. On s'entendit tant bien que mal ou plutôt plus mal que bien.

R. ZAHAR.





ALLUSION



A Joseph Z.

*J'ai promené mes pas dans le parc saccagé
Hier soir ; oh ! que de fleurs en jonchaient les parterres
Dont un vent outragé
De peine, avait troublé l'impavide mystère !*

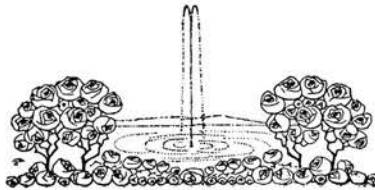
*Et je sentais du mal à marcher sur les fleurs ;
Tant le vaste silence et l'adieu du prestige
Perpétuaient un cœur
Sonore à ces débris crucifiés de vertige !...*

*Hélas ! rien ne restait du souvenir vieilli.
Le jardin était mort... Et les blanches statues
De leurs tronçons pâlis
Pleuraient les jets d'eau des vasques toutes tues...*

*Et j'ai voulu souffrir l'angoisse de mon cœur...
Mais la chanson du vent but les larmes jaillies,
Et le parc n'eut pour pleurs
Qu'un long clignotement de paupière meurtrie.*

*Au banc de marbre alors je me suis affalé,
Avec entre les doigts tout un rêve égoïste
De pétale étioilé...
Dans un parc saccagé, pourquoi le soir est triste ?...*

CHARLES HANANIA.





Ma première peine

J'AVAIS cinq ans... Peu soucieux, comme d'ailleurs tous les enfants de mon âge, je voyais la vie tout en rose, heureux, aimé de tous et rarement contrarié.

Un de mes parents m'avait fait don d'un beau chien de salon, tout blanc, au long pelage. Posséder une telle beauté, c'était mon rêve ! Il avait à peine un mois. Aussi ne formait-il qu'une boule blanche, qui se déplaçait avec rapidité. Son petit museau noir, faisait bel effet sur sa blancheur de lin. Deux fines oreilles, une petite queue en panache, des pattes frêles, complétaient son portrait.

La question la plus pressante avait été de lui donner un nom. Bref, à l'unanimité, on l'appela « Kiki ». Dès lors, je ne vivais plus que pour lui. Il avait été ma première grande joie, il devait être ma première grande peine !

Je me sentais heureux, passant mes journées au jardin, avec Kiki naturellement, m'amusant à la balle avec lui, ou lui jouant des tours qui me faisaient beaucoup rire. En promenade, il était ma seule occupation. Je n'avais d'yeux que pour lui. Les paysages disparaissaient dans la poussière soulevée par l'auto, sans daigner lui jeter un seul coup d'œil. Lui aussi m'était très attaché, de sorte que nous formions une bonne paire d'amis inséparables.

Le soir, avant de me coucher, je souhaitais une bonne nuit à tout le monde, sans en excepter Kiki, lequel m'accompagnait jusqu'à mon lit, écoutant d'un air intéressé les belles histoires que me racontait la bonne.

Le matin, je courais à la chambre de mes parents pour les réveiller ; puis, m'habillant en vitesse, j'allais au « rendez-vous » de mon compagnon de jeu.

Mon temps s'écoulait ainsi, et je m'acheminais petit à petit vers ma sixième année. Un jour, Kiki s'éclipsa sans que je m'en aperçusse. Je fouillai toute la maison et le jardin. Il n'avait laissé aucune trace. Ma voix seule faisait écho à celle du jardinier que j'avais alerté.

A un moment donné, comme je m'asseyais sur les marches de l'escalier menant à la vérandah, je vis Kiki, lui-même, sortant d'une rue voisine à la nôtre. Pour la première fois, il fut sourd à ma voix.

Je l'appelais, il hésita... ; puis il se mit en demeure de traverser la chaussée.

Au même instant, je ne l'oublierai jamais, un camion approchait. Deux fois il corna. A la troisième il passa, et Kiki voulant l'éviter alla s'écraser sous la roue d'arrière. Un cri, je vacille ; mais, par un effort surhumain — j'étais si jeune ! — je me reprends et cours au dehors.

Mon pauvre chien ! en quel état ! De sa bouche convulsée, coulait un filet de sang. Ses yeux, déjà vitreux, me regardaient tristement. Je pleurais à chaudes larmes.

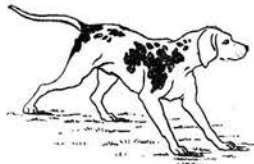
Soudain, un râle, un dernier soubresaut et ce fut fini.

Mon beau Kiki était mort !

Notre jardinier qui m'avait suivi prit alors la pauvre bête ensanglantée ; il creusa une petite fosse auprès d'une touffe de marguerites où nous jouions tous les jours, et l'y enfouit avec ma première peine. Depuis, sa tombe, n'est plus que marguerites : elles font un beau liceul blanc piqué de pointes d'or.

Lui parti, toutes les calamités devaient fondre sur moi. A la maison, on me jugea assez grand pour aller en classe. Adieu ma liberté, mes amusements ! Je voyais la vie sous un autre jour, le seul vrai peut-être.

V. AGHION.





Souvenir du Liban

BEYROUTH ! Six heures du matin. Notre navire file ses huit nœuds. A l'horizon se profile la chaîne du Liban. Peu à peu apparaissent les sables rouges, à ses pieds. Puis, vers sept heures, les maisons de Beyrouth montrent leurs toits couverts de tuiles et leurs terrasses encadrées de hauts palmiers. Le soleil levant donne au paysage un aspect enchanteur. On se plaît à admirer le tableau qui se présente à nous : une ville décorée de verdure, un fond de montagnes. Au loin, à gauche, au-dessus de la baie de Djounieh, se dresse, sur une hauteur, la colossale statue de Notre-Dame du Liban. La Vierge semble annoncer au voyageur qu'il approche d'une terre bénie.

Nous entrons dans le port, minuscule bassin en comparaison de celui d'Alexandrie. Après les formalités réglementaires et surtout... longues, nous descendons à terre. Çà et là, des constructions sortent de terre, pendant que d'autres tombent sous la pioche des démolisseurs. Pour embellir, il faut d'abord démolir. Peu à peu la vraie ville s'offre à nos regards et produit meilleur effet. La petite place des Canons, avec son jardin public, n'a rien à envier à notre place des Consuls.

La chaleur devient insupportable : Avons-nous quitté le climat d'Egypte pour un autre plus torride ? Bientôt le départ vers la montagne résout, à notre avantage, ce problème plutôt difficile. Une route asphaltée se prête aux caprices de notre chauffeur. Celui-ci, adroit et audacieux, prend un malin plaisir à dépasser les autres voitures. De chaque côté, les oliviers, arbres caractéristiques de la région méditerranéenne, montent la garde. Des orangers, des citronniers, des mûriers s'alignent eux aussi. Parfois une petite forêt de pins pare l'endroit. Des champs de légumes, pareils à ceux de l'Egypte, apparaissent de temps en temps. La vigne étend ses rameaux un peu partout. Nous montons par de nombreux lacets assez raides. A nos pieds, une longue vallée paraît engloutie au fond des montagnes voisines. De petits villages à toits rouges s'y logent et achèvent sa beauté. De loin en loin, des bourgades couvrent les pentes abruptes. On les dirait accrochées aux flancs des massifs, comme les petites maisonnettes dont on décore les Crêches, à la Noël : c'est Aley, Mekkiné et beaucoup d'autres encore. Chacune de ces stations estivales possède

une ou plusieurs sources aux eaux limpides et fraîches. Quel regret de ne pouvoir en emporter une provision suffisante pour une année ! Les heures, hélas ! s'écoulent, rapidement ; il faut revenir sans visiter Baalbeck et ses ruines importantes.

Le voyageur éprouve dans les ascensions un besoin de monter toujours plus haut.

Une attraction le pousse à atteindre les sommets les plus élevés, et en auto, la vitesse le grise. Mais dans la descente il trouve encore plus de plaisir en longeant de profonds abîmes. Il veut s'envoler et planer comme un aigle au-dessus de tout ce qu'il voit à ses pieds. Mais sa voiture indocile ne peut que suivre la route : il lui manque des ailes.

D'Aley, les maisons de la Capitale ressemblent à de petits jouets fragiles. Le retour s'effectue plus vite que l'aller, et aussi moins gaie-ment, quoique chacun fasse des projets d'avenir, de beaux projets dont le Liban est le but. Nous devons revoir Beyrouth trois jours après. Ce matin-là, notre bateau jette l'ancre devant Tripoli. Les navires n'accostent pas à quai dans les ports de Syrie et, en général, d'Orient. Aussi devons-nous prendre une barque pour atteindre le bord sur une mer calme.

Je crois utile de relater une visite faite trois jours avant à un couvent de derviches. A l'entrée, une source sort de terre et forme un petit bassin circulaire de 5 à 6 mètres de diamètre où vivent des poissons « Sacrés ». La croyance populaire laisse supposer que quiconque en prend meurt. Aussi personne ne se hasarde d'en manger. D'ailleurs, ces poissons — de vieilles carpes plus que centaines — sont loin d'avoir une chair succulente et fraîche...

Nous voici de retour à Tripoli. La ville n'offre que peu d'attrait. Nous la quittons pour traverser des plantations d'oliviers pendant plusieurs kilomètres. Nous escaladons les montagnes par des sentiers assez raides et sur une route poussiéreuse, ce qui permet à certains de changer de couleur.

Les villages se succèdent.

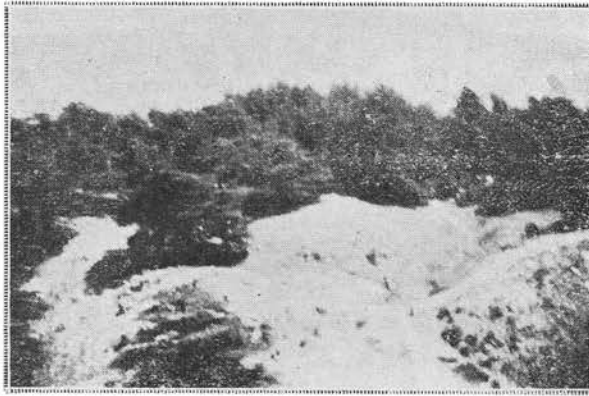
Voici Ehden, cet Ehden dont H. Bordeaux souligne l'antipathie de ses habitants pour ceux du bourg voisin, Bicharré. La vallée de la Kadisha, que nous suivons depuis Tripoli, s'élargit de plus en plus, mais présente toujours le même danger pour l'automobiliste imprudent. Aussi pour tourner dans les lacets, notre chauffeur doit s'y prendre à deux fois.

Enfin, le but du voyage apparaît : la forêt des « Cèdres » se présente à 1921 mètres d'altitude, où l'on aperçoit quelques puits de neige. Nous n'accomplissons plus une promenade, mais un pèle-

rinage. Trop de souvenirs se rattachent à ce lieu et le lettré, l'étudiant modeste, aperçoivent des figures connues. Ce groupe de 400 cèdres représente le reste des immenses forêts qui couvraient autrefois ce pays, et l'imagination se prête volontiers à la mémoire de Salomon ordonnant d'abattre ces géants pour son temple de Jérusalem. Le plus grand a environ 16 mètres de circonférence. Sur l'un d'eux, un des plus vieux, sont gravés les noms de Lamartine et de sa fille Julia. Le grand écrivain devait en 1832, en compagnie de sa fille, visiter ce lieu. Un ancien ami, officier à la Cour d'Autriche, devenu moine, le baron de Géramb, dans un geste amical, fit graver les noms de ses amis. Lamartine, revenant de Palestine, trouva son enfant dans la tombe. Avant de rentrer en France, il se décida à monter aux Cèdres. Mais d'après son récit dans « Le Voyage en Orient », il ne put en approcher qu'à 500 mètres : la neige l'arrêtant et son cheval enfonçant jusqu'au poitrail.

Après une si belle promenade, nous descendons à Beyrouth et nous nous embarquons pour d'autres pays aussi intéressants. De si beaux souvenirs ne s'oublient pas si vite, aussi partons-nous à regret et disons-nous : « Au revoir » le plus tôt possible.

L. MAAKAD.



Les Cèdres.

Photo L. Maakad.



EN FLANANT

L'UNE des races les plus curieuses en Egypte est bien celle des Barbarins. Pour les observer, il suffit, à un Alexandrin, d'aller à leur café, où ces gens retrouvent leurs mœurs primitives.

C'est ce que je fis, un jeudi soir, non pas en ethnographe, mais en simple curieux.

Je dirige donc mes pas vers l'un des cafés fréquentés par ces noirs. A mon entrée nombre d'yeux étonnés se fixent sur moi, comme s'ils n'avaient jamais vu un Européen. La surprise est à son comble lorsque, m'asseyant dans un coin, je commande une gazeuse. Pour mon malheur, les eaux gazeuses étaient inconnues dans cet établissement, force me fut d'accepter un thé au lait, consommation favorite de ces gens.

Me rappelant alors que je suis venu pour me renseigner sur les us et coutumes de mes hôtes, je me mets à l'œuvre commençant par l'inspection du local. Sur les murs sont grossièrement peints des paysages. L'un d'eux représente un cours d'eau traversant un champ dans lequel des bœufs tirent paisiblement la charrue, cela rappelle sans doute aux habitués du lieu leur lointain village. Des cadres suspendus çà et là contiennent des versets du Coran, d'après ce que me dit mon voisin de droite, vrai type de barbarin à la peau chocolatée et vêtu d'une ample galabieh. Sa calotte brodée laisse voir une touffe de cheveux crépus du plus beau noir. Son turban jeté sur les épaules en guise d'écharpe a bien deux mètres de longueur. Des babouches rouges, aux bouts relevés, chaussent ses pieds. La blancheur crue de ses yeux contraste avec la couleur de sa peau. Des lèvres épaisses, un nez écrasé, trois balafres sur chaque joue, complètent son portrait.

En face de moi, autour d'un groupe de quatre joueurs de «basra», font cercle une douzaine de spectateurs. Le jeu paraît animé, car ils crient, gesticulent et jettent les cartes bruyamment.

A ma droite, des tables — si on peut appeler ainsi des escabeaux couverts d'un morceau de toile cirée, — sont occupées par des amateurs de dominos ; les pièces frappées brusquement sur la table se rangent à la queue leu leu formant, vues de loin, des arabesques des plus agréables.

Mais ceux qui faisaient le plus de bruit, c'étaient indubitablement deux enragés joueurs de trictrac qui, d'une main, agitaient les dés dans un cornet et, de l'autre, tapaient fortement les dames sur le tableau.

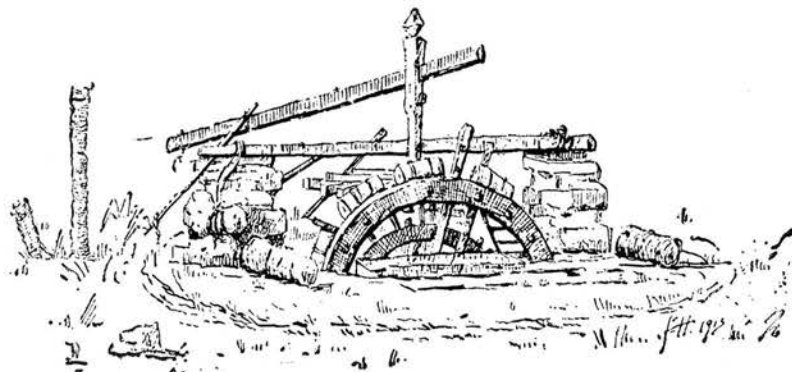
De temps à autre, au milieu du brouhaha, s'élevait une voix nasillarde chantant leur monotone cantilène. Près de la porte un joueur armé d'une flûte on ne peut plus rustique, en tirait de doux accords.

Non loin de moi, un habitué commande un narghileh. Quelques minutes après, le garçon apporte la pipe demandée : un vase en terre cuite, à long col et flanqué d'un tuyau en roseau. Le fumeur prend l'objet convoité et en tire d'harmonieux glouglous. En ce moment, un de ses amis passe dans la rue :

« T'faddal... ! » et le nouvel arrivant prend place à sa table après lui avoir serré trois fois la main, sans oublier à chaque fois de porter la sienne à sa poitrine. Après quoi le narghileh passa des lèvres de l'inviteur à celles de son ami d'occasion, prélude obligé d'une longue conversation.

L'atmosphère ne tarda pas à s'embuer, et l'odeur de tabac provenant des chibouques, des pipes et des narghilehs, n'était pas pour faciliter ma tâche de reporter novice. D'autre part, le bruit des joueurs, les interpellations bruyantes et les chants ne tardèrent pas à me donner un tel mal de tête, que payant ma consommation, je sortis respirer à grands poumons l'air frais du dehors.

SIROUN TCHAIRDJIAN.





La Rentrée des Classes.



LE matin du 18 Septembre, un étranger, qu'un heureux hasard eût conduit à St.-Marc, n'eût certes pas manqué de communier à une impression très spéciale. Ce n'est plus la tristesse des immenses locaux vides depuis le départ de Juin : une foule d'élèves se presse dans les corridors et dans les cours ; ce n'est plus la désolation des immanquables chantiers de réparation du dernier mois des vacances : tout est en ordre, bien astiqué, flambant neuf, prêt pour un recommencement ; c'est une sorte de terreur révérencielle qui plane sur des centaines d'étudiants ; on parle bas, comme dans un sanctuaire ; l'enthousiasme semble éteint, on attend fiévreusement les coups de cloche libérateurs. Cependant, personne ne veut sembler avoir peur ; aussi essaye-t-on de montrer un courage fictif. Les anciens parlent du passé... adieu les parties de plaisir folles et inoubliables randonnées à bicyclette, en périssière ou en cotre ! ah ! cette plage si proche ; quel nouveau supplice de Tantale ! Mais aussi quelle idée que cette rentrée de la mi-Septembre ! Les nouveaux venus, ceux des quartiers et ceux d'ailleurs regardent plutôt vers l'avenir ; ils essayent de se rendre tout de suite familier ce cadre qui verra s'écouler toute leur année scolaire ; pour eux une nouvelle ère commence ; finie la royauté éphémère de l'an passé dans le Collège X ou Z : ils se voient maintenant de minuscules unités perdues dans la grande masse.

Tous se demandent : Quels seront nos maîtres cette année ?... Sans doute on sait déjà que le C. F. CYPRIEN, promu à Khoronfish, a laissé la direction du Collège au C.F. ONÉSIME... Le nouveau Directeur vient, paraît-il, de Turquie... il aurait échappé jadis à un naufrage

causé par une mine... certains anciens du Cercle, l'auraient vu, autrefois, à Ste-Catherine... Et le nouveau F. Inspecteur?... On a parlé du F. Itale... Brr ! Un coup de cloche... on se masse. Proclamation ! Ce Frère Directeur est enthousiaste et engageant...; formation des cours...; réclamations par les éternels non inscrits...

Puis, sous la conduite de son professeur connu ou inconnu, on se rend dans sa nouvelle classe... mais pourquoi cette nostalgie ? C'était compréhensible au temps jadis, quand la rentrée se faisait dans ces décors de misère qu'aiment à nous décrire les romanciers fin XIX^e siècle, dans ces locaux pitoyables dont l'aération était si défectueuse, qu'un odorat subtil eût pu y retrouver les émanations caractéristiques des trois ou quatre générations précédentes... Mais à St-Marc, dans ce palais scolaire, si gai, si bien aéré ?

Hélas ! malgré l'attrait du nouveau, on ressent trop vivement que le temps des vacances a déshabitué de la discipline scolaire et que la liberté ne paraît jamais aussi douce que lorsqu'on en est privé. Enfin petit à petit on se console, l'oubli des beaux jours se fait, puis il y a les congés et la mer est si proche ! Les semaines passent... l'année scolaire 1931-32 bat son plein !

R. d'O.



Une halte importante.

C'EST la 3^{me} halte spirituelle que le Collège St-Marc, depuis sa fondation, ménage à sa nombreuse population scolaire. Eh quoi ! n'avait-elle pas besoin de refaire ses forces morales, cette jeune et intéressante caravane de plus d'un millier de pèlerins qui, depuis des années, a entrepris cet exode vers les sites enchanteurs de la vraie Terre promise ? !... Certes, le désert de la vie est si long ! il étend ses sables brûlants vers de si lointains horizons ! Il est vrai qu'au regard de ces pèlerins novices, l'existence n'est que roses ! Pourtant que d'illusions jonchent déjà les courts espaces parcourus ! Mais, le mirage est si prenant, que tous, petits et grands, avancent presque sans trêve ni repos, malgré la chaleur et malgré la fatigue.

Cependant quel délice de pouvoir certain jour, à l'ombre de quelque oasis — oh ! le plaisir de la fraîcheur et des sources d'eaux vives ! — s'arrêter un instant pour y reprendre force et courage !...

C'est ainsi que les 1^{er}, 2 et 3 octobre 1931, c'est-à-dire douze jours après la rentrée scolaire, une réfection spirituelle a été servie aux élèves des trois divisions. Elle fut donnée sous la haute et sage direc-

tion du R.P. DE HÉNAUT, de la Société de Jésus. Aussi avec quel empressement nous sommes-nous groupés autour de sa chaire, attentifs aux beaux enseignements de sa parole divine, parce que envoyé de Dieu !

Trois jours de reprise de contact avec les vérités graves du salut éternel : le péché, la mort, le jugement, le ciel, l'enfer ; puis, ces autres non moins sérieuses : le devoir, la vertu, le sacrifice, la fuite des occasions, la fréquente réception des sacrements. Quelle ample ! quelle riche moisson d'énergie pour les bonnes volontés et les âmes sensibles aux touches de la Grâce !...

Et maintenant que nous avons refait nos forces et pris de bonnes et efficaces résolutions, continuons notre marche. Qu'elle soit virile et entraînant ! Eh quoi ! ne sommes-nous pas au service d'un grand Roi ! Roi aimable, Roi tout-puissant !... Et pour que les inévitables obstacles de la route que nous avons à poursuivre ne soient pas, pour nos âmes encore frêles, une occasion de faiblesse et de trahison, conservons intact, dans notre souvenir, le portrait si attachant du cher petit GUY de FONTGALLAND, cette fleur si belle et si pure, ravie à la terre au matin de son onzième printemps.



Réception de S.E. Ismail Sedky Pacha

C'EST en tant que Membre d'Honneur de l'Amicale des Anciens Elèves des Frères du Caire, que S.E. ISMAIL SEDKY Pacha, Président du Conseil des Ministres, rendait visite, le 30 Octobre dernier, à la jeune mais vigoureuse Amicale des Anciens Elèves des Frères d'Alexandrie.

Le Collège St.-Marc ne se reconnaissait plus sous le luxe de décors, dont des mains amies et puissantes l'avaient paré.

La première visite de son Excellence, fut pour l'imposant bataillon de douze cents élèves, massé dans la grande cour du Nord fleurie et pavoisée. Après l'exécution des hymnes égyptien et français, prennent place sur l'estrade d'honneur, aux côtés du Premier Ministre, S.E. MGR NUTI, S.E. HILMY ISSA Pacha, ministre de l'Instruction Publique, S.E. HUSSEIN SABRY Pacha, gouverneur d'Alexandrie, M. FRÉDÉRIC GIRIEUD, Consul général de France, S.E. EMINE YEHA Pacha, Président de l'Amicale d'Alexandrie, le T.C.F. OGER, visiteur de la province d'Egypte, les FF. Directeurs des Collèges de la ville, AHMED bey SEDDIK, Directeur général de la Municipalité, M. COASTS-

WORTH, Sous-Directeur, SID AHMED IBRAHIM bey, Secrétaire Général, M. le Docteur YOUNAN, Président de l'Amicale du Caire, etc., etc...



M. E. AMAD lit l'adresse de bienvenue
à S.E. SEDKY Pacha.

S.E. SEDKY Pacha remercie M. S. MOUSFY
pour le discours en arabe qu'il vient de lui adresser
Photos Amad.

Tout d'abord M. Emile AMAD, Président de l'Académie, dans une magnifique adresse de bienvenue, exprima la joie et la fierté des



S.E. SEDKY Pacha répond au discours de réception. *Photo U. Dorès.*

jeunes de voir un Ancien parvenu au plus haut poste de l'Etat. M. S. MOUSFY lut ensuite un discours en arabe fort applaudi. Un

poème à la gloire d'Alexandrie et de son illustre Visiteur, fut magistralement interprété par M. C. HANANIA, titulaire du prix de Déclamation, et tandis que la fanfare exécutait des morceaux de choix, de charmants enfants présentèrent des gerbes de fleurs au Premier et à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Dans sa réponse, son Excellence exprima en termes particulièrement heureux sa reconnaissance à tous ceux qui, en organisant cette réception, lui avaient permis de revivre, quelques instants, les beaux jours de sa jeunesse : « Je vous remercie, et mon merci s'adresse aussi bien à l'accueil d'aujourd'hui, qu'à tous les souvenirs d'antan »,



Deux charmants enfants présentent des gerbes de fleurs
au Premier et à M. le Ministre de l'Instruction publique. *Photo Amad.*

et, pour « concrétiser cette gratitude », il accorda un jour de grand congé, reçu par des acclamations spontanées, qui redoublèrent à l'annonce d'un second jour octroyé par l'Amicale du Caire.

Le Président du Conseil, suivi des Officiels, fit ensuite longuement la visite de l'Etablissement, s'intéressant à tout, retrouvant dans les institutions du jeune St.-Marc l'esprit qui animait autrefois son vieux Khoronfish. Une halte plus marquée fut faite au siège de l'Amicale où l'accueillirent les beaux discours de S.E. EMINE YEHIA Pacha et du C. F. CYPRIEN, directeur, puis au Cercle Ste-Catherine, où fut acclamé le nom de S.M. FOUAD 1^{er}.

Peu après, dans la cour de la Troisième Section, où les massifs de fleurs ne le cédaient qu'aux guirlandes et aux motifs électriques,

était servi un thé auquel les invités firent d'autant plus honneur que beaucoup d'assistants se retrouvaient dans l'atmosphère familiale qui avait été celle de leur jeunesse studieuse. Le compte rendu de cette ultime cérémonie ne saurait, pour diverses raisons, trouver place ici, mais il est impossible de ne pas citer quelques mots de la réponse que fit son Excellence à un toast éloquent du C.F. ONÉSIME, directeur :

« Je suis profondément touché de l'accueil cordial qui m'a été réservé dans ce beau Collège de St-Marc. Cet établissement est un modèle du genre... Il est digne des Frères des Ecoles Chrétiennes... Il m'est agréable de dire que partout où l'on rencontre des anciens élèves des Frères, on les trouve à la tête des affaires... Ces éducateurs ne sont pas des idéologues... leur enseignement qui a fait ses preuves a pour but de rendre les jeunes gens capables de faire face aux réalités de la vie. Les Frères inculquent à leurs élèves, des principes de droiture, de probité, de vertu qui font pour l'avenir des hommes énergiques et conscients de leurs devoirs. Et je dois ajouter qu'eux seuls peuvent complètement réussir dans cette tâche car, avec la leçon théorique, ils en donnent une autre plus tangible et combien plus excellente encore : le plus bel exemple de dévouement et de désintéressement... Je ne saurais mieux terminer cette belle soirée qu'en vous demandant d'unir vos voix à la mienne pour crier : Vivent les Frères ! »

De fréquents applaudissements avaient interrompu ce discours et une véritable ovation accueillit la péroraison.

En résumé, pour tous, soirée reconfortante qui montra la haute valeur de l'éducation reçue chez les Frères, en même temps que l'affectueuse reconnaissance de leurs anciens, puisqu'un SEDKY Pacha comme un AL. SMITH, un FRANCHET D'ESPEREY ou un P. BENOIT sont fiers de se dire leurs élèves.

R.O.



Les Conférences.

CONFORMÉMENT aux traditions de Ste-Catherine et de St-Marc, l'hiver dernier a vu se dérouler dans la salle des Conférences du Collège, une série de causeries extrêmement intéressantes et très régulièrement suivies. Le talent des conférenciers et la variété des sujets traités en firent un vrai régal intellectuel ; aussi aux premiers rangs des divers auditoires qui se pressaient dans l'amphithéâtre, on pouvait noter de nombreuses personnalités très en vue à Alexandrie. Le comité organisateur mérite certainement des félicitations spéciales, la saison 1931-1932 ayant été, à tous égards, singulièrement brillante.

Première Conférence.

Un voyage en Amérique du Sud

*par M. A. MELCHISSÉDEC, Directeur de la Revue Paris Sud
et Centre Amérique.*

La Conférence inaugurale devait être faite par M. Raoul FOLLEREAU, Président de la Ligue d'Union Latine, mais on apprend que, par suite d'un contretemps, l'animateur de tant d'œuvres de propagande, ne peut venir ; la conférence sera donnée tout de même : M. Follereau a délégué pour le remplacer M. A. MELCHISSÉDEC, Directeur du Paris Sud et Centre Amérique, trésorier de l'Amicale de la Presse Latine et délégué au X^e Congrès de la Presse Latine qui doit se tenir au Caire. Dès les premiers mots, le conférencier gagne la sympathie de son auditoire, par une bonhomie quasi paternelle que n'aurait pas désavouée l'auteur de l'Art d'être Grand-Père. M. Melchissédéc a fait plusieurs fois un beau voyage en Amérique du Sud, et il nous raconte ses impressions avec un pittoresque et un luxe d'anecdotes qui ne laissent pas un instant l'attention en sommeil.

Nous nous embarquons à Bordeaux sur « *L'Atlantique* », luxueux paquebot de 40.000 tonnes de la Cie S. A. ; l'aménagement de cette ville flottante réalise les plus récentes créations en fait de confortable et d'esthétique ; pendant neuf jours, nous pourrons jouir de tous les perfectionnements du bord, flâner dans la magnifique artère centrale, que bordent des magasins de tous genres depuis le salon de coiffure jusqu'au hall d'exposition ; nous pourrons même aller entendre la messe dans la magnifique chapelle, merveille d'art autant que de commodité.

Au cours d'une escale nous admirons la magnifique baie de Lisbonne et revivons un instant les traditionnelles coutumes de la capitale portugaise, puis en route sur l'immense Océan, habituellement calme !

Les premières terres américaines rencontrées sont deux petits îlots rocheux : « St-Pierre » et « St-Paul » actuellement séjour aimé des oiseaux de mer, mais dont la Compagnie Aéropostale, projette de faire une station, pour ses lignes de l'« Atlantique-Sud ».

Enfin, voici le continent ! Rio de Janeiro, capitale du Brésil, apparaît majestueusement assise au fond d'une immense et magnifique baie parsemée de rochers aux formes bizarres : en présence de ce spectacle unique les touristes les moins sensibles aux beautés artistiques ne peuvent se défendre d'une impression très vive. Les maisons s'étagent en amphithéâtre au milieu de la verdure... à deux pas, la forêt vierge, formation « inouïe », avec son exubérante végétation à l'arome si pénétrant, mais aussi avec sa faune, non moins abondante, aux types plus ou moins rassurants.

En cicerone consciencieux, M. Melchissédec nous invite, avant de quitter le Brésil, à visiter l'état de *Sao-Paulo* ; nous savons tous que le Brésil est le premier producteur mondial de café — tel malicieux déclare en être convaincu depuis l'installation d'un certain petit bar en bordure d'un grand boulevard d'Alexandrie — mais l'apprendre autrement qu'en feuilletant un manuel scolaire ou un annuaire commercial a un charme tout spécial.

La ville du café a pris, ces dernières années, un prodigieux développement, dont notre conférencier a pu suivre les étapes.

Continuant notre voyage vers le Sud, nous passons en Uruguay : à regret nous ne pouvons nous y arrêter, bien que ce pays se révèle singulièrement attachant par la beauté de ses sites et la cordialité de son accueil.

Enfin nous abordons à Buenos-Aires, belle ville de plus de deux millions d'âmes, qui centralise une grande partie du commerce de l'Amérique du Sud. L'Argentine est le type classique du pays neuf, fertile et prometteur. M. Melchissédec y a longtemps séjourné ; des intérêts particuliers le lui font aimer, comme une seconde patrie ; très lié avec les hommes politiques, il nous communique ses idées personnelles sur certains d'entre eux, avec beaucoup de simplicité et d'humour. Malheureusement, l'heure avancée ne lui permet pas de s'étendre, comme il l'aurait voulu, sur son pays d'adoption. En terminant, il rend un hommage sincère et ému aux établissements religieux messagers, pour une large part, de la pensée française, dans les états Sud-Américains.

Les regrets que nous avait causés l'absence du Président de L'Union Latine s'étaient dissipés, d'autant plus que M. Melchissédec, se souvenant de l'eau du Nil, pourrait bien quelque jour amener M. Follereau dans cette Egypte, qui compte tant d'amitiés latines et françaises.

Deuxième et sixième Conférences.

A la suite des Hébreux en marche vers la Terre promise au 14^{me} siècle avant notre ère.

par le R. P. JAUSSEN, Dominicain de l'Ecole Biblique de Jérusalem.

Le R.P. JAUSSEN, de l'Ecole Biblique de Jérusalem, a reçu, lors de ses deux conférences sur : *Les Hébreux en marche vers la Terre Promise*, le plus chaleureux des accueils qu'on puisse faire à un Conférencier de talent et tandis qu'il parlait, plus d'un de ses auditeurs évoquait le moine soldat qui, le 30 Décembre 1914, avait annoncé à l'Etat-Major du général Maxwell ébahi la prochaine irruption des Turcs sur le Canal de Suez :

Partis de Socoth, aujourd'hui Tell Maskauta, près Zagazig, les « six cent mille piétons » du peuple de Dieu, traversent bientôt la mer Rouge sur l'emplacement des lacs Amers actuels. Obliquant alors vers le Sud, ils arrivent au bout de huit jours à Mara, aujourd'hui Aïn Moussa ou Haouara dont les eaux furent rendues potables par Moïse, puis ils atteignent Elim — nous pûmes admirer, grâce aux projections dont était accompagnée cette brillante causerie, quelques descendants des soixante-dix palmiers d'alors — ; un mois après la sortie d'Egypte, l'immense caravane pénètre dans le désert de Sin... puis c'est Raphidim, aujourd'hui Wadih Ferran où l'eau jaillit du rocher sous la baguette de Moïse et où la puissante tribu des Amalécites fut vaincue, grâce à sa prière.

S'arrêter avec Israël à chacune de ses étapes, évoquer ces paysages grandioses au pittoresque si inattendu... rappeler même succinctement les multiples traits d'esprit et d'érudition dont furent émaillées les conférences du JAUSSEN, dépasserait les bornes de ce bref compte rendu ; mais comment, par exemple, passer sous silence cette stèle où les savants croient voir la transition entre l'écriture idéographique et l'écriture phonétique ?

Bref, les Israélites arrivent le 1^{er} jour du troisième mois au pied du Sinaï et établissent leur campement sur le vaste plateau rocheux d'El-Kaha ; devant eux se dresse la masse imposante de la mon-

tagne. C'est là-haut que Yahweh va donner sa Loi au milieu des éclairs et des tonnerres...

Plus heureux qu'Israël, nous gravissons la montagne sacrée ; nous visitons, en passant, le célèbre monastère des moines grecs où les noms de Justinien, son fondateur, et de Kléber, son restaurateur, sont encore en vénération, et nous arrivons enfin au sommet... là où le prophète entra en communication avec son Dieu. Dans une envolée magnifique, l'éminent conférencier nous transportant face aux grands problèmes actuels s'écrie : « Dans les angoisses d'aujourd'hui, dans le désordre et l'anarchie qui troublent notre monde, le Décalogue de Moïse se dresse inébranlable et lumineux, tel un phare sau-



Vers le Sināi.

Photo A. Jaussen.

veur. Les individus et les nations qui regardent vers Lui ne périront pas ! »...

« L'An II, au vingtième jour du second mois », les Hébreux reprennent leurs pérégrinations à travers la péninsule sinaïtique ; but du voyage : Aïn Cadès, à onze jours de marche. La longue station de 38 ans qu'ils firent en ce lieu, s'explique par le fait que Cadès était le point central de tout un système d'oasis et constituait en même temps un abri sûr contre leurs ennemis établis derrière les montagnes ; cette étape fut marquée d'événements importants : près de là les exégètes situent le mont Hor, lieu de la mort d'Aaron ; de là Moïse envoie des éclaireurs pour explorer le pays de Chanaan : ils en rapportent des fruits d'une grosseur extraordinaire en même temps qu'une

vive impression d'épouvante : « Ces peuples sont plus forts que nous. Nous y avons vu les Géants, fils d'Enac, nous étions à leurs yeux comme des sauterelles ». Aussi le peuple murmure-t-il...

L'arrêt de Yahweh est terrible : il fixe à quarante ans le temps d'expédition qu'il exige de son peuple... Israël comprend sa faute : « Nous monterons au lieu dont Yahweh a parlé, car nous avons péché ». Mais il n'est plus temps d'entreprendre la conquête qui leur avait été offerte : ils sont taillés en pièces à Horma. — Aïn Cadès, a été retrouvée, il y a 50 ans, par un archéologue américain ; des ruines nombreuses disséminées aux environs attestent la fertilité dont jouissait autrefois cette contrée ; Horma, par exemple, appelée plus



Le couvent grec de Sainte-Catherine au mont Sinaï *Photo A. Jaussen.*

tard Sebeita, semble une ville abandonnée depuis peu, sa prospérité aux premiers siècles de l'ère chrétienne est attestée par de nombreux vestiges d'églises encore debout. C'est en ce lieu qu'Israël réussit à effacer la défaite qui lui avait été infligée par les Chananéens d'Arad trente-huit ans auparavant.

Moïse, soucieux d'épargner à sa caravane les fatigues d'un trajet long et inutile, demande au roi d'Edom ou Esäü, d'une façon d'ailleurs fort courtoise, la permission de traverser son pays pour atteindre Moab : « Nous monterons par la grande route, et si nous buvons de ton eau, moi et mes troupeaux, j'en payerai le prix ; je ne ferai que passer avec mes pieds. » Edom répondit : « Tu ne passeras

point ». Les Israélites durent donc descendre vers le Sud et contourner la montagne de Seir pour remonter ensuite par l'est vers la plaine du Jourdain. Ils atteignirent d'abord Aziongaber (l'Akaba actuelle), lieu où plus tard la flotte de Salomon débarquera l'or d'Ophir et dont Renaud de Châtillon fera un port d'attache pour ses navires. D'Aziongaber les Hébreux remontèrent par la longue dépression de la Arabah jusqu'à Fenan, la Phunon de la Bible. C'est là que fut élevé le Serpent d'Airain forgé avec le cuivre des mines environnantes ; c'est probablement à l'exploitation de ces mines qu'étaient condamnés les premiers chrétiens : le mot Phunon serait devenu par altération Phénicie dans les récits des anciens hagiographes.

Suivant la vallée de l'Ouadi-Zared, le peuple de Dieu arrive en vue de Moab ; mais pour obéir aux ordres de Jéhovah, il incline encore une fois vers l'Est, puis taille en pièces Séhon, roi d'Hesebon, qui avait refusé le passage, s'empare de toute la Transjordanie et vient camper dans les plaines de Moab en face de Jéricho. Bientôt Moïse monte au sommet du Phasga, sur le mont Nébo. De là, il peut apercevoir la Terre Promise, mais il n'y entrera pas en punition de la faute d'Horeb.

Nous aussi étions arrivés au terme de notre voyage. Durant ces conférences, de magnifiques photographies nous permirent de soupçonner la vie intense de ces immenses cimetières et rendirent plus vif notre désir de prendre part à une de ces « Caravanes bibliques », afin de pouvoir revivre plus complètement ces heures si émouvantes de l'histoire humaine.

Troisième Conférence.

Quelques grandes figures du Roman contemporain

*par M. CHRISTIAN DE CATERS, Délégué de l'Echo de Paris
au X^e Congrès de la Presse Latine.*

C'est à M. MELCHISSÉDEC, que nous devons la bonne fortune d'avoir entendu, le 28 Janvier, M. DE CATERS qui traita, devant un auditoire de choix, la question si actuelle du Roman contemporain.

Ces dernières années ont vu la décadence du roman français. Une telle affirmation, faite par quelques critiques pessimistes, est-elle fondée ? On ne saurait le croire, si l'on considère l'œuvre aussi féconde que variée, qu'a vu surgir la fin du XIX^e siècle, et le début du XX^e ; à l'appui de sa thèse, le conférencier fait défiler devant nous, quelques-uns des auteurs les plus caractéristiques des cinquante dernières années.

Et d'abord il semble que vers 1880-90 nous trouvions dans le roman français trois Maîtres dont l'influence va être très grande sur leurs cadets de la génération suivante : Paul BOURGET, Anatole FRANCE et Pierre LOTI.

Le premier peut être considéré comme le représentant de l'esprit géométrique, qui donne à son roman d'analyse une allure de théorème ; il excelle à débrouiller ce qu'il y a de plus complexe dans le cœur humain. Aussi, par suite de l'allure mathématique de ses romans, ses héros raisonnent-ils plus qu'ils ne sentent.

Bien différent de l'auteur du «Disciple», Anatole France possède plutôt l'esprit de finesse ; son procédé habituel est une ironie calme et délicate, en harmonie avec son scepticisme souriant ; cependant, il sait bâtir, sur une trame très légère, des romans riches en idées, ainsi « *Le crime de Sylvestre Bonnard* », comme il saura, s'il le faut, évoquer les à-côtés angoissants de la vie quotidienne, par exemple dans « *Les Dieux ont soif* ».



Maurice Barrès.

LOTI, lui, voyageur et poète, sait donner dans ses récits pittoresquement colorés, la sensation intense des paysages et des choses ; sa force d'évocation est telle, que nous croyons éprouver, comme ses héros, la chaleur suffocante des soirs tropicaux, ou l'âpre humidité des matins brumeux d'Islande, et

tout cela dans un style inégalable de simplicité et de naturel.

C'est alors qu'un Mentor des jeunes écrivains d'avant-guerre se révèle : Maurice BARRÈS. Cet admirable entraîneur se place nettement sur le terrain national, il plaide pour les idées traditionnelles : aussi ses romans ne laisseront-ils pas indifférente la génération témoin d'Agadir et de Fachoda.

Dans l'après-guerre, surgit toute une armée de romanciers. Quelques noms émergent, sur lesquels d'ailleurs on ne peut pas encore porter de jugement définitif.

Les esprits, accablés par les hantises journalières de quatre ans de meurtres, demandent d'échapper à la sinistre réalité. Pierre BENOIT ressuscite le roman d'aventure : l'*Atlantide* obtient immédiatement un succès très marqué, accentué encore par la polémique, qui s'élève autour du livre. Déjà s'affirme ce brillant conteur, ce merveilleux

analyste des passions, que les œuvres subséquentes ne démentiront pas. Ce que P. Benoît a de très spécial, c'est le pouvoir de donner l'illusion de choses vues, alors que pour composer ses premiers romans, il ne sort pas de son cabinet de travail.

Tout autre est le procédé de P. MORAND : il a couru le monde, et c'est dans des paysages vus, et dans une société connue, qu'il situe l'intrigue de ses romans. Le succès obtenu par son genre exotique, prouve en même temps que la valeur de l'écrivain, l'attachement du public, pour son œuvre cosmopolite.

Nouveau genre très goûté aussi du public, c'est celui des « *Vies Romancées* », dont André MAUROIS est un des meilleurs représentants ; son *Disraëli* est une œuvre particulièrement brillante. Cette forme littéraire qui demande l'union des talents de l'historien à ceux du romancier, a l'avantage de faire revivre, souvent très exactement un personnage historique, et de découvrir parfois l'énigme de son œuvre. Combien de noms pourrait-on ajouter, à ceux qu'on vient de citer : Jacques de LACRETELLE, Roger MARTIN du GARD, François MAURIAC et tant d'autres écrivains de haute classe !



Pierre Benoît.

Parmi tous ces maîtres du roman, M. de Caters ne cache pas une sympathie marquée, pour Marcel PROUST ; sans doute, lu sans snobisme, l'auteur d'« *A la recherche du temps perdu* », peut être qualifié d'ennuyeux par des esprits superficiels que rebute l'enchevêtrement de ses interminables phrases, mais quelle finesse d'observation, quelle abondance de documents psychologiques ne trouve-t-on pas dans les quinze volumes de son œuvre ! Aussi l'influence de cet original maladif, est-elle encore considérable. Si, du point de vue moral, certaines restrictions s'imposent dans l'œuvre très mêlée des auteurs contemporains, on peut dire que du point de vue littéraire, les cinquante dernières années ont vu une efflorescence merveilleuse de romanciers

aux talents très divers, qui ne permet pas d'envisager à brève échéance, la mort du roman français.

M. de Caters est un brillant causeur : pendant plus d'une heure, il nous a tenu en haleine relevant, par de piquantes anecdotes, un sujet aride par lui-même, mais auquel le charme de sa conversation donnait déjà un intérêt prenant.

Quatrième Conférence.

Bretagne est Poésie

par M. MORIK BRIN, de la Faculté des Lettres du Caire.

« *Bretagne est Poésie* », tel est le titre moyenâgeux donné par M. BRIN à sa conférence, la quatrième du cycle ; certainement que Marie de France, auteur de ce mot, n'aurait pas désavoué notre conférencier, et aurait même trouvé « moult » intéressante, cette causerie tout empreinte de lyrisme.

La pensée de Marie de France se retrouve en substance sous la plume d'Arthur de la BORDERIE : « La Bretagne est une poésie, une poésie dans le présent et dans le passé » : c'est le thème que va nous développer M. Brin.

Voici d'abord que défilent devant nous les innombrables chantres de la Bretagne de jadis ; parmi eux les Trouvères se sont fait une place de choix : c'est le temps où Perceval et Lancelot vont à la poursuite du Graal devenu, chez les continuateurs de CHRISTIEN DE TROYES, le St.-Graal ; c'est le temps où règne Arthur que popularisera Robert WACE ; c'est le temps où BÉROUL et THOMAS racontent les mélancoliques aventures de TRISTAN de Cornouailles et d'YSEULT la blonde, roman que BÉDIER va restaurer et qui trouvera une expression nouvelle sous la plume du romantique WAGNER ; c'est le temps aussi où Marie de France écrit ses *Lais*, d'une inspiration si touchante.

Cette littérature bretonne du XVII^e siècle trouvera des échos dans l'Europe entière : Edouard LALO y puisera le thème de son « *Roi d'Ys* », SHAKESPEARE ira y chercher le sujet du « *Roi Lear* », les Germains édifieront les statues des héros du Cycle d'Arthur sur le tombeau de Maximilien.

Mais si la Bretagne d'autrefois a connu une telle efflorescence d'œuvres littéraires, si la publication de certains de ses poèmes d'alors a été une révélation pour le monde érudit, il ne faut pas croire que le feu sacré se soit éteint pour toujours, car la Bretagne, poésie dans le passé, l'est aussi dans le présent ; et cette poésie, qu'elle soit d'ex-

pression celtique, qu'elle soit d'expression française, est encore aujourd'hui frémissante de vie.

Vers la fin du siècle dernier, un auteur de 25 ans, Louis Tiercelin, groupe les poètes de la fameuse phalange de l'Hermine qui publiera le beau recueil du Parnasse breton. Et ces poètes-là ne sont pas de ces régionalistes à clichés, dont Le BRAZ a donné la recette : « *Vous prenez quelques clochers à jour, quelques calvaires, un air de binou, trois notes de bombarde (très recommandée la bombarde !) vous ajoutez un brin de genêt, un bouquet d'ajoncs d'or, du vent, de la brume, de la pluie, de la mer ; vous mêlez le tout, vous agitez fortement... et vous avez la Bretagne !* », mais de ceux qui connaissent leur pays, qui l'aiment, et dont le but est d'exalter le sentiment national et le mouvement intellectuel breton.

Cette œuvre est celle aussi d'un La VILLEMARQUÉ, d'un SOUVESTRE, d'un La BORDERIE, d'un PITRE Chevalier, ce Walter SCOTT armoricain, surtout de BRIZEUX, l'auteur de cette charmante idylle de « Marie » et de ce poème des « Bretons » dont on a pu dire : « *Si la Bretagne disparaît, on la retrouvera entièrement dans le poème des Bretons* », tant est forte de vérité et de couleur locale, cette peinture du pays d'Armor. Ceux qui ont recueilli le flambeau sacré sont légion, tels :

TIERCELIN, parvenu à la maturité de son génie ; Anatole LE BRAZ, auteur de la pathétique Chanson des Chênes ; Charles LE GOFFIC, disparu d'hier, à la fois romantique et classique, qui a su merveilleusement adapter son celtisme à la culture latine pour interpréter la poésie de détresse de son vieux pays ; Théodore BOTREL, le Barde si regretté, au sujet duquel ROSTAND a pu dire : « *Ses modulations font pousser les genêts quand on les chante* » ; Camille LEMERCIER d'Erme, ami personnel de M. BRIN, qui s'est révélé poète sensible et délicat dans son admirable poème : « Les bergers du désert » et bien d'autres encore.

Les applaudissements spontanés qui éclatèrent plusieurs fois dans le courant de cette Causerie, prouvèrent à M. Brin l'enthousiasme de l'auditoire vibrant qui était devant lui ; et, quand nous quittons à regret la Salle des Conférences, nous ne pouvons que souscrire à la parole de la BORDERIE, ayant pu constater par nous-mêmes, que le siècle qui a vu mourir Le Goffic ne le cède en rien à celui qui a vu naître Marie de France.

Cinquième Conférence.

En marge de la Banque

*par M. Jean MORIN, Directeur des Agences d'Égypte
du Crédit Lyonnais.*

Monsieur Jean MORIN s'est déjà vu applaudir dans la Salle des Conférences du Collège St.-Marc. Sa charmante causerie sur ses « *Impressions de Russie* », est encore présente à toutes les mémoires ; sinon ses quelques mots de réponse à M. le Président NACCACHE, qui le présentait, auraient suffi à nous faire goûter sa parole à la fois étincelante et onctueuse.

Brièvement, M. Morin nous annonce ce que sera sa conférence : « Je n'ai pas l'intention de vous proposer des solutions pour résoudre la crise économique actuelle... je n'ai aucun tuyau à vous donner sur la monnaie égyptienne... Je pratique simplement la Banque depuis de longues années. Aussi, ce seront des souvenirs, quelques réflexions sur la banque, qui feront l'objet de cette causerie ». Quoique le public alexandrin soit très subtil sur les questions d'argent — le Directeur du Crédit Lyonnais le sait par expérience — on entend souvent de bizarres réflexions sur les banques et les banquiers !

Pour l'homme politique, la banque est un mur d'argent et les banquiers ont des ventres en or ; le socialiste les dénonce à la vindicte publique ; l'homme moyen les considère comme des personnages mystérieux, dont les caves regorgent d'or... ; le cinéma en fait des êtres tout-puissants lancés dans de fantastiques aventures, et qui peuvent d'un mot déjouer les complots et faire surgir des millions. Evidemment, le banquier n'est pas cela : son métier est austère, et ne lui ménage ni risques, ni soucis, ni travail.

Aussi celui qui se destine à cette profession doit-il posséder une culture générale sérieuse ; par un long apprentissage acquérir de l'expérience et se former le jugement, « le métier demande plus de jugement que d'imagination » ; avoir le sentiment des risques que comporte une affaire ; posséder un sens social très vaste, qui lui permette de démasquer les bluffeurs, une science comptable très étendue, et de grandes qualités d'organisateur, car il devra s'occuper de services multiples et compliqués : on n'improvise pas une banque, c'est avec le temps qu'elle acquerra de la puissance, si elle sait se garder du vertige devant les succès rapides mais éphémères de concurrentes inexpérimentées.

Si nous assistons actuellement à une crise profonde de la banque, nous le devons pour beaucoup aux créations hâtives de l'après-guerre ;

le monde se jetait dans la spéculation et se gorgeait de richesses fictives ; aujourd'hui, les illusions sont tombées ; par contre-coup la foule déserte la bourse et retire son argent des banques. Il est vrai que le banquier n'a jamais été très populaire, témoin jadis : Enguerand de MARIGNY pendu, le connétable de CLISSON haï, Jacques CŒUR torturé, SEMBLANÇAY rendant l'âme à Montfaucon, le marquis d'O chassé, le maréchal d'ANCRE assassiné, FOUQUET emprisonné ; cependant quelques noms se sont imposés : SULLY, COLBERT, FLEURY, TURGOT... Avec les temps nouveaux, on voit un ex-pâtissier OUVRARD fournisseur des gouvernements issus de la Révolution, qui arrive, par de subtiles manœuvres, à détourner 141 millions ; tandis que peu après le type des grands financiers se précise avec CAMBON, VILLÈLE, pour aboutir au banquier moderne, genre Henri GERMAIN... Mais déjà au banquier type nominatif s'est substituée la grande banque, type anonyme.

Il faut ajouter que les écrivains ont souvent fait des maîtres de la finance, l'objet de leurs satires : aussi un TURCARET, un LECHAT, un BRACARD, sont-ils restés le type du financier dans l'esprit

populaire. Il semble que l'erreur du peuple en pareille matière ait été un manque de discernement entre le financier proprement dit et le simple brasseur d'affaires. De nos jours, que de badauds ont été dupes d'un ROCHETTE, d'un OUSTRIC, d'un HANAU, d'une Thérèse HUMBERT !

L'éducation du public reste à faire. Mais l'exploitation d'une Banque est pleine d'embûches : aussi le banquier a-t-il besoin d'être secondé par un personnel dévoué, dont le type générique est l'employé de Banque. Ce personnage a bien évolué. Il y a quelques années, c'était un être d'aspect minable, aux vêtements luisants et verdâtres, qui ignorait les sports, ne se rasait guère que le dimanche, et à qui on ne demandait que d'avoir une belle écriture. Il travaillait alors de 8 h. du matin à 6 heures de l'après-midi, ne sortait que



Dessin du F. Hilaire

M. Jean MORIN

Directeur des Agences d'Égypte du Crédit Lyonnais.

rarement, tel ce phénomène qui, depuis 20 ans employé à la banque, n'avait jamais pris de congé ; un jour il arriva avec une heure de retard ; émoi du personnel qui amène cette confiance : « Je viens de me marier ! »

M. MORIN se souvient du temps où, employé de banque dans une petite ville de Bretagne, il voyait arriver les paysans porteurs d'écus que collait ensemble une épaisse couche de graisse ou de beurre. Le patron, avare, tirait une partie de ses revenus du prêt d'un titre de rente à de jeunes filles pauvres qui ne pouvaient réunir la dot exigée par la loi, pour leur mariage avec un militaire ; il avait fait fabriquer, pour dix sous, un timbre portant « *Perforeuse dérangée* », plutôt que de dépenser dix francs pour faire réparer la machine à perforeur les chèques... Et cela ne date que de 32 ans !

L'employé de banque moderne est standardisé ; il est syndiqué, fait du sport, prend des douches, tape à la machine ; le bureau a gagné en dignité et en tenue ; de son côté, le patron a fait beaucoup pour l'employé, aussi ce dernier a-t-il vu sa situation s'améliorer grandement durant ces dernières années.

En terminant, M. Morin souhaite d'avoir réussi à nous donner une meilleure opinion de la banque, et à réconforter notre confiance en elle... ; il peut se flatter d'avoir pleinement atteint son but. Comment en aurait-il été autrement, devant un auditoire entièrement conquis ? Le Directeur des Agences du Crédit Lyonnais, dont le charme de la conversation n'est égalé que par le charme de la personne, est un de ces hommes en présence desquels, on se sent heureux d'appartenir à l'humanité.

Le chroniqueur, n'ayant pu à regret assister aux deux dernières Conférences, se permet, avec toutes autorisations requises, de transcrire le compte rendu qui en a été fait par M. S.-ROMAIN. Cet écrivain, au talent bien connu, est en même temps pour l'Académie un ami sûr et apprécié ; si, désireux de ne pas froisser sa modestie, nous nous taisions sur son mérite, les murs de notre Salle de réunion le carillonneraient hautement.

Septième Conférence.

Le Tour du Monde à l'Exposition Coloniale

par le T. C. F. SAMUEL.

Une assistance distinguée remplissait, le 19 mars, la salle des conférences du Collège Saint-Marc pour y entendre parler de l'Exposition coloniale française. L'orateur, le T.C.F. SAMUEL, était qualifié

pour traiter un pareil sujet, puisqu'il fut le délégué de l'Institut des Frères à cette manifestation de la plus grande France.

Le conférencier s'excuse d'abord de ce que des vues défectueuses ne donnent à son public qu'une très faible image des merveilles de cette Exposition qui fut un acte d'union internationale et une véritable découverte de richesses aussi nombreuses qu'insoupçonnées.

Voici d'abord les colonnes de la porte monumentale sur lesquelles sont gravés les noms de tous les pionniers de la pensée civilisatrice : missionnaires, explorateurs, conquérants, colonisateurs. Quel palmarès et quel martyrologe !

Puis, c'est le Musée permanent des Colonies qui sera la seule survivance de tant de merveilles. Ses quatre murs de 80 mètres de long sur 60 de large, en pierre dure de Poitou, sont entièrement sculptés et figurent en images saisissantes la faune et la flore des colonies françaises. Rien de plus beau n'a été fait, en ce genre, depuis les imagiers de nos cathédrales médiévales.

Saluons en passant la résurrection, très heureuse, du temple d'Angkor-Vat, imposant et admirable vestige de la civilisation Khmer dans ce Cambodge aux forêts luxuriantes. Voici, plus loin, le très beau pavillon des Indes néerlandaises, un des clous de l'Exposition, devenu la proie des flammes et réédifié en moins de quatre mois. Presque dissimulée, une autre merveille : la reconstitution du Temple de Baalbeck par un Beyrouthin, ancien élève des Frères, M. Jean DEBS, mort subitement, ces mois derniers, devant sa maquette, vrai chef-d'œuvre d'après l'opinion unanime des innombrables visiteurs.

Que de choses à voir, à admirer... mais le temps nous manque. Mentionnons, au hasard, la Cité des Informations qui ne désemplit pas, le remarquable pavillon Italien qui reproduit génialement le temple de Septime-Sévère, le jardin Zoologique colonial, la mosquée de Djenné, celle d'Alger, les dioramas, le palais Azem de Damas, les danseuses de Bali, les fontaines lumineuses, le pont d'eau, la féerie des illuminations, le Pavillon des Missions Catholiques, « le cœur de l'Exposition », selon le beau mot du ministre des Colonies, M. Paul REYNAUD, et qui eut ses 60.000 à 80.000 visiteurs par jour...

Tel fut ce beau tour du monde en une heure que d'aucuns souhaitaient intérieurement avoir fait en plusieurs semaines en 1931. Du moins, celui-ci fut peu coûteux et nous donna une idée d'ensemble de cette Exposition parfaitement réussie, puisqu'elle a attiré plus de 30 millions de visiteurs.

Huitième Conférence.

Saint François et le sentiment de la nature

par M. E. BRECCIA, Directeur du Musée Gréco-Romain.

Devant une assistance des plus sympathiques, aux premiers rangs de laquelle se remarquaient les notabilités italiennes d'Alexandrie, M. le docteur BRECCIA, Directeur du Musée Gréco-Romain, a donné au Collège Saint-Marc, une fort belle conférence sur *Saint François et le sentiment de la nature*.

M. James COATSWORTH, sous-directeur général de la Municipalité, vice-président de l'Amicale des Anciens Elèves des Frères et membre d'honneur du Cercle Sainte-Catherine, présente l'érudit conférencier en des termes fort heureux et vivement applaudis. M. Breccia remercie et s'excuse de parler d'un sujet, un peu profane pour lui. La suite de son discours devait démentir ce préambule aussi modeste que spirituel.

« Je vais essayer, dit-il, d'éclaircir à mes auditeurs et à moi-même, quelques aspects de l'âme de S. François si universelle dans son extrême simplicité, et d'analyser quelques bribes du riche trésor spirituel que l'époux de Dame Pauvreté a laissé en héritage au monde ». M. Breccia esquisse ensuite un parallèle entre Jésus et S. François. Le *Poverello* a voulu revivre dans son intégrité la vie évangélique. Et dans son fraternel amour pour l'humanité ou pour mieux dire des hommes, son cœur ardent et mystique s'est épris d'affection pour tous les êtres de la nature.

Les Anciens avaient admiré ou craint la nature ; certains l'avaient divinisée. Parmi les Modernes, il en est peu qui l'aient vraiment aimée pour elle-même et pour Dieu. La plupart ne voient que sa beauté et ce qui en elle s'harmonise avec leur pessimisme, leur caractère ou leurs passions. De telle sorte qu'il n'est pas téméraire d'affirmer qu'avec S. François renaît ou plutôt naît le vrai sentiment de la nature, sentiment fait d'amour, de joie, de compréhension, d'idéalisme et de sens du divin. Ce n'est pas un vague panthéisme, mais la vision du Seigneur dans les choses qui chantent, elles aussi, la gloire du Très-Haut. « Que tu sois loué, Seigneur », tel est, en effet le leit-motiv de l'âme franciscaine à propos de toutes les manifestations de la vie.

Artiste et poète, très humain et très saint, le patriarche d'Assise a inspiré nombre d'artistes, d'écrivains et de poètes. Si d'aucuns ne l'ont pas compris — tel un Gabriel FAURÉ — la plupart ont mieux senti, grâce à lui, l'âme des choses. Pour un S. François, tout parle dans la nature, tout est un don de Dieu et une prière.

Pour illustrer sa démonstration, M. Breccia fait défiler devant les yeux du public de nombreuses et remarquables projections : Assise, des paysages de l'Ombrie, le Couvent de Saint Damien et le jardin de Sainte Claire, les Ermitages des Carceri, de Greccio, de Poggio, de Bustone, le lac Trasimène, plusieurs vues de l'Alverne, cette pittoresque et âpre montagne où Saint François vécut les heures sublimes que l'on connaît.

En guise de péroraison, M. Breccia lit avec expression l'admirable *Hymne à notre frère le Soleil*, composé par Saint François agonisant et qui est un des plus beaux monuments de la littérature italienne naissante.

Le Cercle Sainte-Catherine et l'Amicale des Anciens Elèves des Frères, sous les auspices desquels cette conférence était organisée, félicitent et remercient M. Breccia pour le brillant succès de sa parole abondante, érudite, d'une belle envolée et vraiment digne d'un pareil sujet.

A la fin de ce bref et imparfait compte rendu, le Comité des Conférences nous permettra bien d'exprimer un souhait qui est certainement le sien : c'est que les années à venir voient un programme aussi réussi que celui de la saison dernière. D'ailleurs ceux qui se disent renseignés parlent déjà de certain projet qui, quoique imprécis encore, est cependant de très bon augure. Puissent les idées nobles et désintéressées de certains se réaliser pleinement à la joie et au profit de tous !

R. DE L'OISEAU.



Nos Artistes.

IL paraît presque superflu de venir une fois encore vanter le mérite de ce qu'il est convenu d'appeler le « Groupe Artistique » car depuis qu'il existe un *Lotus* et qu'on y écrit, les divers chroniqueurs ne tarissent pas d'éloges sur ceux qui, en se passant le masque, semblent se transmettre le secret du succès... D'ailleurs, dénombrer les chevrons de chacun de nos « as » de la scène, montrer à nouveau les salles frémissantes de l'Alhambra, de Ste-Catherine, de la Ste-Famille, de St-Joseph, de St-Gabriel, de St-Marc, voire de Mansourah et du Caire, est parfaitement inutile pour beaucoup de lecteurs, leur appréciation personnelle pouvant avantageusement sup-

pléer aux comptes rendus les plus véridiques. Et cependant le *Lotus* a le devoir sacré de remercier ceux qui nous ont fait passer de si agréables moments.

Tout d'abord, mentionnons une manifestation qui, pour clôturer l'année scolaire 1930-31, ne saurait tout de même être passée sous silence : nous voulons parler du ballet que fit exécuter M. F. CÉPICH lors de la Distribution solennelle des Prix ; voici d'ailleurs le compte rendu qu'en donne la Bourse Egyptienne du 25 Juin : « La séance s'est terminée par une « Ronde des petits pages », tout-à-fait charmante. Les dix à quinze minutes que durèrent les évolutions des douze



Les Acteurs des « Plaideurs » de Racine.

Photo V. Calvi.

jeunes artistes furent trop courts au gré des spectateurs qui ne perdaient pas une figure de cette fantaisie. M. F. CÉPICH, professeur à St-Marc, qui en a assumé la préparation et la direction, peut être fier de l'aisance, de la gentille désinvolture, de l'impeccable brio de ses délicieux « petits pages ». A eux et à leur formateur nos chaleureuses félicitations. »

Si les benjamins méritent de telles louanges, que dire des aînés invulnérables à la crise. Ils nous ont offert un répertoire de choix ; qu'on en juge par la liste suivante :

L'âme des héros, drame de Bilhaud et Carré.

Le commissaire est bon enfant, comédie adaptée de Courteline.

Mentons Bleus, scène de la vie de cabotins.
La Recommandation, comédie de M. Maurey.
Monsieur l'Aumônier, drame de T. Botrel.
Un mariage au téléphone, comédie de M. Hennequin.
Le Pater, drame de François Coppée.
L'Anglais tel qu'on le parle, comédie de Tristan Bernard.
L'Académicien, vaudeville de D. Auschitzky.
Le Docteur Oscar, comédie de Antony Mars.
Le Coffre-Fort, comédie de D. Auschitzky.

Faire revivre pour le lecteur chacune de ces pièces serait une besogne au-dessus des forces du chroniqueur, travail inutile d'ailleurs, car un long et fastidieux article risquerait fort de tomber sous le couperet de la rédaction ; mais comment ne pas mentionner au moins les merveilleux interprètes, continuateurs de la noble lignée des artistes qui ont enthousiasmé le Collège et ses invités pendant quatre-vingts ans. M. Zénié est l'artiste des artistes, tout comme Ney était le brave des braves ; sa réputation n'a pas eu à souffrir de la magistrale interprétation des rôles de G. Aubry, le vétérân des campagnes napoléoniennes, du sympathique et consciencieux abbé Muller ou du désopilant M. Réfléchi.

M. E. JAOUICH, constamment sur la brèche, toujours très applaudi, a enlevé brillamment les rôles de premier plan qu'il a tenus dans presque toutes les pièces, excellent surtout dans l'oncle Théophile, l'interprète Eugène, Monsieur Floche, le soldat Gourdu, l'épiciier Fruchot...

M. DÉMECH dispute à M. JAOUICH la palme du dévouement comme d'ailleurs celle du succès ; acteur très sympathique, il réussit aussi bien dans le plaisant que dans le sévère.

M. R. BIQUET est le roi du naturel ; aussi aime-t-on toujours voir son nom figurer au programme ; très heureux dans son jeu, il se surpasse dans les rôles de commissaire ou d'inspecteur de police.

Très naturel aussi M. F. Bienvenu, pseudonyme d'un artiste qui a campé à la perfection l'Officier Verdon du Coffre-Fort.

M. M. MASSABKI a rempli avec brio les rôles du reporter Chilosa dans *l'Académicien*, du Curé dans *le Pater*, de M. Cirandel dans *l'Anglais tel qu'on le parle*... mais nous l'avons aimé surtout dans Gustave, le neveu plein d'affection désintéressée pour l'oncle que l'on croit mort.

M. B. DUTTON est un de ces acteurs dont l'apparition est toujours saluée d'applaudissements ; connu dans les rôles d'anglais où il est sans pareil, il s'est révélé parfait juge de paix dans *le Coffre-Fort*.

M. R. POLI a eu beaucoup de succès dans les rôles de Leroux le communard ou de Frazzani, le beau-père avide de vendetta.

M. G. MALHAMÉ a incarné un Rondouille piteux à souhait, ses répliques agrémentées d'un savoureux accent marseillais, étaient attendues et applaudies.

M. E. BELSO a brillé comme sous-officier correct ou Monsieur bien mis. M. VIVANTE a traduit avec bonheur le rôle difficile de sergent Merville dans *Monsieur l'Aumônier*. MM. J. GARGOUR, H. GOUT et M. JEANNIN, faisant offices de militaires ou de domestiques, ont été frappants de vérité, M. G. DAPÉRY a fait récemment sur scène une apparition prometteuse. Comment ne pas mentionner aussi M.M. HANANIA, DJANGY et NAHMIAS, élèves du Collège, qui se sont fort bien acquittés de leur rôle respectif ?

M. F. CÉPICH se classe à part s'étant spécialisé dans la chanson, genre d'ailleurs où il est vite passé maître ; ses dernières compositions : « Crise ! » — « Tout va bien ! » — « Le Domaine de Siouf », sont sur toutes les lèvres.

A la suite de cette série d'éloges si mérités, est-il permis d'exprimer un regret ? C'est celui que nous a causé l'abstention de M.S. ELIAS ; nous nous inclinons sans doute devant les raisons péremptoires qui ont motivé sa décision, mais n'empêche que sa réapparition sur nos planches comblerait le vœu secret de tous. Nous savons par ailleurs que notre brillant comique a voulu tout de même se rendre utile et partager, avec le toujours dévoué M. DE LÉO, le méritoire labeur des à-côtés du théâtre.

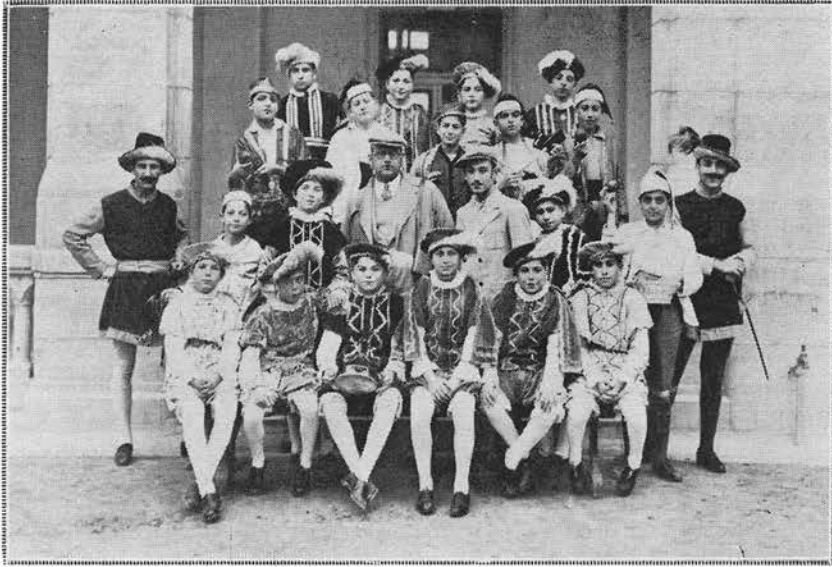
Au moment de clore cette liste déjà longue, d'autres noms viennent sous la plume, nos artistes sont légion ! C'est à la légion entière que s'adressent nos bravos et notre gratitude.

Les acteurs de l'Académie n'ont pas permis à leurs aînés du Cercle et de l'Amicale de moissonner dans les champs de Thalie tous les lauriers de l'année théâtrale, si tant est que les champs de Thalie soient toujours plantés de lauriers. A l'occasion du Mardi-Gras, ils nous ont donné une comédie classique et une opérette. Du classique ! le plus novice en fait de répertoire théâtral sait que cette sorte d'œuvre est de sa nature très difficile à rendre, et pourtant nos jeunes acteurs ont enlevé la Comédie des *Plaideurs*, de Racine, avec beaucoup d'aisance et de brio.

Qu'il nous suffise de dire que : Dandin avait trouvé un interprète de premier ordre en la personne de M. E. AMAD, le distingué Président de l'Académie ; bien servi d'ailleurs par ses qualités physiques, il a su tenir le rôle du juge maniaque avec beaucoup de dignité et de compréhension ; M. PATOUNAS, Léandre, a été très brillant

dans le rôle de ce fils qui sait prendre les intérêts de son père sans négliger les siens propres ; M. HANANIA, alias Chicaneau, s'est révélé un plaideur réussi dont les reparties d'un rare comique ont été très goûtées ; de son côté, M. TAMER a su rendre un conte de Pimbésche extrêmement original ; M. A. TRIONE a tenu son rôle de Petit-Jean avec une verve et un entrain qui n'ont guère été égalés que par M. R. TRAD, l'Intimé ; M. A. AMAD a bien rempli l'office de souffleur.

L'opérette « Le parapluie de Don Quichotte » a connu plusieurs fois les honneurs de la scène : c'est dire son succès. Le sujet : Un touriste anglais, sir Foolishon, après de multiples péripéties, devient



Les Acteurs du « Parapluie de Don Quichotte ». Photo V. Calvi.

acquéreur d'un vieux « riflard » de loterie qu'il prend le plus sérieusement du monde pour le parapluie de Don Quichotte.

Rien ne manquait à M. E. JAOUICH pour remplir à la perfection le rôle d'un sir Foolishon aux innombrables excentricités. La réplique lui était bien fournie par M. L. DJANGY incarnant John le domestique. Les deux alguazils, MM. Elie MICHEL et T. AVIÉRINOS se sont acquittés de leur tâche avec la parfaite allure du sergent de ville. M. J. DJANGY, qui avait un rôle de premier plan, a manifesté un entrain endiablé bien en rapport avec le personnage d'Antonio Peppo ; le cicerone hâbleur et mystificateur a trouvé un exact interprète dans M. Zayat.

Les autres acteurs : MM. R. DJANGY, JEANNIN, MASSABKI, CHEHEB, SCORDIDIS, LUBICZ, nous ont prouvé une fois de plus que le

cothurne sied parfois très bien à de petits pieds. Même succès chez les figurants : MM. TABBAB, EUSTHATOGLOU, SIRSLY, ARIAN, ZARB, POLCOWSKY, marchands, et MM. NACCACHE, ANDERSON, DEBS, MUSSAWIR, jeunes gens de la ville. Mention spéciale aux chantres, particulièrement à MM. EUSTHATOGLOU et POLCOWSKY, dont les refrains ont connu un tel succès qu'il n'est pas rare de les entendre encore fredonner ici ou là.

En dehors de ces deux pièces importantes, citons la saynète connue : « Les Quatre Prunes », fort bien rendue par M. J. PATOUNAS et M. H. CASSAR. De son côté, l'orchestre sous la direction de maestro BORGHESI a brillamment contribué au succès de nos fêtes. Merci à Messieurs les Musiciens et à leur vaillant chef.

A tous nos acteurs, petits et grands, semeurs de joie et d'idéal, honneur et reconnaissance !

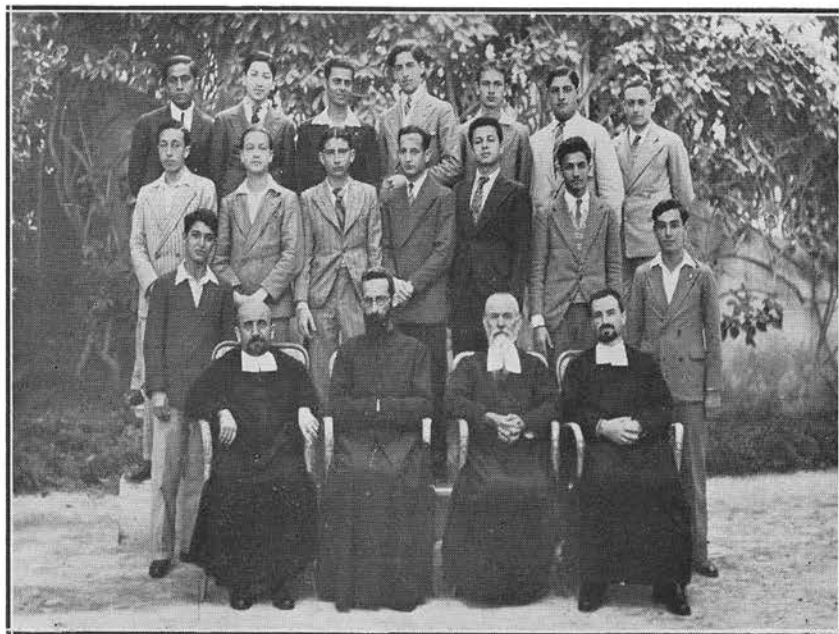
RO.



Retraite de fin d'études.

« *Je la conduirai dans la solitude et là je lui parlerai au cœur* », dit l'Esprit-Saint dans la Sainte Ecriture en parlant de l'âme fidèle. Quelle meilleure oasis de paix et de silence que celle de la Maison de Campagne du Salamlek où, durant 3 jours, les Catholiques de la Deuxième Année Commerciale, puis ceux des classes de Philosophie et de Mathématiques, suivirent les fructueux exercices d'une retraite de fin d'études. Dieu parla sans doute au cœur des heureux retraitants 1932, car tous ont gardé un doux souvenir de ces heures précieuses consacrées entièrement au grand problème de la destinée surnaturelle.

Sur le point de franchir le seuil du Collège pour toujours, le jeune homme sérieux mesure toute l'importance de la route qui s'ouvre grande devant lui. A cette croisée des chemins, il sent le besoin de faire halte, de bien examiner le chemin à suivre, de supputer les moyens d'arriver sûrement au terme du voyage. Faut-il s'étonner alors que nos grands camarades aient trouvé très courte cette demi-semaine de prières et de solides réflexions ? Au surplus, ils eurent pour les guider et les instruire un maître homme dans la personne du R.P. Charles MARGOT, S.J. Cœur d'apôtre, grand ami des jeunes, prêtre de bon conseil et d'expérience ; le R. Père MARGOT, gagna d'emblée ses auditeurs et leur fit beaucoup de bien.

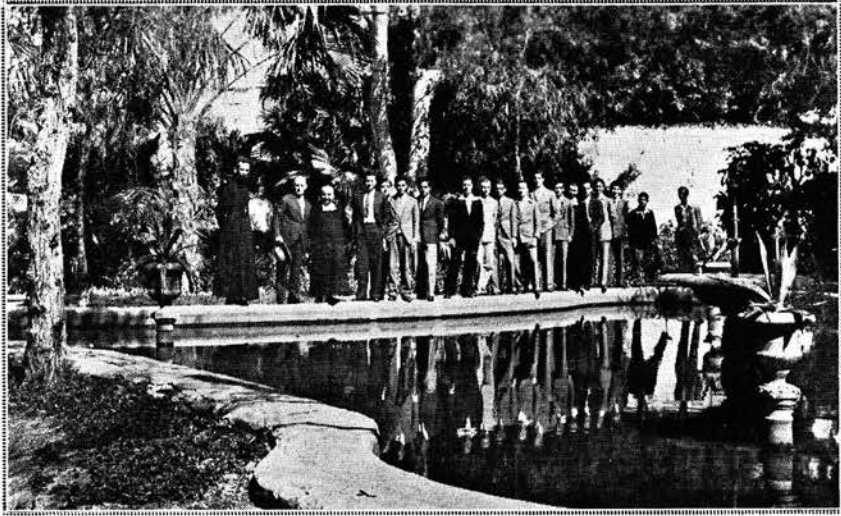


Retraite de fin d'Etudes (Baccalauréat français). *Photo V. Calvi.*



Retraite de fin d'Etudes (Cours Commercial). *Photo V. Calvi.*

Ses instructions marquées au coin de la Science pratique de la vie journalière, de ses nécessités et de ses dangers, jointes à des directives personnelles pour chacun des retraitants, donnèrent lumière et réconfort à tous, et, pour plusieurs peut-être, suscitèrent des énergies fécondes.



Les retraitants autour de la pièce d'eau de la Campagne.

Photo V. Calvi.

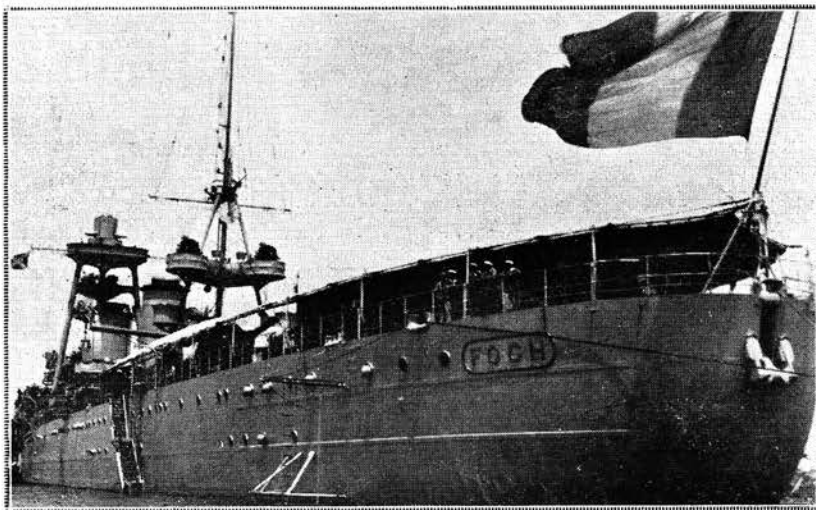
Et maintenant, il faut marcher, il faut rester debout, il faut vivre ses croyances. Fasse le Ciel que les grâces de cette belle retraite de fin d'études gardent, ceux qui nous quittent, dans le droit chemin de la vertu et de la foi !



Réception des Marins français.

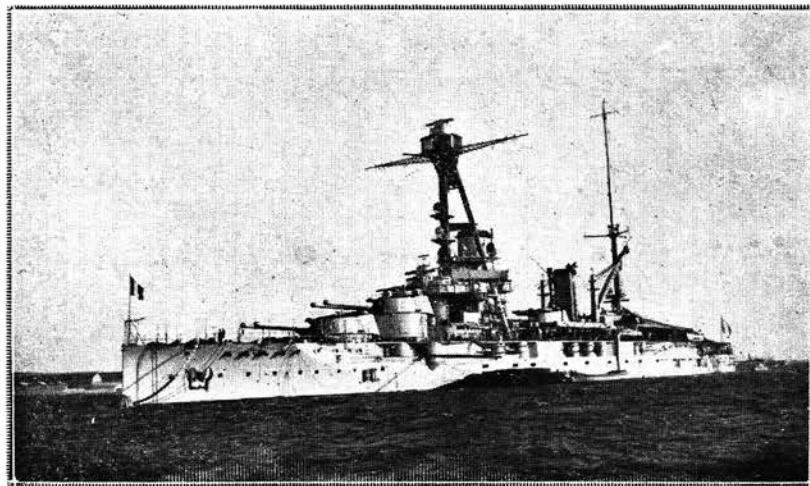
A l'annonce du passage de l'Escadre française de la Méditerranée dans les eaux égyptiennes, le Collège St-Marc se flattait déjà, comme aux jours de ses splendides réceptions, d'ouvrir toutes grandes les portes de ses vastes locaux aux amiraux ROBERT et DARLAN, à leur brillant Etat-Major et à leurs vaillants marins. Un programme prometteur avait été consciencieusement élaboré quand, hélas ! tout ce merveilleux plan de fête croula devant le grand deuil de la France, survenu à la suite de la fin tragique de son Président M. Paul DOUMER.

Mais, s'il était écrit que St-Marc ne devait pas faire les choses aussi magnifiquement qu'en 1911 et 1913, il devait, cependant, tout



Le Croiseur « Foch ». *Photo A. Anthopoulos.*

en atténuant le faste habituel du cérémonial coutumier, ménager la plus chaude, la plus cordiale des réceptions à ces chers Enfants de France.



Le Cuirassé « Lorraine ».

Le Dimanche, 15 mai, à 6 h. p.m. la Salle des fêtes du Collège voyait ses 350 chaises occupées par les sous-officiers et les marins

du « COLBERT ». Une séance récréative et musicale leur était donnée par le groupe artistique du Cercle Sainte-Catherine.

Au programme :

LA RECOMMANDATION

Comédie en 1 acte de Max MAUREY

Monsieur le Directeur.....	MM. Y. DEMECH
Monsieur Mine	E. JAOUICH
Le Garçon de Bureau.....	L. DJANGY

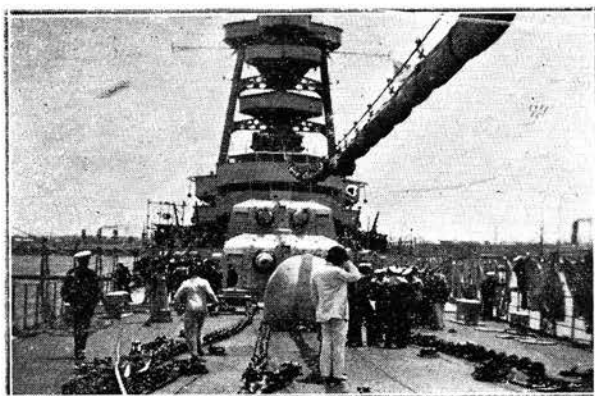
M. Frédéric CÉPICH dans son Répertoire

LE COFFRE-FORT

Comédie-Bouffe en 3 actes.

Théophile, <i>oncle</i>	MM. E. JAOUICH
Baptiste, <i>domestique</i>	Y. DEMECH
M. Verdon, <i>officier</i>	F. BIENVENU
M. Bouline, <i>peintre</i>	M. DJANGY
Gustave, <i>Professeur d'Anglais</i>	M. MASSABKI
Le Juge de Paix.....	B. DUTTON

En résumé, une agréable et désopilante après-midi où nos grandes vedettes de la scène, confirmèrent une fois de plus leurs incontestables

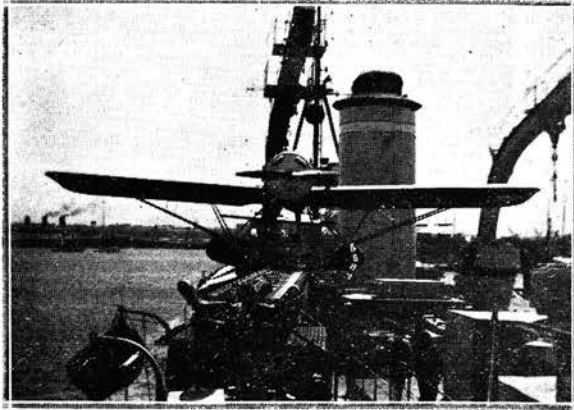


A l'avant du « Foch ». Photo R. Delmas.

bles talents d'artistes. Les JAOUICH, les DEMECH, les DUTTON, les MASSABKY, les DJANGY, très connus et surtout très applaudis du

public alexandrin et d'ailleurs, ont interprété, avec un charme dont ils ont le secret, les rôles de ces deux pièces, d'allure bien différente.

Que dire de M. Frédéric CÉPICH, notre chansonnier si réputé



L'hydravion du « Foch ».

Photo R. de Botton.

dont *La Crise* est la chanson du jour que tout le monde a entendue et fredonne !

Des Intermèdes musicaux exécutés par l'Orchestre du Collège



En quittant le « Lorraine ».

sous l'habile direction de M^o BORGHESI, complétèrent la belle série des numéros de ce programme de fête.

A nos artistes de tous genres vont nos remerciements cordiaux et nos chaleureuses félicitations.

Le lendemain matin, lundi, 16 mai, tout le personnel du Collège, professeurs et élèves, avait les honneurs



L'arrivée du Capitaine de Corvette Reynaud.
Photo CoMo.

d'une visite à bord du Croiseur « COLBERT ». Je ne sais quels sentiments, mes camarades durent éprouver à l'annonce d'une telle fête, pour moi, ils furent inexprimables car je n'avais encore jamais mis le pied sur ces monstres marins tout d'acier revêtus, hérissés de canons de tous calibres depuis les 350 jumelés, jusqu'aux canons-revolvers : formidable batterie mouvante avec ses tubes foudroyants aménagés — d'après les dernières inventions de la science — contre les périls de terre, de mer et de l'air, ses projecteurs puis-

sants et ses multiples engins accessoires tels que : avions, hydravions, coupe-mines etc., etc...



Les Marins français à la Campagne
(Volley-Ball). *Photo CoMo.*



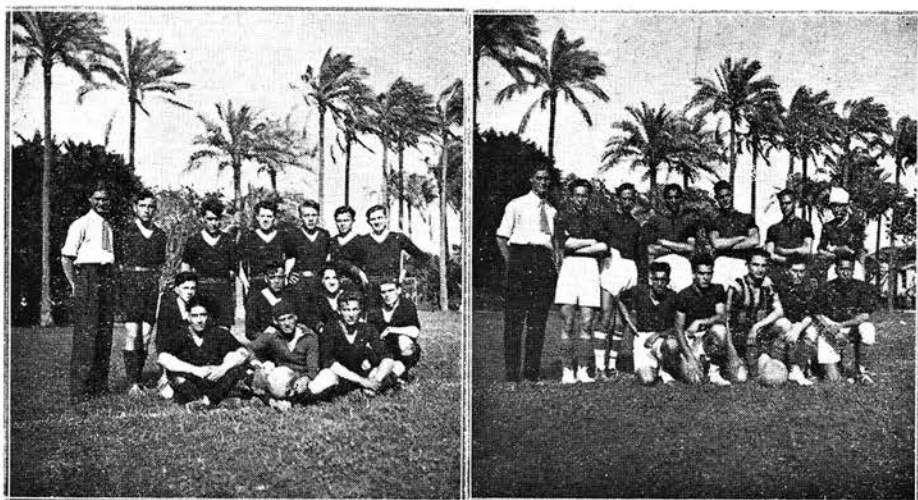
Les Marins français à la Campagne
(Basket-Ball). *Photo CoMo.*

Le rendez-vous eut lieu, à 9 heures précises, sur les quais (porte n° 6). A l'heure dite, nous étions tous là... Notre départ subit un

contre-temps. Nous fûmes les derniers à démarrer et encore grâce à une bien accueillante embarcation du Cuirassé « LORRAINE ».

Nous voici filant à toute allure... En passant, nous saluons l'« *Alcyon* », le « *Fougueux* », le « *Basque* » et le « *Frondeur* », les 4 torpilleurs détachés de l'Escadre de la Méditerranée et qui s'alignent impeccablement dans le bassin royal du Palais de Ras-el-Tin. Plus loin, nous admirons la puissante carène gris d'acier des deux Croiseurs: le « *Foch* » et le « *Colbert* » ; puis, nous nous dirigeons vers le « *Lorraine* » qui se dresse superbe et porte haut dans l'azur vibrant de midi, les trois couleurs de France...

On accoste... Et nous voilà escaladant l'échelle du bord qui



L'Equipe de Foot-Ball du « Colbert ».

Photo CoMo.

1^{re} Equipe de Foot-Ball du Collège.

Photo CoMo.

nous conduit sur le pont du vaisseau-Amiral. L'impression est intense : quelle puissance et quelle force !... Un officier nous aborde puis, par groupe de douze à quinze, nous confie à un subalterne. C'est alors que nos yeux s'émerveillent. Tout en parcourant le navire de l'arrière à l'avant et de l'avant à l'arrière, nous questionnons notre guide aimable, et nous regardons : rien ne nous échappe ; et nous voudrions en voir davantage, mais nous ne sommes pas sur un paquebot sud-amérique, l'*Atlantique* par exemple, où, pour attirer le touriste et lui faire l'article, on le promène de haut en bas, partout ; ici, un seul lieu d'accès : le pont et, dans la superstructure, les dunettes aux projecteurs.

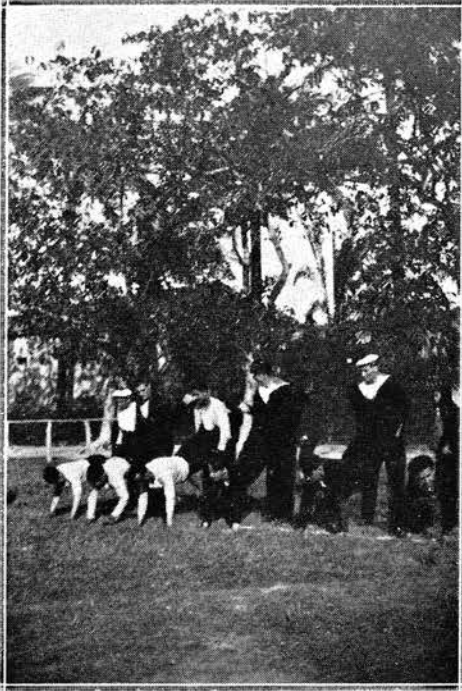
Les marins que nous coudoyons n'ont rien d'austère ni de farouche, au contraire. Leurs yeux sont vifs et clairs, leurs physionomies

ouvertes et engageantes. Près des cuisines, nous assistons à la distribution des portions pour le repas de midi : nourriture substantielle et abondante, menu alléchant, le tout assaisonné de gaieté bien française.

Mais le temps passe. Et il y a plus d'une heure que nous marchons. Nous regagnons l'escalier de service, puis embarquons pour le retour.

Voilà pour la matinée.

L'après-midi devait avoir son programme dans le décor enchanteur de notre Maison de Campagne sise 20, rue el-Moufatèche, (Hadra).



Donc à 14 heures 30, nouvelle réception de 300 sous-officiers et marins.

Cette fête de famille fut présidée par le Capitaine de Corvette REYNAUD, délégué par le Vice-Amiral ROBERT. Dans l'assistance : les CC. FF. Directeur, Sous-Directeur, Inspecteurs, Professeurs et Elèves du Collège St-Marc et plusieurs membres de la Colonie française et leurs familles.

Au programme, des jeux divers exécutés par les Marins. Ces jeux : courses variées, eurent un très vif succès. Aussi c'était plaisir d'en applaudir les heureux gagnants. Pour terminer, un match de foot-ball mit aux

Les Marins français à la Campagne des Frères.

Photo J. Lubicz

prises les équipes du « Colbert » et du Collège. De part et d'autre quelques beaux coups à signaler. Tous rivalisèrent d'adresse et de courage si bien qu'on ne put enregistrer qu'un but, par le Collège.

Le goûter qui suivit cette fraternelle et joyeuse récréation ne ralentit nullement le bel entrain et la bonne humeur de nos Marins : ils y firent honneur.

Et la fête prit fin au chant vibrant de la Marseillaise poussé par ces 300 mâles poitrines et que soutenait l'Harmonie du Collège.

Vive la Marine Française !

Un futur marin.

Première Communion.

DURANT de trop longues années, en maints pays catholiques, une coutume inconsciemment héritée d'un Jansénisme invétéré, retardait jusqu'à la douzième, parfois jusqu'à la quatorzième année, la divine rencontre de l'âme enfantine avec son Rédempteur et Maître, Jésus en son sacrement d'amour, source de vie surnaturelle, gage d'éternel salut.

Les tenants de cette mentalité rétrograde ressemblaient fort aux disciples que réprouve le texte sacré : « Or, on Lui amenait même les petits enfants, pour qu'Il les touchât. Ce que voyant, les disciples les réprimandaient... Mais Jésus, voyant cela, se fâcha disant : Laissez les enfants venir à moi ! et ne les en empêchez pas, car le règne de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. » (Luc XVIII, 15-17).

Un très sage décret du Saint Pape PIE X est intervenu, redisant les paroles du Maître, l'appel aux préférés.

Une fois de plus, en la glorieuse fête de son Ascension, le divin Triomphateur a vu se réaliser son tendre souhait, et les blanches cohortes des petits, encore tout radieux de leur innocence première, s'agenouiller au céleste festin que son indicible amour prépara pour eux et pour « ceux qui leur ressemblent ».

Avec une bien douce émotion, le Collège Saint-Marc a vu deux dizaines de ces angéliques privilégiés, figurer dans l'innombrable théorie qui, sur tous les points de l'univers catholique s'en est allée, mains jointes, les yeux baissés, lèvres et cœurs doucement épanouis, « vers l'autel du Dieu qui réjouit la jeunesse ».

De longue main, depuis janvier surtout, des Maîtres attentifs et zélés préparaient nos petits élus aux joies de ce grand jour. R.P. Aumônier, FF. Inspecteurs et Professeurs faisaient assaut d'instructions et de soins pieux.

Trois jours avant, retraite préparatoire on ne peut plus édifiante et fervente : tout travail profane mis de côté ; prière, chapelet, instructions, chemin de la Croix, explication et commentaire des actes avant et après la Communion, rien ne fut oublié de ce qui pouvait faire de ces jeunes cœurs des sanctuaires de toute pureté, propre à recevoir le Dieu qui se plaît « parmi les lis ».

Et tout fut pour le mieux lorsque sonna l'heure désirée. Précédés de la Croix, suivis d'une imposante file d'enfants de chœur et de leur cher Aumônier, les heureux premiers communiants pénétrèrent dans la vaste chapelle qu'emplissent leurs aînés et leurs parents émus. De beaux chants très pieux, une allocution toute paternelle préparent la

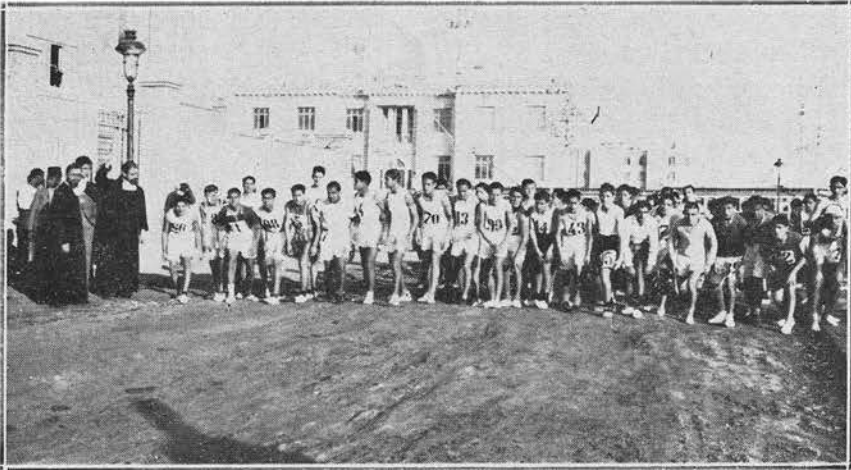
sublime rencontre ; une bénédiction solennelle du T.S. Sacrement, la rénovation des promesses baptismales, une fervente consécration à la toute Maternelle Vierge Marie la suivent et closent — pour l'heure du moins — les douces péripéties de cette très pieuse Messe de Communion.

N'oubliez pas ce beau jour, heureux premiers Communians ; gardez fidèlement votre parole donnée à Jésus ; et, souvent, très souvent, au cours de votre vie, prenez le chemin du Tabernacle bien-Aimé !



Les Sports.

17 avril 1932, sur le terrain de sport : tentes à gracieuses arabesques, lignes de touche bien nettes ; quelques rangées de chaises face au collège ; une présidence ; des spectateurs ; et, sur un guéridon, une belle coupe reluisante au soleil. A 3 heures 15, onze tenues bleues sur le terrain suivies bientôt de onze rouges ; salut olympique ; quelques bottés dans la balle neuve. Puis 50 minutes durant, Cercle et



Les concurrents du « Cross-Country », au départ.

Collège, en une lutte élégante et tenace, se disputent la maîtrise du ballon ; le sort ne veut pas qu'il y ait aujourd'hui de vainqueur et le « five o' clock tea » que les vétérans payent aux cadets concurrents se trouve émaillé de la plus exubérante bonne humeur.

« *La fin couronne l'œuvre* » dit un vieux proverbe ; si ce dicton est véridique, il faut avouer que la saison sportive 1931-32 doit avoir été particulièrement brillante à en juger par cette splendide soirée de clôture. Nos jeunes sportsmen du C.S.M. méritent en effet de réels éloges ; ils ont fait preuve, au cours des manifestations athlétiques de ces sept mois, d'une énergie toujours en éveil, suivant en cela l'exemple des devanciers, et même, fidèles à l'idéal du mieux, améliorant sans cesse leur tenue.

Il suffirait pour s'en rendre compte de consulter les éphémérides du club : on y relèverait à l'actif des footballeurs des 3 équipes, pour leurs rencontres avec l'extérieur, 32 victoires ; les basketteurs



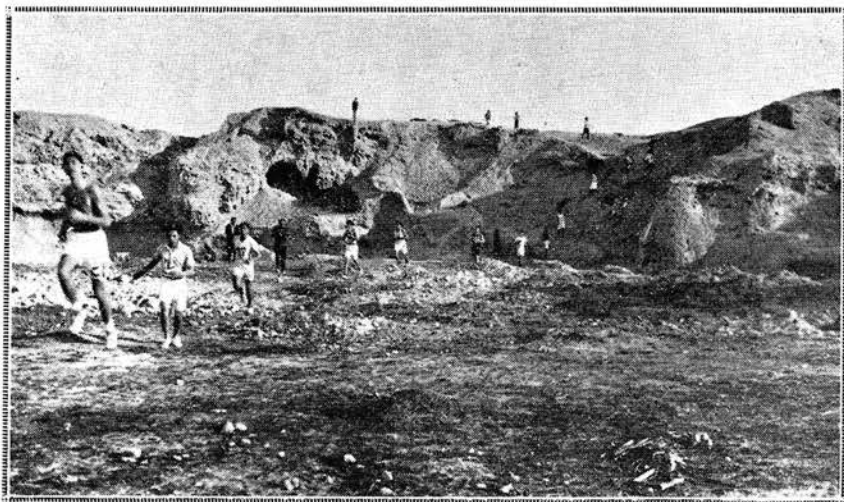
A travers monts (Cross-Country).

en auraient 13 sur leurs 20 descentes et les équipes de volley-ball, 12 fois mesurées avec les équipes étrangères seraient 9 fois victorieuses dans la lutte. Et pourtant les hôtes invités ne manquaient toujours pas d'envergure : clubs de foot-ball qui s'appelaient (*Belpetrol, Belginter, Wiltshire-Regiment, Dodécaneuse, Banque Ottomane, Palestra Italiana, Royal Air Force, Eclaireurs français, Ecole Industrielle...*) Clubs de basket (*Palestra, Cercle de la Jeunesse Juive, Homénetmen, Ibrahimieh...*) clubs de Volley dont le champion d'Egypte *Ajax* deux fois battu par nos « six » de la Première.

Bravo nos « gars » pour cette vitalité débordante où le véritable esprit sportif ne le cède jamais, pour vous, au désir de vaincre, où vous savez garder au terme « sport » sa définition vraie : libre exercice au grand air, de ses facultés énergiques, dans une ambiance de gaieté et de franche camaraderie.

Cette ambiance de franche camaraderie et de bon ton, nos joueurs en ont fait un heureux apprentissage dans les matches interclasses ou intersections qui ont presque quotidiennement mis aux prises tels ou tels groupes. La lutte n'y a pas pour cela perdu de son acharnement ; ceux qui en doutent auraient dû assister aux tournois successifs des 19 équipes de basket, des 20 de volley ou des 16 de foot-ball « six a side » ; c'était mieux que des jeux d'enfants. Les « as » du ballon rond, qu'ils soient de la 1^{re} année Commerciale :

MM. El-Hochi, Sadradzé, Badaoui, Zeid, Pini, Farid ; ou de 4^{me} B : MM. Scouloudis, Bittar, Naggiar, Fabiano, Stergiou, Guluzian ; ceux de la balle au panier : MM. Psiachi, Caram, Naggar, Stéphan,

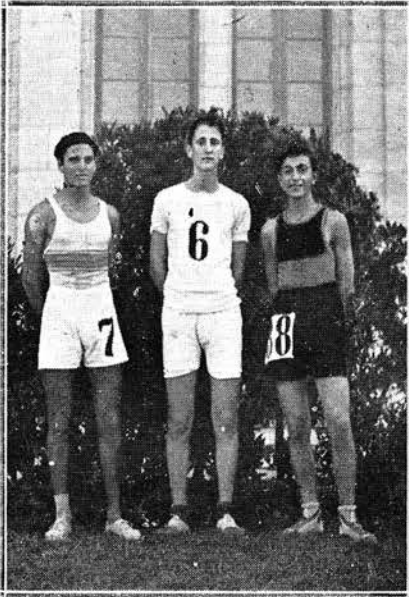


Dans la descente (Cross-Country).

Pharès, Agami de la classe préparatoire B ; MM. Avad, Maggiar, Marbès, Kanawati, Matalon de la 3^{me} D ; ceux de la balle légère : MM. Joannidès, Metaxakis, Xéroudakis, Manda, Manoussakis, Casagrande équipiers de la classe préparatoire A ; MM. Homsy, Zacaropoulos, Pagano, Tsitouris, Sammut, Ananias de la 3^{me} C ; MM. Starénios, Papatheologou, Dimitropoulos, Passalis, Voyatzis de la 6^{me} Intermédiaire... pourraient préciser s'il leur a suffi d'un tour de passe-passe pour se voir décerner le titre ambitionné de « Champions du Collège ». Il leur a fallu du cran et de l'allant. Comme il a fallu du cran et de l'allant aux couleurs des Modernes-Commerciales qui heurtées à deux reprises ont, à toutes deux, fait égalité de buts.

Un nouvel élément enfin a pris place dans le programme sportif du club : il s'agit de la course de résistance dans sa forme la moins banale et la plus pittoresque de *cross-country*. Deux épreuves générales

ont eu lieu après entraînement, l'une le 4 février, l'autre le 3 mars, sur un parcours de 5 à 6 km. La première se disputait par équipes et c'est celle de 4 A avec Cardamellis, Worlou, Minassian I, Minassian II, Passinos et Stergiou qui a damé le pion aux autres ; la seconde comportant un classement individuel : Balestriéri, Polytimidis, Gattégno, Aviérinos et Minassian II ont été le plus vite. Dans l'une et dans l'autre, le départ en groupe, de ces cent et quelques jeunes athlètes aux maillots bariolés, avait quelque chose d'impressionnant au point de faire un « grison » s'écrier : « Ah ! que n'ai-je mes jambes de 15 ans ? ».



Les trois Champions (1^{er} groupe)
de la course pédestre.

Photo J. Arian.



Les vainqueurs (2^{me} groupe)
de la course pédestre.

En somme, laborieuse saison ; pendant que dans le monde des milliers d'amateurs suaient, au fil des jours, « sang et eau » pour mériter un classement honnête aux prochaines olympiades de « Los Angelès » nos jeunes du C.S.M. avec de moins ambitieuses perspectives, tout simplement pour maintenir cette sève de vie qui sied si bien à la jeunesse, ont eux aussi bataillé et bien. Bravo à tous ; à tous aussi rendez-vous pour les combats nouveaux d'octobre. En attendant, qu'ils sachent tirer de ces luttes athlétiques pour devenir premiers « Keepers » ou les plus « vite » des forwards, des leçons morales de résistance virile à toutes les poussées malsaines de cette arène qu'est la vie ; dans ce domaine pas de saison qui tienne et pas de vacances, on n'a jamais fini d'y faire son devoir.

Instructions Dominicales.

LE « *Lotus* » prétend être un périodique sérieux et bien renseigné. Vous n'en doutez certainement pas, ami lecteur. Voici qui vous confirmera dans votre bienveillante appréciation.

Dans son numéro de Juin 1932, le chroniqueur, après avoir rendu compte des instructions données dans notre chapelle par le R.P. Aumônier, ajoutait : « Il (le P. Aumônier) pourrait nous entretenir encore longtemps sur ce sujet sans crainte d'épuiser une matière aussi abondante, aussi profonde... Mais le R.P. a-t-il vraiment dit son dernier mot ? » Forme interrogative qui dissimulait, tant bien que mal, je ne dirai pas son don de prophétie, vous ne me croiriez pas, mais la sûreté de ses renseignements. Effectivement, le R. P. n'avait pas dit son dernier mot, et c'est encore *de la grâce* qu'il nous a entretenus.

Tandis que l'année précédente, il avait célébré les grandeurs incomparables et les inépuisables richesses du « *don de Dieu* », cette année-ci il a traité de sa nécessité, de sa distribution et des devoirs qu'il nous impose.

A nous prouver que la grâce est nécessaire, une suite assez longue d'entretiens ont été consacrés. C'est d'abord l'intégrité et le progrès de notre vie morale qui la postulent. On ne saurait, en effet, être parfaitement honnête — et par honnêteté, il ne faut point entendre la conformité à ce que l'on est convenu d'appeler « *les bonnes mœurs* » courantes, qui préserve de toute tache infamante le casier judiciaire, mais la soumission, en tout et jusqu'à la fin de la vie, à notre raison qui, reconnaissant l'existence du Créateur et l'organisation du monde par Lui, nous ordonne de Lui rendre le culte adéquat, et l'amour désintéressé qui implique la pratique de toutes les vertus morales.

Or, nous sommes rendus incapables de remplir ce programme par le fait du dualisme en nous entre l'esprit et la matière, par la rébellion contre les directives de la raison et de la discipline de la volonté, des instincts de chair et de sang qui bouillonnent en nous. Il y a là l'équilibre rompu, et que l'éducation de la volonté ne suffit pas à rétablir. Il faut donc que Dieu, qui a créé l'homme, intervienne et que par sa grâce il aide l'intelligence à s'attacher au vrai et la volonté au bien.

Sans cette grâce, nous ne saurions non plus pratiquer la morale chrétienne, qui se résume dans la charité, sans laquelle, au dire de St Paul, « *nous ne sommes rien* ». Cette charité est synonyme d'amitié avec Dieu. « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis. » Or l'amitié suppose l'égalité. Par la grâce, donnée gratuite-

ment par Dieu, seulement, cette égalité sera établie, par elle nous serons élevés du fond de notre bassesse jusqu'à Dieu, à la vie de qui elle nous fait participer, et en nous transfigurant, harmonisera avec celle de Dieu, notre puissance d'aimer.

Mais comment entretenir avec Dieu des relations d'amour, si nous ne sommes avant tout saints et justes ? Le péché étant l'ennemi de Dieu, il importe donc que notre âme soit purifiée, débarrassée de ce lourd fardeau qui l'accable. Or, seul peut nous en délivrer Celui dont St Jean-Baptiste disait : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde », et Jésus efface le péché par la grâce qui nous rend notre innocence, nous réhabilite, nous justifie. C'est là l'œuvre la plus belle de la grâce ; la justification de l'âme pécheresse mérite en effet plus d'admiration que la création de la terre, que la création de l'homme, car il est plus grand d'être juste que d'être homme.

Dans cet état de justice seulement, nous pourrons poser des actes méritoires du bonheur parfait, après lequel nous tendons de toutes les énergies de notre être et que Dieu seul peut satisfaire, puisque seul il en constitue l'objet adéquat. Pour constituer des droits sur Dieu, ces actes devront sans doute être moralement bons, libres, faits pour Dieu. Il faut plus encore. La récompense que nous attendons est divine, surnaturelle, éternelle, il faut donc que nos œuvres contiennent du divin, du surnaturel, de l'éternel. La grâce nous permet d'offrir à Dieu, par la foi, des pensées divines par l'espérance, des désirs divins, et par la charité, de l'amour éternel.

La grâce fait encore plus que nous permettre de mériter le ciel, elle inclut, elle comprend déjà la gloire céleste, puisque St Paul affirme qu'elle est la vie éternelle, « l'arrhe de notre héritage ». Elle est donc le commencement, l'ébauche, l'aurore en nous de la vie de gloire. Car elle nous régénère, nous donne avec la vie surnaturelle, des facultés transcendantes, la foi, l'espérance et la charité par lesquelles nous entrons en possession anticipée de Dieu, objet de notre bonheur. Sans doute ce n'est que l'aurore de la félicité éternelle, mais il est certain que l'état de gloire n'est pas essentiellement différent de l'état de grâce : c'est le chêne au lieu du gland, la moisson au lieu de la semence.

Nous devons donc aller puiser cette grâce absolument nécessaire aux sources établies par N.-S. J.-C., aux sept grands fleuves qui sont les sept sacrements, et qui fécondent le corps mystique du Christ. Signes modestes de notre religion et de notre culte, ils ne sont pas, comme d'aucuns le prétendent, des symboles destinés à relier entre eux les fidèles, à leur rappeler tout au plus des mystères, mais ils sont des

signes qui produisent par eux-mêmes la grâce, indépendamment de la dignité de celui qui les administre.

Admirons la sagesse divine qui a voulu qu'ils répondent aux divers besoins de l'âme, les uns — le baptême, la confirmation, la pénitence, l'Eucharistie, l'extrême-onction — agissant sur la vie personnelle du chrétien, les autres — sacerdoce, mariage, — sur sa vie sociale.

Il importe donc à tous ceux qui aspirent à posséder et à développer la vie divine de la grâce, de prendre l'habitude de boire aux eaux divines de ces fleuves de vie.

Si la grâce sanctifiante est un don gratuit, et si dans l'ordre surnaturel nous ne pouvons rien sans le concours de Dieu, il faudra des interventions passagères de Dieu pour nous faire entrer dans le royaume de la grâce, pour nous y ramener si nous en sommes sortis, et nous y maintenir et nous aider à mettre en activité les forces vives que la grâce sanctifiante a déposées dans notre âme. Ces interventions portent le nom de grâces actuelles, véritable réseau qui nous enveloppe de toutes parts : illuminations de l'intelligence, inspirations, actes fugitifs de l'imagination ou de la mémoire, excitations de la volonté, affections du cœur, circonstances disposées par la douce et inlassable Providence, tels sont les secours divins qui nous accompagnent tout le long de notre voyage terrestre, jusqu'au jour où la dernière grâce viendra couronner toutes les autres.

Mais cette grâce si nécessaire à notre salut, sommes-nous certains qu'elle nous est donnée en assez grande abondance pour réagir contre l'assaut impétueux de nos passions et pour observer tous les commandements ? Question angoissante entre toutes, à laquelle le R.P. répond par l'affirmative, en s'appuyant sur les deux dogmes de notre foi, à savoir que Dieu veut le salut de tous et que J.-C. est mort pour tous. Dieu qui est juste et fidèle ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ; et comme il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et vive, il se met sans cesse à sa poursuite, tel le Bon Pasteur, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvé. Sa grâce est d'ailleurs assez riche pour se communiquer, indépendamment de tout ministère apostolique, aux peuples non instruits de l'Évangile. L'auteur de la Sagesse l'a affirmé : « Vous êtes plein d'indulgence envers tous, parce que tout est à vous, ô Seigneur, qui aimez les âmes. »

Il ne faut cependant pas oublier que ce vent de la grâce, toujours suffisant pour nous mener au port, souffle où il veut et comme il veut. Les grâces de Dieu sont gratuites et dans l'ordre surnaturel, comme dans l'ordre naturel, il les répartit au gré de sa sagesse, sans que nous ayons à demander à Dieu des raisons de son inégale

libéralité. Nous pouvons du reste trouver les principes de cette diversité dans la diversité de nos tempéraments, des talents reçus du Créateur, et dans la diversité des vocations. La Volonté qui nous a tous créés pour le même but ne nous assigne pas à tous les mêmes sentiers. Nous savons qu'il proportionne sa grâce aux devoirs qu'Il impose.

Jusqu'ici le R.P. n'avait guère parlé que du rôle que Dieu joue dans notre vie surnaturelle, et justement, certes, car son rôle est bien le tout premier, puisque c'est Lui qui la donne et gratuitement. Cependant, nous avons aussi un rôle très important à jouer. Si nous ne pouvons rien sans la grâce, la grâce resterait inefficace sans notre coopération. Une série d'instructions a été consacrée à nous énumérer les devoirs que comporte cette coopération.

Tout d'abord nous devons nous préparer négativement à l'effusion de la grâce, en ne multipliant pas nos péchés, en n'élargissant pas le fossé qu'une première faute a creusé entre Dieu et nous, en évitant le péché de l'orgueil intellectuel et par-dessus tout en ne tombant pas dans l'endurcissement du cœur.

En second lieu, quand la grâce nous est offerte, nous devons ne pas la rejeter brutalement, ni par des excuses futiles, comme le firent les invités aux noces du fils du roi, dont il est parlé dans l'Évangile, mais lui ouvrir bien grandes les avenues de notre âme, suivre ses impulsions et accomplir, comme l'Enfant prodigue dans son retour à la maison paternelle, les démarches qu'elle nous suggère.

Enfin il faut, quand nous avons recouvré la grâce sanctifiante, la garder, la défendre contre les périls du dedans et du dehors, contre les occasions où notre justice pourrait à nouveau sombrer ; il faut mettre en exercice le merveilleux organisme de facultés spirituelles dont la grâce nous munit, les vertus théologales et morales et les dons du Saint-Esprit, et répandre autour de nous par l'apostolat cette vie si riche qui ne demande qu'à se communiquer ; il faut suivre l'élan de cette grâce qui nous porte toujours plus haut, jusqu'à l'idéal chrétien, incarné dans N.-S. J.-C.

Tels ont été durant l'année écoulée les enseignements dominicaux que le R.P. Aumônier nous a prodigués. Ajoutés à ceux qu'il avait donnés l'année précédente, ils constituent, sans aucun doute, la théorie à peu près complète sur le don de Dieu. Tombés sur la terre vierge de nos âmes, comme une rosée douce mais constante, j'ose espérer qu'ils porteront des fruits nombreux de fidélité, de vertu, de courage dans l'accomplissement de nos devoirs de chrétien. La récompense qu'il attend lui-même n'est-elle pas de nous voir nous arracher à la banalité d'une vie terre à terre pour nous élever toujours plus

haut vers l'idéal chrétien ? Nous nous efforcerons de lui donner cette joie, qui après celle que Dieu lui réserve, est la meilleure que puisse goûter une âme sacerdotale.

La Presse.

LA Presse, au Collège Saint-Marc ? — Oui, la Bonne Presse. — Son Siège ? — A l'extrémité la plus reculée de l'Etablissement, non loin des locaux de la Musique, c'est-à-dire à l'écart de toute commodité, de toute circulation ; et c'est pourquoi d'aucuns l'ont assez justement dénommé : *Sidi Bishr*. Cependant, malgré sa situation désavantageuse, le quartier de la Presse n'est pas, au Collège, le coin le moins ignoré, le moins fréquenté, au contraire : il est toujours assailli et il s'y fait un travail très intense grâce à son habile direction et à ses auxiliaires, les camelots, aussi délurés, aussi actifs que leurs camarades parisiens.

Tenez, les voilà qui sortent de leur centre de rayonnement avec, sous le bras, une liasse de journaux, de revues pour tous les âges et pour tous les goûts. Que désirez-vous ? *L'Echo* ? le *Sanctuaire* ? *Pierrot* ? *Guignol* ? *Bernadette* ? *Lisette* ? *Printemps* ? *Le Rayon* ? *A la Page* ou les *Annales* de la *petite Thérèse de Lisieux* et de *Guy de Fontgalland* ?... Choisissez et surtout lisez. Oui, lisez et puis faites passer. Que votre geste ne reste pas isolé ! Cette semence — et quelle semence ! — que vous jetterez dans votre esprit et dans votre cœur devra germer, se développer et produire son fruit. Allons ! chers Amis, laissez-vous accaparés par les bons camelots de... *Sidi Bishr*. Ils vous donneront l'occasion de dérider vos fronts soucieux et blêmes, à vous les grands surtout, tout en vous mettant au courant des dernières nouvelles intéressantes de la semaine.

Voici, *A la Page*, format aux allures de journal ; parcourez ses 16 pages : la présentation y est soignée, et les illustrations nombreuses et de bon goût. On y parle d'actualité, de vie sportive, de vie pratique, de vie politique, de courrier littéraire, de chronique théâtrale et cinématographique, même roman d'anticipation.

L'Echo, le plus ancien, le « roi » des illustrés pour les plus jeunes. Il publie, chaque semaine : une histoire morale illustrée, une partie d'un livre-film, une page sur les voyages, une autre sur les sciences et les inventions pratiques et, dans les dernières colonnes, des bons mots, des recherches récréatives etc., etc...

Le *Pèlerin*, tout comme le personnage qu'il évoque, fait son chemin aussi bien qu'*A la Page* et l'*Echo*.

Pierrot, *Guignol* et *Printemps* font appel aux bricoleurs, aux futurs conquérants de l'air et aux amateurs d'aventures.

Mais nos Camarades de St-Marc — grands lecteurs devant l'Éternel — ne sont pas des égoïstes car, tout en cherchant à recréer intelligemment leurs loisirs, ils pensent aussi à leurs jeunes sœurs. Voilà pourquoi, avec *A la Page* ou l'*Echo*, ils achètent : Bernadette, Lisette etc...

Et si vous n'êtes pas complètement satisfait de ce que vous donne la revue à laquelle vous vous êtes abonné, à cause de certaines lacunes d'informations, et bien, allez au siège même de l'Œuvre, vous y trouverez un service spécial de renseignements sur la valeur morale des romans, des films, des pièces de théâtres, des disques de phono etc., etc... Et vous serez à la page.

L'Œuvre des Vacances.

DANS la grande cour ombragée du Collège de la Sainte-Famille, à Bab-Sidra, cent cinquante petits enfants se livrent, avec entrain, aux jeux les plus bruyants ; pensez-donc ! en plein mois d'août ils viennent de passer une longue heure, immobiles, sur un banc de classe.

Tout à l'heure, ils iront se laver les mains consciencieusement et les essuieront avec un coin de leur tablier ou de leur chemise. Puis installés à l'ombre du préau, ils dévoreront non moins consciencieusement le frugal menu de tous les jours... Tout à l'heure encore, cent cinquante petits bras se lèveront pour implorer une seconde portion de potage...

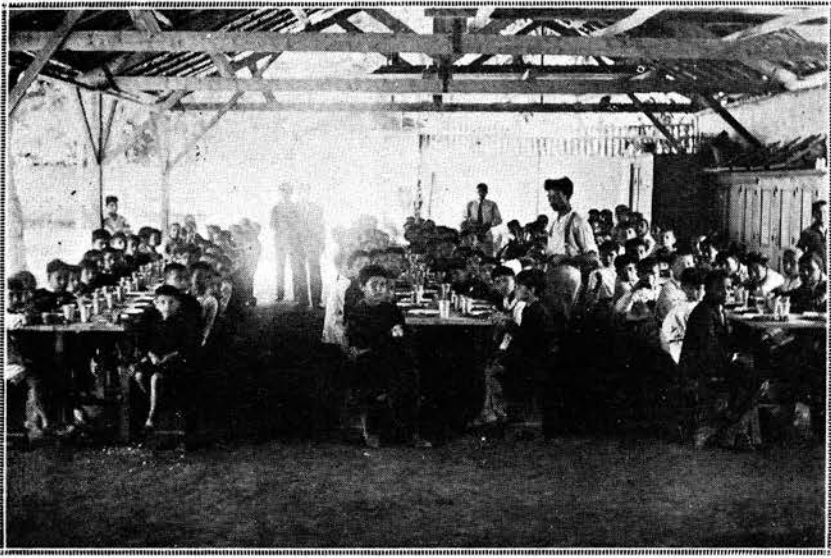
Voilà l'Œuvre des Vacances !

Elle est bien loin, certes, de constituer l'idéal d'une colonie de Vacances ; mais, quel paradis pour ces enfants que l'on arrache à l'exaspérante exigüité du logis malsain ou à la répugnante promiscuité de la rue.

Et c'est l'Œuvre à laquelle se dévouent les plus généreux parmi les élèves du Collège St-Marc. Oui, vraiment généreux, puisqu'ils sacrifient un peu de leur repos, de leurs plaisirs des vacances et consacrent une partie de leurs matinées à instruire, à amuser les petits miséreux qui leur sont confiés.

Quel spectacle curieux que de voir ces jeunes gens, hier si turbulents dans leurs classes, changer brusquement de rôle : tantôt avec une patience admirable, ils essayent d'inculquer, à ces frères intelligences, les rudiments de la lecture ou de l'écriture ; tantôt, avec un entrain infatigable : ils organisent les jeux, arbitrent les parties, sèment partout la joyeuse animation de leur enthousiasme.

C'est aussi un spectacle édifiant et consolant, que celui de voir fleurir un pareil dévouement à une époque où la jeunesse affiche effrontément le plus honteux égoïsme.



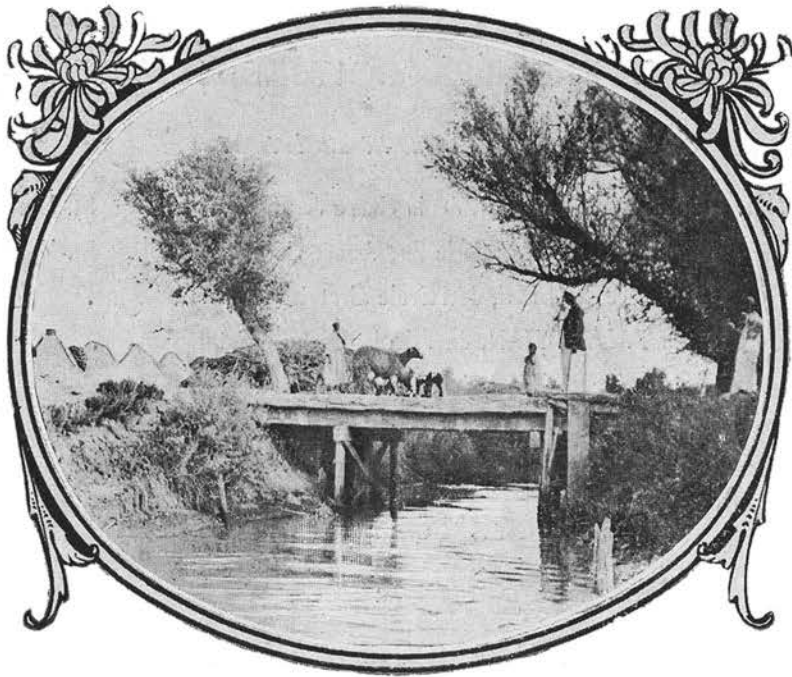
L'Œuvre des Vacances à l'heure du repas.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les mérites des jeunes « professeurs » de l'Œuvre des Vacances. Le bien moral qu'ils retirent de l'exercice de leur charité est, certes, leur meilleure récompense. Mais pour répondre à ceux qui se laissent envahir par le découragement et l'inaction, corollaires inévitables d'un pessimisme trop facile, nous donnons, à la suite des noms des deux « inspecteurs » MM. Victor SABBAGH et Joseph REZK, la liste complète des jeunes professeurs bénévoles de cette Œuvre de charité :

MM. Achille PELLEGRINI, Marcel SOLARI, Antoine REZK, Antoine BAHOUS, Ange CAVASIS, Elie KHALO, Antoine TSIMÉTAS, Louis DJANGY, Antoine DJANGY, Charles HANANIA, Edouard SAMUELSON, Théodore AVIÉRINOS, Elie MICHEL, Joseph KHOURY, Lucien MAAKAD, Pierre FARAH, Nicolas BASSILI, Elie BASSILI, Roger ZACCAR,

Eugène CAPPONI, BIANCARDI, Roland BALTA, Joseph SUCKARIEH, Joseph ARIAN, Alexandre SIRDAR, Marcel MALAK, Constantin CHARITOU.

A l'heure où nous écrivons, presque tous ces anciens sont venus spontanément, au premier appel, offrir leur dévouement pour les vacances de 1932. Les jeunes viendront grossir cette phalange de vaillants, et le flambeau ardent de la générosité trouvera toujours des mains pour le recueillir précieusement.



Au Palmarès.

PRIX FONDÉS A PERPÉTUITÉ

PAR

S. M. FOUAD 1^{er}, ROI D'ÉGYPTE

A L'OCCASION DE LA VISITE

DONT IL DAIGNA HONORER LE COLLÈGE SAINTE-CATHERINE

LE 16 NOVEMBRE 1921

ET DÉCERNÉS AUX ELÈVES LES PLUS MÉRITANTS

POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1931-1932

Ces PRIX ont été attribués à :

MM. Raphaël CAMILLERI, de la classe de Math. du Collège St.-Marc.
Antoine TSIMÉTAS, de la 2^{me} Année Comm. du Collège St.-Marc.
Antoine CANELLIS, de l'Ecole Gratuite Sainte-Catherine.
Hazar BALTADJIAN, de l'Ecole Gratuite Sainte-Famille.
Christos VERZONIS, de l'Ecole Gratuite de Bacos.

PRIX FONDÉS A PERPÉTUITÉ

PAR

S. E. EMINE YEHIA PACHA

Président de l'Amicale des Anciens Elèves des Frères

EN FAVEUR DES ELÈVES LES PLUS MÉRITANTS

DES ECOLES DES FRÈRES D'ALEXANDRIE

**Pour 1932, ces prix ont été attribués aux Elèves
dont les noms suivent :**

M. Raymond SCHEMALET, qui s'est classé le premier du
Collège Saint-Marc aux Examens officiels du Baccalauréat (2^{me}
Partie : série Philosophie).

M. Raphaël CAMILLERI, qui s'est classé le premier du *Collège Saint-Marc* aux Examens officiels du Baccalauréat (2^{me} Partie : série Mathématiques).

M. Antoine TSIMETAS, qui s'est classé le premier du *Collège Saint-Marc* aux Examens officiels de l'École Supérieure de Commerce.

M. Abd El Fattah ALY, prix d'Excellence, du *Collège Sainte-Catherine*.

M. Hector VEZZI, prix d'Excellence, de l'*Ecole gratuite Sainte-Catherine*.

M. Elie PHARÈS, prix d'Excellence, du *Collège Saint-Michel* (Attarine).

M. Silvio NARDIN, prix d'Excellence, du *Collège Saint-Joseph* (Bacos).

M. Christos VERTZONIS, prix d'Excellence, de l'*Ecole gratuite Saint-Jean-Baptiste de La Salle* (Bacos).

M. Freddy VAN DE PUT, prix d'Excellence, du *Collège du Sacré-Cœur* (Moharrem-Bey).

M. Georges SERHAN, prix d'Excellence, de l'*Ecole gratuite de la Sainte-Famille* (Bab-Sidra).

PRIX SPÉCIAUX

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

Monsieur FRÉDÉRIC GIRIEUD

Consul Général de France

Décerné à M. Louis DJANGY, de la Classe de Philosophie.

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

**LA CHAMBRE DE COMMERCE FRANÇAISE
d'Alexandrie**

Décerné à M. Jean SUCKARIEH, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE GORDIEN

Assistant du T.H.F. Supérieur Général

Décerné à M. Raphaël CAMILLERI, de la Classe de Mathématiques.

PRIX D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE OGER

Visiteur des Ecoles Chrétiennes d'Egypte

Décerné à M. Alexandre BALDICH, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX

OFFERT PAR

Monsieur FRÉDÉRIC GIRIEUD

Consul Général de France

Décerné à M. Félix TAMER, de la Classe de Philosophie.

PRIX DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

OFFERT PAR

LE COMITÉ D'ALEXANDRIE

Décerné à M. Albert AMAD, de la Première B.

PRIX

OFFERT PAR

M. RAOUL FOLLEREAU

Président de la Ligue d'Union Latine

Décerné à M. Edouard NAHMIA, lauréat de la classe de Français.

PRIX DE LANGUE ARABE

OFFERT PAR

Son Altesse le Prince OMAR TOUSSOUN

Décerné à M. Sami MOUSFI, de la Première B.

PRIX DE TRADUCTION DE LANGUE ARABE

OFFERT PAR

Monsieur le Commandeur JEAN E. ZAHRA

Décerné à M. Chérif RAQUAN, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE ANGLAISE

OFFERT PAR

M. T.C.F. CRITCHLEY

Directeur de la Banque Ottomane

Décerné à M. Antoine CHAMMAH, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE GRECQUE

OFFERT PAR

M. MICHEL SALVAGO

Président de la Communauté Hellénique

Décerné à M. Basile ZACHARIS, de la Première B.

PRIX DE LANGUE ITALIENNE

OFFERT PAR

La Société Nationale DANTE ALIGHIERI

Décerné à M. Roger DE GENNARO, de la 2^{me} Ann. Commerciale.

Baccalauréat en Droit (1^{re} Partie).

MM. Victor SCHIVANOVITS	MM. Georges HAMAOUÏ
Adolphe KELLER	Georges KHOURY
Joseph GENNAOUI	Tewfick M. MANSOUR
Maurice MOUSSALI	Nicolas SCOURMOULAKI
Edouard TOTAH	Cyr ZÉRA
Hassan CHOUCRI	Henri FARAH (Adm.)
Edouard GUESSARIAN	T. HASSAN »
M. Antoine NAKHILA (Adm.)	

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Deuxième Partie

Mathématiques

MM. Raph. CAMILLERI A.B.	MM. Raymond NEUMAN
Robert SHAMA A.B.	Guy ARACHTINGI
Joseph ORFALI A.B.	A. CHRISTOPHORIDÈS
M. ABOUZED A.B.	Henri GEAEHEL
M. Adolphe TRIONE (Adm.)	

Philosophie

MM. R. SCHEMALET A.B.	MM. Emile AMAD
Théologos CANGOS A.B.	Aziz AMAD
Abdel-Kader RIZK A.B.	Alexandre KHOURY
Félix Assad TAMER A.B.	Louis DJANGY
Moïse STRUMZA	Maurice ATALLAH
Joseph ARIAN	Gabriel CRAISSATI
Henri ARCACHE	Emile AMANTE
César ADÈS	W. TARABOULSI (Adm.)

Première Partie

MM. E. NAHMIAÏ (1) Bien	Max NARDIN A.B.
T. AVIÉRINOS (1) Bien	A. TCHÉBYKINE A.B.
Raymond KFOURY Bien	Th. PAPADAKIS A.B.
Robert SHAMA (2) Bien	Jean PATOUNAS A.B.

(1) Ces deux candidats ont été classés les premiers de la session.

(2) Cet élève n'ayant pu obtenir la dispense d'âge d'un an que pour la session d'Octobre 1931, s'est classé le premier au Collège Saint-Marc avec la *Mention Bien*.

Première Partie (suite).

MM. Michel ELIE A.B.	MM. Wasfy TARABOULSI
Parménion ZICOU A.B.	Joseph ARIAN
Philippe GEMAYEL A.B.	Edouard SAMUELSON
César BALESTRIERI A.B.	César ADÈS
Louis ZAHRA A.B.	René TRAD
Fernand RABBATH A.B.	François LIAN
Michel FRANZIDIS A.B.	Roger ZACCAR
Ange CAVASIS A.B.	Elie NAFAA
G. AKCHERLIAN A.B.	Robert MISSON
Moursi AMBAR A.B.	Rouchdy WELAYAH
Ramsi GABRIAL A.B.	Albert GHEBALI
Lucien AOUAD A.B.	Charles HANANIA
S. PAPAZOGLOU A.B.	Stanislas BILISKO
Jean MANOLI A.B.	Marcel AIRUT
Sami MOUSFY A.B.	Maurice ATALLAH
Pierre GEANEL	Albert AMAD
Joseph ZACAROPOULOS	Antoine BAHOUS
Emile AMAD	Edgar DEBONO
Goffredo GAUCI	Alfred SAMY
Ferdinand SAMMUT	G. FARKOUH (Adm.)
Louis DJANGY	Antoine ZAYAT »
Basile ZACHARIS	Max COMELL »

Ahmed el CHEIKH (*Admissible*)

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE

Ont obtenu le Diplôme Supérieur d'Etudes Commerciales :

MM. Antoine TSIMÉTAS (1)	MM. Roger DE GENNARO
Jean PISSAS (1)	Elie SASSON
Antoine CHAMMAH (1)	Ahmed AFIFI
Mario ROUSSO	Léon SFORNO
Louis HADJIPÉTROU	Evang. PANTAZOGLOU
Caram COSSÉRY	Carmelo VELLA
Gabriel TALAAT	Georges MATRAGI
Jean SUCKARIEH	Raymond ASSAF
Georges SCHILIZZI	Antoine CORDAHI
Alexandre BALDICH	Barthélemy STAMATIOU

M. Chafik BOULOS

(1) Ces 3 Candidats ont été classés les premiers de la session.

SOCIÉTÉ DE COMPTABILITÉ DE FRANCE

Ont obtenu le Certificat de Teneur de Livres :

MM. Mario ROUSSO (1)	MM. Roger DE GENNARO
Robert KHOURY	Antoine CORDAHI
Jean PISSAS	Charalambos MÉLISSAS
Antoine TSIMÉTAS	Elie SASSON
Alexandre BALDICH	Nessim AGUIB
Antoine CHAMMAH	Gabriel TALAAT
Louis HADJIPETROU	Ernest AYOUB
Jean SUCKARIEH	Jean LAZZAROPOULO
Chafik BOULOS	Georges MATRAGI
Caram COSSÉRY	Nicolas PAGONIS

M. Carmelo VELLA

INSTITUT STÉNOGRAPHIQUE DE FRANCE

Epreuves du 14 Juin 1931.

(COLLÈGE SAINT-MARC)

Candidats : 91 — Lauréats : 91

CALLIGRAPHIE (11 Lauréats)

MM. Georges SCHILIZZI <i>T.B.</i>	MM. Eust. GEORGINIS <i>Bien</i>
Albert MORDO <i>T.B.</i>	L. HADGIPÉTROU <i>Bien</i>
Jean PISSAS <i>T.B.</i>	Oscar OTTO <i>Bien</i>
Jean COULADIS <i>Bien</i>	Nicolas PAGONIS <i>Bien</i>
Charles SADRADZÉ <i>Bien</i>	Const. PHOTIOU <i>Bien</i>

Vitesse de 50 Mots.

(36 Lauréats)

MM. Stéfanos STERGIUO <i>T.B.</i>	MM. Guido PELLEGRINI <i>Bien</i>
Const. PHOTIOU <i>Bien</i>	Evangel. ANGELOU <i>Bien</i>
Tullius TORCHIA <i>Bien</i>	Georges CORONIS <i>A.B.</i>
Nicolas PAGONIS <i>Bien</i>	Edmond MABRO <i>A.B.</i>

M. Gabriel ABDEL-NOUR *Assez Bien*

(1) M. Mario Roussso a été classé le premier de la session.

60 Mots.

MM. Albert POLITI	<i>T.B.</i>	MM. L. HADJIPÉTROU	<i>Bien</i>
Oscar OTTO	<i>T.B.</i>	Michel SAMMAN	<i>Bien</i>
R. ALPHANDARY	<i>T.B.</i>	Charal. MELISSAS	<i>Bien</i>
Antoine DAMIANI	<i>T.B.</i>	Raymond ASSABJI	<i>Bien</i>
Georges KARDOUS	<i>Bien</i>	Robert VASSALO	<i>Bien</i>

70 Mots.

MM. Antoine TSIMÉTAS	<i>T.B.</i>	MM. Léon SFORNO	<i>Bien</i>
Charles SADRADZÉ	<i>T.B.</i>	Victor BEKHYT	<i>Bien</i>
Emile PINTO	<i>T.B.</i>	Caram COSSÉRY	<i>Bien</i>

80 Mots.

M. Albert BEKHYT	<i>Bien</i>	M. C. TSOMBANOPOULOS	<i>Bien</i>
------------------	-------------	----------------------	-------------

90 Mots.

MM. Fahmi J. RAGHEB	<i>Bien</i>	MM. Pierre FARAH	<i>Bien</i>
Spiridion D'AMBRA	<i>Bien</i>	Jean SUCKARIEH	<i>Bien</i>
M. Mario ROUSSO			<i>Bien</i>

100 Mots.

M. Antoine CHAMMAH	<i>Bien</i>	M. Oscar FIAMINGO	<i>Bien</i>
M. Alexandre BALDICH	<i>Bien</i>		

130 Mots.

M. Pierre VLASTARIDIS	<i>Bien</i>
-----------------------	-------------

Epreuve du 24 Mai 1931

DACTYLOGRAPHIE (44 Lauréats)

Diplôme de Capacité

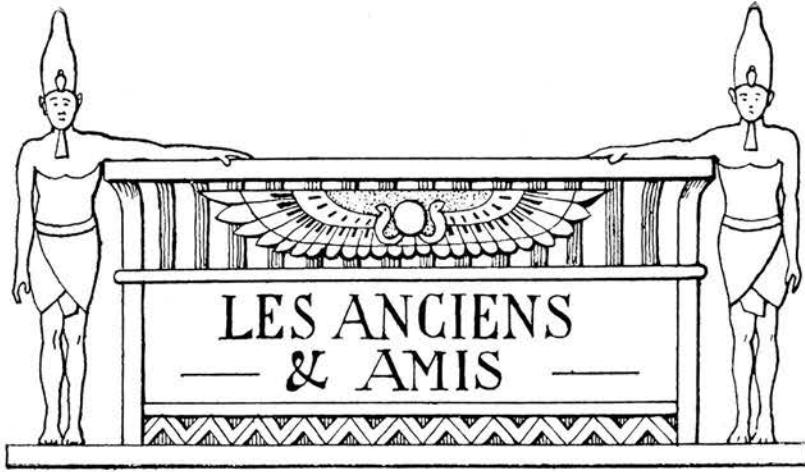
MM. C. LUZIANOVICH	30 Mots	MM. Ch. BOULAD	25 Mots
Ant. BADAQUI	30	Jean HADID	25
A. SOUCCAR	30	Sal. HABERT	25
A. MANNATRIZIO	30	A.-A. MOHAMED	25
G. CHALHOUB	25	Emile GABBOUR	25
D. ALEFRANGIS	25	Hub. AUTOFAGE	25
Henri TAWIL	25	Ch. ZOGHEB	25
P. VLASTARIDIS	25	G. COUMPAS	20

MM. G. KYRIACOP. 20 <i>Mots</i>	MM. W. MANSOUR 20 <i>Mots</i>
Vict. FAKHOURY 20	Lucien BRUN 20
Antoine TAWA 20	Aldo MIFSUD 20
Joseph REZK 20	G. GEORGALLIS 20
A. PAPANDELIDIS 20	Byr. SYLLAIDIS 20

Diplôme Scolaire

MM. M. MONTANO 15 <i>Mots</i>	MM. B. MICHAÏLIDIS 15 <i>Mots</i>
M. VITTORIAS 15	Is. DI GIROLAMO 15
A. HUBERT 15	Abdou MIKHAIL 15
Joseph WAICHE 15	E.-S. MOHAMED 15
Jacques BOKEY 15	Raym. ASSAF 10
G. MATRAGI 15	B. STAMATIOU 10
Louis STÉPHAS 15	Boulos CHAFIC 10
René BAHOUS 15	N. JAOUICH 10
R. ROSENTHAL 15	U. ALTIERI 10





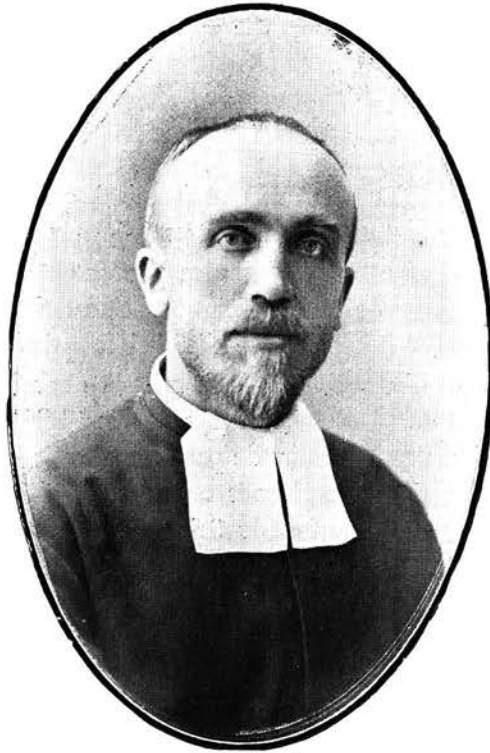
Regrets.

Ce n'est pas tout à fait un deuil qui les cause, puisque, grâce à Dieu, l'aile de la funèbre faucheuse n'a touché personne à Saint-Marc, mais ce sont des regrets bien sentis cependant, et de ceux qui durent plus que « l'espace d'un matin ».

Un Décret parti de haut lieu règle, nous dit-on, depuis quelques années, l'ultime limite que ne doit point dépasser un supérieurat dans une maison religieuse. Et c'est de l'application de ce disciplinaire « Canon » qu'est née notre peine.

Le T.C.F. CYPRIEN-PIERRE, notre Directeur tant aimé, a dû nous dire adieu pour s'en aller porter ailleurs les trésors de son activité toujours en éveil, de son cœur si spontanément ouvert à tous, de son intelligence constamment à l'affût de tout progrès.

Courageusement, religieusement, il sut obéir, nous cachant de son mieux lui aussi ses intimes regrets ; mais qui ne les eût devinés ? Ce

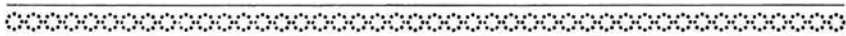


Très Cher Frère CYPRIEN-PIERRE

n'est pas en vain que durant un quart de siècle, une âme d'élite consacre à la mission aimée le meilleur de ses forces intellectuelles et morales ; ce n'est pas sans déchirement secret qu'il lui faut s'en séparer en plein épanouissement de l'effort et du succès.

1906-1931 : vingt-cinq ans, les premiers, les plus remplis d'ardente et généreuse sève, ont vu au travail notre Directeur regretté. Jeune professeur dans les classes du premier cycle à Sainte-Catherine ; maître plus accompli dans celles du second cycle ; éducateur complet, auteur d'ouvrages appréciés, Sous-Directeur d'une grande Communauté, cheville ouvrière d'un cercle d'anciens élèves. Viennent enfin reposer sur lui la Direction complète du prospère « Sainte-Catherine » et la création du monumental « Saint-Marc ».

Inutile de dire que ce vaillant suffit largement à ces tâches multiples ; mais Dieu sait au prix de quels sacrifices. Un dernier — le plus méritoire — couronne la série. Dieu saura le récompenser à son prix.



Consolations.

Elles ne manquent jamais à quiconque sait voir le doigt divin dans la trame des terrestres événements.

Une première source pour nous en sera de savoir qu'au grand Collège de Khoronfish, nos camarades et leurs Maîtres apprécient comme il convient le chef habile qui leur vient de Saint-Marc.

Une seconde — et celle-là nous concerne directement — c'est que la place laissée vide par le T.C.F. CYPRIEN a été, de suite et parfaitement, remplie par un maître justement réputé, le T.C.F. ONÉSIME-LÉONCE. Il nous revient de Kadi-Keuï, le célèbre internat rival, sur le Bosphore, de Sainte-Catherine et de Saint-Marc. Dès 1905, Kadi-Keuï d'abord, puis St-Michel de Péra (Constantinople), de nouveau Kadi-Keuï après la grande Guerre et plus tard Sainte-Catherine et Khoronfish virent au labeur cet excellent ouvrier. Le revoici parmi nous. L'année qui finit, les brillants succès qui la couronnent prouvent amplement que l'héritage du T.C.F. CYPRIEN n'est point tombé en déshérence, mais que des mains fortes et très expertes l'ont recueilli et sauront lui garder son renom et sa prospérité. Dieu en soit loué !



Distinctions.

Le Souvenir, bulletin de l'Amicale des Anciens Elèves des Frères d'Alexandrie, dans son numéro de novembre 1931, avait le plaisir d'insérer, sous la rubrique *Promotions*, les noms de personnalités bien marquantes en Egypte :

S.E. ZANANIRI Pacha et S.E. NADOURY Pacha ont été élevés, par sa Majesté le Roi, à la dignité de Sénateur.

MM. CHARBIN Bey, Sous-Directeur des Postes Egyptiennes et Ancien Président de notre Société littéraire (année 1890-91) a été promu, par le Gouvernement français, au grade d'Officier de la Légion d'Honneur.

M^c J. ACHKAR Bey, Directeur du Secrétariat et du Contentieux à l'administration des Douanes et Professeur de Droit au Collège Saint-Marc, s'est vu conférer, par Sa Majesté le Roi, *la quatrième classe de l'Ordre du Nil (Officier)*.

M. Georges SISTO Bey a été nommé Greffier en Chef de la Cour d'Appel Mixte.

M. MAAKAD Bey Adib, Greffier en Chef du Tribunal Mixte d'Alexandrie, a été désigné pour représenter les Juridictions Mixtes au sein de la Commission chargée de la réforme des cadres du personnel des dits Tribunaux.

M^c Saïd TÉLÉMAT Bey, un des membres les plus réputés du barreau d'Alexandrie, a été promu Avocat-Conseil de la Municipalité.

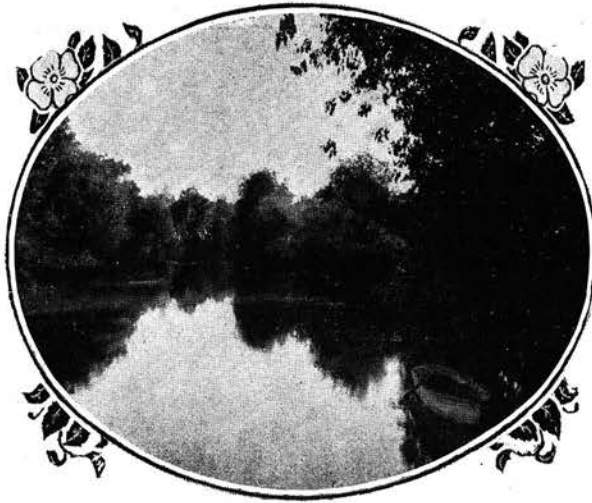
Quelle joie et quelle fierté, pour nos Maîtres et pour nous, que d'avoir à applaudir à tant de distinctions si honorables et si bien méritées !

Encore deux Anciens.

A tous les titres remarquables que M. D. SÉFÉRIAN a, ces dernières années, conquis si brillamment dans le domaine de la Science, s'ajoute celui non moins éminent de Professeur-adjoint de Physique à l'École Supérieure de Métallurgie (France). De plus, M. D. SÉFÉRIAN vient d'être nommé Ingénieur-Conseil de l'Acierie belge et d'une importante Société d'Agglomération de minerais à Compiègne.

Nous apprenons avec un très vif plaisir que notre ancien camarade Willy CAMIGLIERI a obtenu, en juillet 1931, le grade de Docteur en Chimie de l'Université royale de Florence.

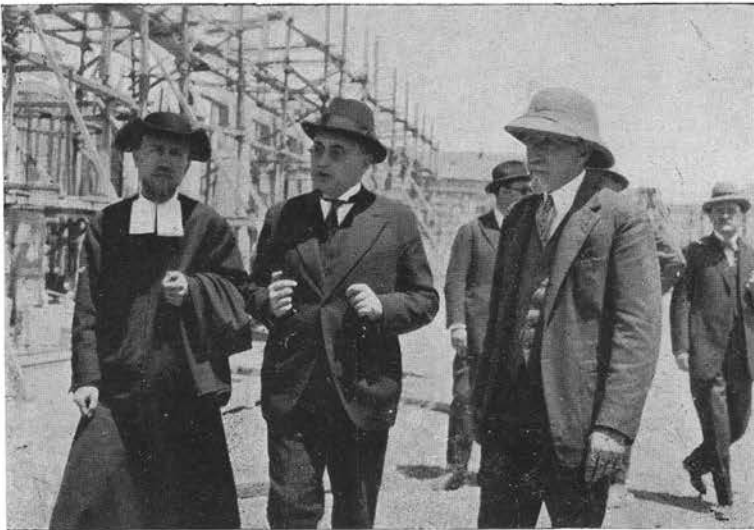
A ces deux Anciens si valeureux, nous adressons nos félicitations les plus chaleureuses et les plus cordiales.



FIGURES DISPARUES

C'EST un homme de devoir et de vertu et surtout un grand ami que le Collège St-Marc vient de perdre dans la personne regrettée de M. Jean RAIMONDI, ancien Ingénieur des Ponts aux Chemins de fer égyptiens.

Les deux années qui ont suffi à l'érection grandiose du bel Etablissement qu'est le Collège Saint-Marc, ont permis, à tous ceux qui ont eu l'avantage d'approcher M. J. RAIMONDI, d'apprécier les nobles



M. J. RAIMONDI faisant les honneurs du chantier du Collège Saint-Marc, à M. Jean MARX, Directeur du Bureau des Œuvres Françaises, au Ministère des Affaires Etrangères.

qualités intellectuelles et morales de ce technicien compétent, au regard duquel aucun détail ne pouvait échapper, de cet homme de bien pour qui donner était non seulement un devoir, mais vraiment un plaisir.

Cependant, on ne saura jamais toutes les charités qu'il a suscitées, et toutes les misères qu'il a lui-même soulagées, tant grande était sa modestie. Avec cela d'une affabilité, d'une délicatesse qui achevaient agréablement la haute physionomie de ce beau caractère.

On sait que M. Jean RAIMONDI était titulaire : de la Légion d'Honneur, de l'Instruction publique, de l'ordre d'Ismail, de l'Ordre du Nil, de l'Osmanieh et du Medjehjeh, et de l'Empire britannique.

Le 12 avril dernier, le Collège Saint-Marc faisait célébrer un service solennel pour le repos de l'âme de cet ami aussi grand par le cœur que par l'esprit.



M. Lucien VELLA.

A tous les membres de sa famille éplorée, nous exprimons nos très vives et très cordiales condoléances.

Au cours de cette année académique, la Société a eu la douloureuse surprise d'apprendre le décès de deux de ses anciens membres :

M. Lucien VELLA, frère aîné de notre ami Carmelo VELLA et membre de l'Académie de 1928 à 1930.

Très réservé, notre cher Camarade avait une âme sensible et délicate. Nous avons encore présent à la mé-

moire le délicieux poème que notre bulletin de Juillet 1930, relatait sous la rubrique *Regrets*.

Que de regrets, notre camarade et ami, laisse au cœur de chacun de ceux qui l'ont connu et aimé !

M. Philippe SFEIR, trésorier de notre Bureau (année 1927-1928).

Peu loquace, mais plein de sens et raison, P. SFEIR avait des relations amicales marquées au coin d'une gravité douce que tempérait toujours un sourire bienveillant. Quelle sobriété dans le geste ! quelle retenue dans l'expression ! On aimait sa conversation, on recherchait sa compagnie. Sa parole toujours aimable revêtait par-



M. Philippe SFEIR.

fois la forme du conseil. On ne le quittait jamais sans se sentir meilleur.

Il a passé en faisant le bien.

Que le Seigneur accueille dans le sein de sa miséricorde et de son amour, les âmes de ces deux chers et regrettés Camarades.





Le Coin des Anciens

AU POÈTE...

A l'âme poétique qui plane et qui ne
rencontre pas la mienne...

*On a dit que ton rôle est sans but, et stérile,
Et que ton Idéal n'est qu'un mot inutile,
O Poète !... rêveur, chantre de la Beauté ;
On a médité de toi, de ta mission sublime,
Et l'on a trop voulu te jeter de la cime,
Où seul tu travaillais pour notre Humanité...*

*On a dit que ton Rêve était une chimère
Ridicule à toi-même, indigne de la Terre
Où bâtissaient les Forts, où forgeaient les Ardents ;
Poète, on t'a traité de faible et de mystique,
Ignorant tout du monde, et du Progrès pratique,
Que savent seuls créer la Guerre et les Savants.*

*Mais l'on devrait savoir, ô chantre incomparable !
Que tout passe et renâit, comme se meut le sable,
Excepté tes grands mots, incrustés dans le Cœur ;
L'Homme n'est que matière, engendrant la Matière...
Seul, le cœur le fait grand, bien plus grand que la Terre...
Le Christ voulut, pour nous, connaître la Douleur.*

*Tu sais, ô traducteur des beautés éternelles,
Parler de Dieu... des Saints... et des douces chapelles
Où sur la dalle froide, on tombe à deux genoux ;
Tu sauves notre Foi, et nous rends l'Espérance,
Et tu donnes parfois, même dans la souffrance,
Un peu de ce bonheur, mêlé d'émois si doux.*

*Tu parles de Bonté..., de regard qui console...
D'étreinte fraternelle... et que le Mal s'envole
Entre les ennemis qui se cherchaient la Mort ;
Poète, c'est ta voix qui chante la Nature
L'Infini de l'Amour, et la Vierge très pure,
Attendant que le Prêtre ait consacré son sort...*

*Tu verses l'Enthousiasme au cœur de la Jeunesse...
Dans les yeux du soldat, tu mets l'ardente Ivresse
Qui le fera courir, sans peur, vers les Combats ;
Tu ranimes l'espoir dans le cœur d'une mère...
Poète, tes accents rappellent la Prière
A tous les malheureux qui pleurent ici-bas.*

*Naissance, hymen ou deuil, tu célèbres la Vie.
Tu redescends du Ciel, porteur de l'Harmonie
Qui donne à toute chose, un peu de sa splendeur ;
Tu chantes la Souffrance et l'affre du Martyre...
Et puis tu sais si bien raconter sur ta Lyre
Les sanglots éternels de l'Homme et de son cœur.*

*Et ton livre demeure, à nos heures d'angoisse,
Le livre de chevet, sans que l'âme soit lasse
De boire aux vérités décollant de tes mots ;
Et malgré les jaloux, au sourire sceptique,
Qui disent que ton chant n'est qu'un transport lyrique,
Tu vois l'Eternité, par delà les Tombeaux.*

*Car c'est Dieu, qui voulut en choisissant ton âme,
En t'inspirant parfois par l'amour d'une femme (1),
Eveiller dans ton cœur le Ciel et l'Infini ;
Ton rôle est de chanter ce qu'est notre Existence,
Tous les rares bonheurs... et puis notre souffrance
Sur la Terre d'exil où l'Homme fut banni.*

*Plus haut ! Chante plus haut, dans ton envol sublime !...
Monte encor dans l'Ether, et que la soif t'anime
De boire pour nous tous, aux sources de l'Azur ;
Va, parcours les sommets des astres et des mondes...
Trouve, au fond de la Mort, les vérités profondes,
Qui chasseront de nous le Pessimisme impur...*

(1) la Musc.

*Et quand aux cimes d'or, cheminant seul, sans amis,
I'arriveront d'en bas, les cris et les vacarmes
De tous les égarés, de tous les envieux,
Va, sans te détourner, sur ta route si belle...
Plains-les sans les haïr... ta voix est immortelle...
Et grisé de Lumière, indique-nous les Cieux.*

FOUAD FERZAN.



Mes rencontres.

« ...rien qu'une manière de songe... »

J'AI pensé, bien des fois, d'arracher aux jours de mon train de vie ordinaire, des heures qui seraient exclusivement consacrées à revoir doucement, devant de blancs feuillets, les minutes les plus saillantes que mon esprit évoque le plus volontiers. La revue de tels instants ne fixe pas de destin. Elle permet simplement de dessiner d'une façon plus concrète une foule d'images prêtes à s'effacer au contact des choses plus réelles de la vie. Et peut-être, en alignant devant moi mes rêveries d'hier, pourrais-je prendre quelque décision utile pour le lendemain. C'est donc des souvenirs que je veux me remémorer, les souvenirs des choses qui constituèrent autrefois mon plaisir ou mon profit.

Le travail, les soucis de notre vie pratique nous absorbent tellement et tous les jours, qu'ils ne laissent guère de place aux rêveries. Notre esprit et notre cœur, dociles, se plient sans cesse aux pressions variables qui se rénovent à chaque instant.

Cependant, dans ce tumulte discret, parfois le passé revendique ses droits. Par des heures tranquilles, aux instants de solitude, il remonte lentement du fond de notre être et, pour de courts moments, revient nous enchanter de son charme désuet. Charme évocateur de plaisirs intérieurs profonds, charme de revoir les amitiés irrémédiablement effacées ou celles qui sont près de mourir.

Parfois, au milieu du calme de l'esprit, des images fulgurantes apparaissent en éclair. Il convient de leur accorder une dernière fois le tribut de notre émotion. Si lointain désormais que l'on soit de ces choses, on ne saurait se refuser à cette fête de l'amitié. Et c'est d'un œil ému, mais tranquille, que l'on reverra se former à nouveau les ombres chères d'autrefois.

Ce que je veux, c'est cristalliser des rêveries, fixer des tableaux qui m'ont longtemps charmé ; c'est recueillir de ma mémoire, tout ce qui s'y trouvait de désirs fuyants et tout ce qu'y avait déposé un proche passé. Mais proche ou lointain, le passé ne se qualifie pas : il signifiera toujours la fin de quelque enchantement.

Les sensations qu'aujourd'hui j'essaierai de faire revivre sont des sensations déjà mortes.

J'évoquerai mes rencontres avec deux sensibilités qui m'ont tour à tour ébloui et dominé. Loti et Barrès ont leur part dans ma jeunesse d'hier. J'essaierai de la définir et par le fait même, de revivre des minutes qui furent exaltantes. Et, ayant rempli envers eux les devoirs de l'amitié, j'en détournerai résolument mon visage, car l'appel des choses qui, aujourd'hui, m'entourent, me convie désormais à d'autres festins.

LOTI.

Des mers éternellement vertes, sous des cieux écrasants et torrides ; le scintillement infini des vagues lentes, des plages lumineuses et chaudes, la lumière diffuse des horizons larges, les villes blanches indolemment couchées au bord des golfes bleus, les îles fleuries de l'Océan Austral, l'Orient voilé, l'Islam âpre et mystérieux ; l'aventure insoupçonnée qui guette le voyageur avide d'images, la mélancolie prenante des beaux paysages du monde, la tristesse, l'ennui désabusé traînant parmi ces beautés..., voilà ce que Loti inspira à ma jeunesse neuve.

Mon imagination éveillée, aiguillonnée, se plut à travers un sommeil de rêve, à bâtir dans de lointains halos, les magnifiques châteaux qui devaient renfermer mes trésors. Par des soirs bleus, sous le ciel lumineux, mes yeux éperdument fixés vers les ombres chères surgies de leurs lectures fiévreuses, voyaient se lever, du fond des horizons, les visions de paysages impossibles.

Et c'était Stamboul, éternel, silencieux, qui dressait ses minarets sous un ciel d'opale, au bord du Bosphore, sur les côtes d'Europe et d'Asie, ombragées de platanes... C'étaient ses cimetières fleuris et délabrés qui s'étageaient sur les coteaux verts, comme pour unir les morts aux détresses des vivants. C'étaient les cafés calmes au bord de l'eau, les caïques peinturlurés qui emportaient vers l'Aventure les figures mystérieuses des Désenchantées, les petites maisons décrépites aux jardins désuets et la tristesse incomparable des soirs dorant les vieux palais osmanlis...

C'étaient, parfois, des îles parsemées dans des mers paresseuses,

une végétation touffue de palmiers et de fleurs, des plages scintillantes sous des cieux indolents, dominées par l'infini des Océans du Sud...

C'était l'Afrique chaude, les sables incandescents, les fièvres, les fleuves lourds et jaunes, le Désert impénétrable poussant au plus loin ses solitudes de dunes blanches, des villes calfeutrées comme dans la mort et des criques d'eau chaude où les voiles des boutres évoquaient de vieux contes merveilleux.

C'étaient des mers de glace, une atmosphère saturée de sel, les brouillards de l'Islande qui ternissent les contours des choses.

Et redescendant les latitudes, quittant les paysages figés dans la brume, voici de nouveau les chaleurs d'Afrique et d'Asie. Les temples d'Angkor, informes, noyés sous la verdure tropicale, dressent encore par delà le néant leur cri de vain orgueil... Et c'est la vieille Inde bouillonnante de vie cachée, Bénarès baignant ses marbres dans les eaux sacrées du Gange, cette continuité ininterrompue de traditions millénaires, ces pierres figées, momifiées, placides, qui regardent vivre et mourir les forces vaines des hommes.

C'est la Perse et l'Iran, où les villages se terrent sous des averses de roses, où tout est poésie, où nos rêves peuvent dormir dans des tombes tranquilles, sous les fleurs, au creux des vallons...

C'est l'Orient, le vieil Orient, fastueux sous ses apparats, sous ses dorures, mais d'où monte déjà l'odeur des cimetières et qui prépare, dans l'exaltation de ses minutes dernières, ses irrémédiables funérailles. C'est le calme désespérant des vieilles choses à l'agonie, l'adieu final à ce qui ne sera plus...

A travers un délire de couleurs étincelantes, de cadences savamment et naturellement ordonnées, Loti a fait lever, pour nous, à travers tout ce que l'imagination exalte, des paysages et des figures qui portaient en eux tous les rêves chatoyants et impossibles. Mais cette vie évoquée d'une plume passionnée est tellement proche de la mort, que tout ce qu'elle anime revêt le voile des ombres funèbres.

Promenant à travers le monde un ennui immense que rien n'a pu apaiser, il a donné à ses joies un goût amer parce qu'elles ont leur source dans le rêve et que par avance elles sont condamnées.

Ses pages sont un philtre dangereux pour toute âme en formation parce qu'elles désagrègent et annihilent l'énergie et la volonté. Elles éveillent dans l'esprit le désir d'une vie toute contemplative et dont toute la force se manifeste uniquement au dedans de soi et pour un plaisir égoïste. C'est pourquoi, aujourd'hui, rejetant toutes ses magies, à l'abri de son charme, j'aperçois le peu de consistance de tels abandons. C'en est donc fait des rêveries interminables qui engourdissent, des mélancolies irraisonnées qui tuent l'enthousiasme et les

forces vives. C'en est fait de tout un monde de couleurs chatoyantes, de mots charmeurs mais vides, de profondeurs sonores et de tableaux brillants. L'action aux multiples ressorts est là qui nous appelle, réservant aux vainqueurs les palmes et laissant toujours aux vaincus la confiance et l'espoir.

BARRÈS.

«...la curiosité de toutes les énergies...»

« Le paysage de Tolède et la rive du Tage sont parmi les choses les plus ardentes et les plus tristes du monde... Secrète et inflexible, dans cet âpre pays surchauffé, Tolède apparaît comme une image de l'exaltation dans la solitude, un cri dans le désert ».

Les merveilleuses cadences barrésiennes qui rythmaient des musiques passionnées, ont longtemps constitué mon plaisir spirituel le plus profond. Unir sans cesse le rêve à l'action, toujours essayer de percer le sens des choses, s'attendre à une plus complète révélation de soi-même à travers le fluide des paysages immobiles mais vibrants, voilà ce que Barrès imposa à mon esprit.

A sa suite, j'ai songé à des voyages sans fin, à des départs où chaque jour apporterait à profusion des sensations nouvelles, une floraison infinie d'impressions inconnues. J'ai rêvé, comme l'on rêve toujours, à des révélations au-dessus du pouvoir de la nature et de la capacité de notre sensibilité. Tout cela, en sachant par avance l'insuccès de tels désirs, me complaisant à me dire qu'aucune voix ne répondrait à la mienne.

Un cri dans le désert... Il y a un bonheur étrange à formuler des vœux que l'on sait irréalisables ou à se refuser des satisfactions peut-être accessibles. Quand du rivage nous voyons les vaisseaux s'éloigner, nous aimons leur confier intérieurement notre âme. Ils vont, chargés du butin de nos aspirations, vers les rives nostalgiques du monde, vers les pays que nous voulons nous imaginer inconnus. Car notre vie intime est toute faite d'élancements vers des horizons plus radieux, vers des domaines sans cesse plus beaux, vers des cieux plus éclatants. Et de les avoir rêvés, ces cieux, de les avoir désirés, d'avoir cru les entrevoir, c'est déjà les avoir atteints, ne fût-ce que l'espace d'un instant.

Notre esprit restera-t-il donc toujours bruisant d'images irréelles ? Chacun de nous porte au fond de soi des richesses jalouses, qu'il a arrachées à la dureté des heures, par parcelles, au gré des rencontres furtives. Et c'est vers elles qu'il retourne, quand le seul désir devient de rester seul en face de soi-même.

Et pour mieux t'évoquer, Barrès, je veux appeler à moi tes pages animées, tes syllabes chantantes, tes musiques pleines de nostalgie. A moi donc mes visions, mes élancements, mes aspirations profondes et tout ce qu'à côté de ma vie de devoir, j'ai pu amasser de richesses intérieures.

Les stations barrésiennes... C'est Venise surgie à travers des méditations fiévreuses et qui attire, irrésistiblement, l'imagination et le cœur. Sur ses canaux étroits, dans ses quartiers les plus lointains, vers les îlots mornes qui l'entourent, le fantôme d'une gondole emporte nos rêveries sur la surface d'une eau glauque et silencieuse. Mais ce ne sont point ses vieux palais alourdis d'histoire, ni ses vieux murs rosâtres d'où suintent l'humidité et la mousse, ni ses ruelles entrelacées et sombres, ni la Venise pittoresque et colorée des peintres qu'exige notre attention. Il faut voir Venise à travers toutes les passions et tous les enthousiasmes qu'elle a suscités. A ceux qui vécurent sous son ciel, l'atmosphère de ses lagunes dormantes a insufflé des fièvres mortelles. Dressée sur les bords de l'Adriatique, la ville amphibie, Anthinéa de la mer, a marqué d'une empreinte ineffaçable l'âme des voyageurs venus lui demander refuge. Et les énergies qu'elle a inspirées portent toutes en elles un germe qui use et qui tue.

...Sur les bords du Tage, Tolède accomplit une autre mission. Dans un décor de roches nues, noircies par les ardeurs d'un soleil implacable et terne, elle crie d'une vie ardente qui s'agite sous ses pierres. Son paysage sec, aux arêtes découpées en lignes aiguës et fines, vibre d'une âme farouche. Elle serait le refuge idéal d'une sensibilité secrète, près de se consumer à force de demander à la vie ce que celle-ci ne pourra jamais fournir.

Voici la vieille Egypte, à laquelle Barrès demanda en vain de livrer son secret. Des berges du Nil, il souhaita entendre des chansons d'éternité. A travers la paroi sonore des Pyramides, il voulut pénétrer l'âme hautaine de leurs bâtisseurs. Mais les momies figées, lointaines, mais les sables qui enveloppent leurs tombeaux et les gardent, mais les temples qui abritèrent leurs rêves surhumains, lui demeurèrent obstinément fermés. L'Egypte resta muette à ses appels et des paysages ardents de lumière lui masquèrent l'essentiel de sa vie.

J'ai suivi Barrès sur les magnifiques pistes du Levant, là, où chaque site parle directement à l'esprit et lui inspire de hautes méditations. Je l'ai suivi à travers Beyrouth débordant d'activité, dans la montagne religieuse, dans les sanctuaires dévastés de Baalbeck, et surtout à Damas, la cité exaltée, où dans d'interminables jardins s'agitent les forces les plus vives de l'être. C'est à Damas seul, où je me suis le plus arrêté, que je pus entendre murmurer, par delà les

murailles secrètes, par delà les fleurs et les vergers, les chansons les plus profondes de l'âme.

...Mais délaissant ces paysages par trop surchauffés, du haut de la Colline Inspirée, Barrès connaît et comprend son destin. Et revenant de si loin, gravement il se penche vers « sa terre et ses morts ». De ses plus lointaines ascendances il entend l'appel, souverain. Et désormais, ses morts président à sa vie.

...Mais toujours vibrent en nous les merveilleuses cadences qui introduisent à ce que la spiritualité nous offre de plus haut. Toujours le magicien soulève de nouveaux voiles, précipitant les visions et enchaînant les âmes. Sur un rythme lent et fort, aux nervures latentes, il empoigne et fouette les énergies. Mais les coupes que sa main autoritaire nous offre, contiennent parfois de trop chaudes liqueurs. Et à vouloir trop y goûter, l'âme court le danger d'outre-passer la mesure et de succomber devant un tel afflux. A de telles forces, il manque une discipline, trop lourde encore à notre jeunesse.

Hors des jardins enchantés.

Plus jamais, mes maîtres, je ne chercherai à revoir vos visages. Plus jamais mon esprit ne se replongera dans la caresse des pages par lesquelles vous m'avez façonné. Un fossé qu'on ne peut combler désormais nous sépare, un fossé non fait d'oubli, mais du désir d'affronter les choses par moi-même, non plus à travers vos mots. Ma dette envers vous est immense et je vous dois, sans doute, les heures les plus révélatrices de mon jeune passé. Mais c'est vous qui m'avez donné ce désir de tout connaître, de tout sentir par moi-même, non plus à travers votre sensibilité.

Ma vie, si elle devait se passer soumise à vos suggestions, n'aurait plus à mes yeux qu'une valeur effacée et serait comme perdue. Agir sans cesse sous vos directives, éprouver à travers l'interposition de vos influences, cela ne peut plus me convenir.

Et parmi vous, la figure la plus chère, qui fut la plus aimée, la plus vénérée, la plus écoutée, ta figure, ô Barrès, doit la première s'effacer de mon esprit. A ta suite, ô mon maître, j'ai gravi des collines d'où j'ai pu entrevoir des paysages insoupçonnés. J'ai, par toi, exalté une sensibilité qui se fût, sans doute, mieux trouvée livrée à elle-même. Tu as inspiré à mon esprit des curiosités dont la satisfaction m'a toujours pris un peu plus de moi-même. Je me suis consumé à te suivre partout et à regarder à travers tes yeux. Tes pages, dont les syllabes chantent encore à mon oreille, m'ont entraîné à la découverte de beautés que la nature est toujours impuissante à nous donner.

Tu as rendu ma jeunesse trop curieuse et trop inquiète. Que de fleurs jetées au rebord des chemins dans l'espoir d'en trouver d'autres plus belles et dont le parfum davantage nous enchante. Que de regrets d'avoir, par moments, sciemment refusé des joies pures et douces et apaisantes !

Cette sensibilité, que tu as par trop affinée, a toujours exigé au-delà de ce qu'elle-même pouvait supporter. Et de longues nuits ont passé sur des rêves tissés de trop brillantes images...

Mais les mots n'agissent pas. Et en cette minute même ou je te dis adieu, j'entends à nouveau ton appel. Il faut rompre ce charme puissant, lutter contre ton influence, c'est à quoi je m'emploierai désormais.

Déjà une telle résolution m'éloigne de toi et calme mes inquiétudes. Les yeux résolument tournés vers un autre horizon, je m'engage, sans regrets, sur une autre route. Mais tandis que mes pas me portent désormais vers l'avenir de ma nouvelle vie, mon oreille perçoit encore les cadences de tes musiques. Et ta voix, ô mon maître, continue à me parvenir, mais si triste, mais si lasse, comme pour chanter, à travers l'impuissance où elle est de me retenir, la première phase de ma jeunesse, comme pour évoquer, sur un thème d'adieu, les chatoiements des magies à jamais enfuies...

ALFRED AMAD.





Notre ami Guy.

QUI ne connaît, pour l'avoir au moins une fois entendu, le nom de GUY DE FONTGALLAND, de ce petit enfant de onze ans, mort en 1925, et qui depuis sept ans sème des centaines, des milliers de pétales miraculeux sur toutes les âmes confiantes en son céleste pouvoir ! Car, ce nom aussi doux que le miel, aussi pur que l'azur d'une splendide matinée de printemps, a déjà parcouru toute la terre et opéré plus de trois cents guérisons et suscité près de trente mille témoignages d'admiration et de reconnaissance.

Et comment expliquer cette irrésistible poussée des âmes vers GUY ? N'est-il pas vrai que le doigt de Dieu est là ? et que ce merveilleux petit frère des anges avait fort bien compris le cœur de son cher petit Jésus qui, un jour, lui disait : « Je t'aime, mon petit lis si pur ; aussi, tu ne seras pas mon prêtre, mais mon ange ; la terre te déflorerait ; je te prendrai bientôt avec moi, au ciel... » Mais, plutôt, prenez contact avec une de ces nombreuses vies déjà éditées et dont quelques-unes sont à leur 10^{me} et 15^{me} édition. De préférence, lisez la toute dernière parue, œuvre d'un écrivain de talent : Gaëtan BERNOVILLE, et qui a pour titre : L'enfant qui a dit « oui », GUY DE FONTGALLAND. Puisse cet ouvrage vous faire connaître parfaitement et surtout aimer, jusqu'à la fidèle reproduction, la vie de celui que tout le monde appelle : notre petit ami GUY.



Précis de l'Histoire d'Égypte.

LA Bibliothèque spéciale de notre Académie s'est enrichie, comme chaque année, d'un certain nombre d'ouvrages de valeur dus habituellement à l'extrême obligeance des membres en exercice, parfois aussi à de généreux donateurs, amis de la Société,

Parmi ceux du dernier arrivage, le *Précis de l'Histoire d'Égypte*, par divers historiens et archéologues, est sans conteste le plus important.

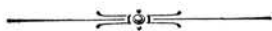
Comme nous l'apprend sa Préface, « cet ouvrage comprendra trois volumes, dont les deux premiers sont aujourd'hui en cours d'impression. Le premier tome débute par un aperçu sur la préhistoire du pays. Le Père Bovier-Lapierre nous y montre l'homme primitif prenant possession de la terre égyptienne, à l'époque où le Nil commençait à combler de ses alluvions le long fossé que la nature lui avait assigné pour lit, et y abandonnant ses humbles instruments de pierre, témoins d'un premier effort vers la civilisation. Dans la seconde partie de ce volume, M. H. Gauthier s'est chargé de nous décrire l'éveil et le plein épanouissement de cette civilisation pharaonique qui excite encore notre admiration et où, suivant le mot d'un écrivain français, la vie était si forte qu'elle semblait une émanation divine partout répandue. Ce volume se termine par une étude où M. P. Jouguet nous expose la renaissance de l'Égypte sous l'influence des Ptolémées et des Romains, qui insufflèrent le génie hellénique au système pharaonique en pleine décadence. Sous leur gouvernement bienfaisant, Alexandrie devint le foyer politique, artistique et littéraire de l'Orient et la reine des cités méditerranéennes.

Le second volume englobe le moyen âge et l'époque ottomane : M. H. Munier cherche à expliquer comment le christianisme, qui succéda à la religion nationale et au syncrétisme gréco-romain, échoua dans son œuvre civilisatrice par la faute des Byzantins oppresseurs. Comme le fait ensuite ressortir M. G. Wiet, les Arabes s'installent à leur tour, et l'Égypte revit, par l'éclat de la politique aussi bien que des arts, la brillante époque des Pharaons. Le volume se clôt sur des pages écrites par M. J. Deny, qui montre la décadence et l'anarchie de l'Égypte sous la domination ottomane.

Enfin le dernier volume sera consacré à l'histoire moderne et contemporaine, depuis l'Expédition de Bonaparte jusqu'à nos jours ; il met en relief les trois principaux artisans de la restauration égyptienne : le grand Mohamed Aly, le Khédivé Ismaïl et Sa Majesté Fouad I^{er}. »

Cet ouvrage est un heureux complément à l'*Histoire de la Nation Égyptienne*, préparée par M. G. Hanotaux.

LE BIBLIOTHÉCAIRE.



LISTE DES PRÉSIDENTS DE L'ACADÉMIE

depuis sa fondation (17 Octobre 1888)

MM. Alfred Tilche	1888-1889
Léopold Jullien	1889-1890
Michel Charbin	1890-1891
Hussein Hélal	1891-1892
Alfred Lian	1892-1893
Alexandre Vivaldi	1893-1894
Tewfick Geargeoura	1894-1895
Halil Craissati	1895-1896
Elie Toriel	1896-1897
Mourad Arian	1897-1898
Fernand Braun	1898-1899
Emin Gabriel	1899-1900
Edmond Braun	1900-1901
Franklin Bernard	1901-1902
Paul Lévy	1902-1903
Jean Thuile	1903-1904
Aziz Antoine	1904-1905
Mario Monferrato	1905-1906
Antoine de Zogheb	1906-1907
Georges Tasso	1907-1908
Victor Sisto	1908-1909
Elie Cangellaris	1909-1910
Nicolas Zahar	} 1910-1911
Elie Malouf	
Gabriel Ackaoui	1911-1912
Jacques Messéca	1912-1913
Albert Shama	1913-1914
Réginald Zarb	} 1914-1915 1915-1916
Félix Savidis	1916-1917
William Farès	1917-1918
Armand Bellanti	1918-1919
Gabriel Sarrouf	1919-1920
Rafi Aboussouan	1920-1921
Robert Sabbagh	1921-1922
Raymond Arcache	1922-1923
Jules Pensa	1923-1924
Naoum Khougaz	1924-1925
Alfred Amad	1925-1926
Georges Betcher	1926-1927
Aziz Amad	1927-1928
Jean Tramoni	1928-1929
Georges Caracostas	1929-1930
René Anhoury	1930-1931
Emile Amad	1931-1932

